Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

48 PAGES 1 NF

EXCLUSIF

LES CONFIDENCES D'ALBERT BATTEUX

LA COUPE DE FRANCE

TOULOUSE AU MICROSCOPE

PHOTO AIME DARTUS

NUMERO 4 — MAI 1960

KOPA ET LES RÉMOIS LISENT

FRANCE FOOTBALL

LA PLUS

FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

NF 0,50

QUE LISENT-ILS ?

NOTRE COUVERTURE : Albert Batteux, l'homme qui a donné un style au Stade de Reims et à l'équipe de France, le numéro 1 de nos entraineurs.

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

NUMERO 4 — MAI 1960

LA PREMIÈRE FOIS DE MA VIE

« C'EST la première fois de ma vie sans doute que je me mets ainsi à nu devant un magnétophone, devant tout le monde. Je crois qu'il est intéressant, utile même, de parler aussi librement de ce qu'on est, de ce qu'on pense. On me reproche souvent d'être muet, comme prostré, après un match. Je sais cela, mais je n'y peux rien... »

Qui s'exprime ainsi ? Albert Batteux, au début de l'entretien « à cœur ouvert » que nous publions dans ce numéro.

Albert Batteux justifie du même coup non seulement cette formule de « confidences » qui nous a déjà si bien réussi pour Fontaine, pour Ujlaki, pour Jacques Foix, mais encore l'effort qui consiste, dans FOOTBALL-MAGAZINE, à dépasser l'instant pour atteindre à la durée. Batteux, comme presque tous ceux qui ont quelque chose à dire, répugnent à le dire vite et mal. Il a besoin de temps, de réflexion, de mûrissement. Mais lorsqu'on a le loisir de mettre en confiance (et en confidence) un Batteux, un Firoud, un Pibarot, un Snella — gens pour l'ordinaire assez peu loquaces —, on est largement récompensé.

TOUT ce que dit Batteux, dans cet entretien, est digne d'intérêt. La manière dont il a fait, dans sa famille nombreuse, l'apprentissage de la vie, et celui du football. La dette de reconnaissance qu'il garde aux joueurs de Reims (et à Jonquet en particulier), qui lui ont permis de prendre un bon départ comme entraîneur, dans l'équipe même où il jouait encore la saison précédente. Sa façon de traiter son « alter ego », Albert Batteux, entraîneur de l'équipe de France. Ses souvenirs du temps où il marquait des buts et comment il vint à n'en plus marquer. Ses relations avec Raymond Kopa qui semble avoir été mis sur sa route pour illustrer ses théories et lui donner raison. Et sa profession de foi à propos du jeu rémois, du style rémois, qui ne l'empêche pas de dire, à propos de la sotte querelle de la passe courte et de la passe longue :

« Ce qui est vrai en football, c'est de jouer juste. Si une équipe marque un but à la suite de deux passes, je dis : « C'est bien joué ». Si elle marque un but à la suite de vingt-cinq passes, je dis aussi : « C'est bien joué ». L'essentiel, c'est le résultat ».

Le bon sens est peut-être, en fin de compte, ce qui caractérise le mieux l'étonnante personnalité d'Albert Batteux, cet autodidacte du football.

PARMI beaucoup de sujets divers qui établissent, dans ce numéro 4 de FOOTBALL-MAGAZINE, un dosage qui nous paraît répondre à vos vœux, signalons un ensemble de cartes, de statistiques et de documentation publiés, croyons-nous, pour la première fois en France.

Il s'agit de cet « Empire » assez mal connu finalement, qui est celui de la F.F.F. On y trouvera la carte complète des Ligues et des districts, les chiffres de clubs, des licenciés, des jeunes. On pourra comparer l'effort de chaque ligue, suivre, région par région, la santé profonde de ce sport de la balle ronde qui reste, évidemment, et de très loin le premier sport de notre pays. Nous ne regrettons pas le travail considérable que nous a demandé cette recherche. Cela en valait bien la peine.

On saura aussi en lisant ce numéro pourquoi il y aura peut-être deux Alfredo Di Stefano, mais sûrement pas deux Stanley Matthews. Le fils du Madrilène sera, s'il le peut, footballeur, tandis que le « sorcier de Blackpool » a encouragé son fils à devenir tennisman.

C'est un signe, n'est-ce pas, des tendances profondes et contradictoires qui animent en ce moment le football britannique et le football latin.

Jacques FERRAN.

SOMMAIRE

La petite histoire de la Coupe de France ..... page 8

Le Toulouse F.C. au microscope .. page 11

Les fils à papa footballeurs .. page 20

Ma famille, je lui dois tout, par Albert Batteux page 32

Les carnets de Jacques de Ryswick page 4

Breno Mello : footballeur ou artiste page 16

Connaissance des lois du jeu : les cinq fautes passibles d'un coup franc indirect ..... page 18

L'empire de la F.F.F. ..... page 28

Les duos célèbres ..... page 28

L'Italie se retourne vers les « oriundi » ..... page 40

La plus belle équipe de combat : Eintracht de Francfort ..... page 42

Tout le football du monde ..... page 44

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LES CARNETS DU MOIS

L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL LIBREMENT COMMENTÉE

Par Jacques de RYSWICK

1 **LUNDI 11 AVRIL. — PETIT MOT** sur mon bureau, à l'**Equipe : « S.V.P. : 8 feuillets 1/2 pour le 15, 1 feuillet 1/2 pour le 18, car** FOOTBALL-MAGAZINE **sort, ce mois-ci, le 24, après les demi-finales. Merci. J.F. (Ferran) ».**

Allons-y donc gaiement pour ces Carnets du mois, qui seront plutôt, cette fois-ci, des Carnets de quinzaine. Et quand je dis gaiement, c'est façon de parler, car, pour tout vous avouer, je n'ai pas tellement le caractère ouvrier, au retour d'une douce semaine de farniente à l'ombre de mes (faux) poivriers de Croix-Valmer.

Remarquez qu'il faut bien ça, après ce qu'il est de bon ton d'appeler « un long et déprimant hivernage parisien », eût-il été entrecoupé par quelques évasions, à Sofia, Vienne, Madrid, Bruxelles et autres lieux ! Et puis, vous saurez tout : « conduire les enfants à Croix-Valmer pour les vacances pascales », c'est, dans la famille, une tradition éminemment sacrée...

« **Cette histoire Reims-Sète tombe d'ailleurs à pic,** m'avait dit mon aimable épouse. **Sur la route de la Croix, nous pourrons ainsi passer un bon dimanche à Marseille, pendant que toi, tu iras à TON match.** »

Extraordinaire sens féminin de l'opportunité. Cette dame Jacqueline Ryswick qui, d'une manière courante, ne veut rien connaître, mais alors, absolument rien, des choses du football — ce que j'admets sans peine ! — sait toujours découvrir, plusieurs semaines à l'avance, ceux de MES matches présentant quelque intérêt pratique ou touristique.

2 Bref, en ce samedi soir 2 avril, nous faisions étape à l'ombre du Pont-du-Gard, dans cette accueillante auberge aux allures provençales où Kader Firoud et ses Nîmois viennent souvent passer leurs veilles d'armes ; et, le lendemain matin, nous nous amalgamions à une imposante procession en vert et blanc frappée au matricule 34.

Du Sétois, garanti d'origine ou simplement partisan, il y en avait plein Marseile ce jour-là : saucissonnant par grappes entre les files d'autos serrées sur les terre-pleins du boulevard Michelet ; hurlant d'impatience, d'excitation et de fol espoir dès midi trente, dans ces tribunes qui n'avaient jamais plus été à pareille fête depuis la déconfiture de l'O.M.

Seule oasis de paix, une heure avant le coup d'envoi, les vestiaires. J'entre dans celui des Rémois, où Rodzik arbore fièrement le blouson bleu de survêtement barré du label « France », étrenné une semaine plus tôt en Autriche :

— « **Depuis qu'il est international, Bruno ne le quitte plus** », me lance Kopa avec un clin d'œil malicieux.

Le plus heureux et le plus fier des Tricolores : Rodzik (à droite) en conversation avec Kopa.

5 **JEUDI 14 AVRIL. — J'AI JUSTEMENT PENSE A « TEMPO »** hier soir lorsque, sous les projecteurs du Parc, Ujlaki a marqué le centième but du Racing, devant Reims, à la 61e minute d'un match palpitant.

Pourquoi ? Eh bien ! Parce que dans toute l'histoire du championnat de 1re division — elle date déjà de 27 ans ! — une seule équipe avait jusqu'alors atteint la centaine. C'était celle du LOSC 1949, avec 102 buts, dont 63 pour le trio Baratte (26), Strappe (20), Walter (17). Tempowski, Lechantre, Roger Vandooren et Roger Carré s'étaient partagé le reste.

Un record qui aura tenu onze ans et que le Racing 1960 battra largement d'ici la fin du championnat... sans pour autant décrocher le titre, pas plus que Lille 49, devancé in extremis d'un point par Reims.

Il est d'ailleurs assez curieux de noter que l'attaque la plus efficace n'ouvre pas tellement souvent la route du succès final. Tenez, l'an dernier, déjà, le Racing (3e) et Reims (4e) avaient totalisé 84 buts chacun, contre 80 à Nice champion. Mieux, en 56, le même O.G.C. Nice avait été couronné avec 60 buts contre 74 au Racing, qui terminait 6e, malgré, une fois encore, l'appoint de la meilleure attaque !

Mais je me rappelle plus extraordinaire. En 1954, le LOSC qui, cinq ans plus tôt, avait raté le titre avec ses 102 buts, était sacré champion avec 49 buts seulement. Par contre, tenez-vous bien ! Le Havre, avec 54 buts, terminait 17e au même classement et descendait en 2e division !

∴

UN MOT ENCORE sur ce Racing-Reims, à propos duquel on souhaiterait — soit dit en passant — à tous nos matches de championnat de revêtir la même plénitude spectaculaire...

M. Barberan (à gauche) a subi les foudres de Marche après un Racing-Reims passionné.

6 Voici : je sais bien que les discussions d'après-coup alimentent et agrémentent dans une large mesure la vie du football. Mais j'estime qu'à l'issue de Racing-Reims, on a un peu beaucoup coupé les cheveux en quatre, à propos de deux décisions de l'arbitre Barberan qui est de son état coiffeur à Montpellier.

Je ne prétends point que M. Barberan a eu raison de ne pas accorder un penalty au Racing à la 7e minute de jeu, ni qu'il a eu tort d'en siffler un, cinq quarts d'heure plus tard, en faveur de Reims. Je me contente, modestement, de ne pas savoir. Et d'avouer mon admiration pour tous ces gens qui, depuis leur place, plus ou moins lointaine, dans la tribune, se font une opinion formelle sur la question.

Il faut en effet avoir une vision extra-lucide pour discerner, sous la lumière artificielle surtout, et le plus souvent à travers cet écran mouvant constitué par le flux des joueurs, ce qui se passe exactement, dans le feu de l'action, à l'intérieur de la surface de réparation ou aux abords de celle-ci !

Les acteurs eux-mêmes s'y trompent. Voyez les déclarations des uns et des autres, souvent archi-contradictoires d'après matches, même lorsqu'ils appartiennent à la même équipe.

Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de détecter au radar les fautes et hors-jeu, il faudra bien s'en tenir aux décisions des arbitres, même si parfois elles valent ce qu'elles valent. Les arbitres sont là pour ça et, croyez-moi, si la critique est aisée...

∴

« EINTRACHT A SCELLE LA TOMBE DU FOOTBALL BRITANNIQUE » titre l'EQUIPE après l'écrasement des Glasgow Rangers en Coupe d'Europe à Francfort.

Un tombeau que nos amis et anciens maîtres insulaires s'emploient à creuser consciencieusement, de leurs propres mains, depuis près d'une vingtaine d'années : sujet bien connu, dont je vous ai entretenu dans l'un de mes précédents carnets, et sur lequel je ne vois, pour l'instant, plus grand chose à ajouter.

Sauf, cependant, pour poser une question : pourquoi, en vertu de quel privilège le football britannique, régulièrement « à la traîne » sur tous les terrains, continue-t-il à bénéficier de la représentation (de loin) la plus massive dans les divers aréopages, sportifs et administratifs, du football international ? Là aussi, il conviendrait peut-être de se décider à bousculer d'ancestrales et poussiéreuses traditions. Absolument rien ne justifie, de nos jours, que l'évolution du football mondial demeure dans une large mesure sous la coupe anglaise, empesée et surannée !

Dommage, au demeurant, pour l'intérêt spectaculaire de la finale européenne 1960, que l'équipe des Rangers ne se soit point montrée un peu plus digne d'y accéder : soutenue par les vagues nationales et rugissantes du fameux « Hampden Roar », elle eût

3 Sur la table de massage, un télégramme déplié : **« Hardi les gars. Stop. Pensez à poignée de main de Gaulle. Stop. Amitiés. »** C'est signé Justo.

Sur cette même table de massage, Wendling, entre les mains expertes du soigneur Fonton qui insiste du côté des adducteurs.

« Tiens... au fait : moi aussi j'ai des adducteurs qui tiraillent », lancè-je innocemment à la cantonnade.

Sur ce, les joueurs rémois quittent leur vestiaire pour aller « se mettre en jambes », et je m'apprête moi-même à gagner le P.C. Sétois, quand Fonton me retient :

« Baissez le pantalon... »

— Hein ?

— Oui, vos adducteurs, je vais les remettre en place.

L'invite était aimable, formulée sans façon, mais sans réplique. J'eus beau remercier, protester, arguer que ce n'était décemment ni le temps ni le lieu, Fonton insista si gentiment que j'aurais eu mauvaise grâce à me dérober !

Et c'est ainsi que Jonquet et sa compagnie, ouvrant des yeux tout ronds, me retrouvèrent un quart d'heure plus tard, ventre à l'air et jambes itou : position bien prosaïque pour l'homme de plume soucieux de son quant-à-soi. Qu'il aille donc critiquer sérieusement ces garçons-là, maintenant !

En revanche, mes adducteurs vont mieux, merci ami Fonton, je vous dois bien ça.

⁂

« MINGO » BALMANYA barrait de sa puissante stature l'accès du vestiaire sétois. Vingt et un ans qu'on ne s'était pas vu, tous les deux, cela valait bien qu'on se fasse la bise. C'était au printemps 39, tenez justement à l'occasion d'un autre quart de finale Sète-Reims, à Lyon. Le demi centre du onze sétois, alors grand leader de 1re division, s'appelait Balmanya (Domingo). Le tout jeune ailier gauche de Reims, honnête formation de division II, se nommait Batteux (Albert) : double exemple de haute fidélité, non ?

Là s'arrête d'ailleurs le parallèle entre ces deux époques. Dommage, cela m'eût fourni un plaisant sujet d'écho que de voir Reims 60 gagner 5-0, tout comme l'avait fait Sète 39. Mais ici, l'histoire ne risquait guère de se répéter.

Car ce brave « Mingo » — horresco pour ce sujet du noble football d'Espagne, si féru d'ampleur, de panache et de couleur — avait fait copier cent fois à chacun de ses poulains le vieux dicton de nos grands-mères **« En avril, ne te découvre pas d'un fil... »**

Et lorsque je parle de fil, il convient de bien préciser qu'il s'agissait ici d'un triple et authentique réseau de fil de fer barbelé !

Non sans mal, les Rémois ont tout de même réussi à y ouvrir une brêche, toute petite, par Vincent, au terme de 120 minutes

4 de domination constante, lancinante et lassante pour tout le monde, y compris pour les plus farouches supporters sétois, qui eussent aimé voir leurs dauphins type 1960, sous un autre aspect que celui de vulgaires hérissons prenant même couramment des allures de pieuvres, pas vrai gentil Yapi ?

Mais puisqu'aussi bien nous entrons dans la semaine pascale, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

⁂

SIX JOURS PLUS TARD, après avoir consciencieusement et quotidiennement fait mes premières « pleine eau » de la saison — brr... pas chaude en dépit du généreux soleil ! — je remontai la France de Sud-Est en Nord-Est : rosissantes floraisons des pêchers du Haut-Var... Blancheurs éclatantes des cimes dominant les lacets de la route Napoléon... Impeccable immensité des ceps bourguignons s'alignant au cordeau, à perte de vue du côté de Meursault, de Beaune, de Nuit-Saint-Georges, de Gevrey-Chambertin... Suaves bourgeonnements haut-marnais et ardennais : ah ! qu'elle est belle, sur toute sa longueur, notre doulce France d'avril...

Au Stade Emile-Albeau, le dimanche, reportage du match Sedan-Reims en duplex avec mon camarade Roger Bastide, qui officie sur la route de Paris-Roubaix et apprend aux auditeurs de Radio-Luxembourg que Bobet est en tête, à 60 kilomètres de l'arrivée. Mais alors ? Elles tiennent donc toujours, les « vieilles jambes » de notre coureur-footballeur Louison ?

« Les jambes, ça va, me dira le lendemain Jean Bobet, de l'EQUIPE, **mais pour la tête du fraternel, hier tout au moins, c'est à voir... »**

Oh ! Louison...

Tenez, à propos de Paris-Roubaix, voulez-vous une histoire ? Je l'ai naguère racontée à pas mal de mes confrères, au fil des déplacements, mais ne puis résister à l'envie de vous en livrer toute la saveur.

Voilà quelques années donc, au lendemain de la classique épreuve routière, le footballeur lillois Tempowski, Bolek, rencontre son ami le coureur cycliste Stablinski, Jean. Et voici ce que ça donne :

« T'nes nin trop fatigué, ti, après tin Paris-Roubaix ? Mi, te sais, j'suis mat d'min match d'hier... »

— Je m'demande commin qu'te peux êt' fatigué ? Tin match à ti y duro une heure et demie, et encore... te n'couro nin toudi... Nous aut', ché des six heures et plus qu'in pédale su not' vélo...

— Oui, mais ti z'aut, su tin vélo... T'es assis !

Ça, c'était du bon sens à la Bolek, ce pittoresque petit franco-polonais du Nord, dont l'humour naïf teinté de madrerie paysanne faisait la joie de mes dimanches, à l'époque du grand LOSC !

Eintracht de Francfort le « briseur d'idoles » possède en Pfaff un remarquable meneur de jeu mais aussi un buteur (on le voit battre le gardien des Rangers).

7 peut-être réussi à faire trembler celui des deux Grands d'Espagne qui jouera le match ultime de Glasgow !

Lequel ? Real ? Barcelone ?Lorsque paraîtront ces lignes, on aura peut être déjà une petite idée sur la question. En attendant, quelle cruciale, quelle dramatique neuvaine se prépare pour le Real, battu sur le fil en championnat, et dont la présence dans cette Coupe d'Europe qui, depuis cinq ans, fit sa gloire et fut sa raison d'être, ne tient peut être plus, désormais qu'à un autre fil. Printemps de drame pour le Real, écrivais-je ici le mois dernier.

Il faut tout de même aussi parler de l'Eintracht... Le verrait-on, par hasard, jouer les briseurs d'idoles, à l'image de l'équipe allemande de la Coupe du Monde 54 ? En dépit du souvenir de cette glorieuse aventure, je n'arrive toujours pas à croire vraiment aux super-possibilités du football germanique, solide, sérieux, appliqué bon en tout, mais exceptionnel en rien. A moins que l'Eintracht, lui, ne soit, justement « l'exception ».

8 **LUNDI 17 AVRIL. — ET NOTRE FOOTBALL FRANÇAIS ?** Eh bien ! En ces Pâques frisquettes, les Rémois viennent de mettre un terme implacable à l'attachante remontée toulonnaise, et devant eux s'ouvre la perspective d'être la première équipe française à ceindre pour la cinquième fois la couronne nationale. Les verra-t-on de surcroît, battre un autre record, sous la forme d'un deuxième « doublé » coupe-championnat ?

Nîmes, lui, voit se préciser son lot d'être une fois de plus, après avoir possédé jusqu'à cinq points d'avance, l'éternel second. J'admire les Nîmois de n'être pas rebutés ; il leur faut beaucoup de force d'âme pour continuer à croire avec enthousiasme en leur étoile alors que j'en connais d'autres qui eussent depuis longtemps baissé les bras, à force de côtoyer la grande et officielle consécration sans jamais l'obtenir. A l'appui de ses trois dernières saisons, je propose pour Nîmes, aussi valeureux que méritant, le Grand Prix d'Excellence du football français.

Après le baroud d'honneur toulonnais, interrompu à Reims, je salue le sursaut pascal de ces autres mal classés ayant nom Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Sochaux. Sochaux auquel, pourtant, 35 buts marqués en 34 matches seront peut-être insuffisants pour conserver, en première division, une place que le trio Courtois-Humpal-Dupal lui avait fait reconquérir treize ans plus tôt avec la bagatelle de 141 buts !

Je pense aussi au Stade Français, qui a peut-être, contre Lens, joué avec le feu au cours d'un des trop nombreux matches médiocres vus cette saison sur nos terrains. Eh oui ! C'est souvent à se demander si, mis à part un Reims-Nîmes ou un Racing-Reims, on peut espérer y assister à une rencontre de quelque qualité, voire seulement de quelque plénitude !

Dussè-je me répéter et passer pour un esprit chagrin, je maintiens que les bons résultats d'ensemble obtenus par notre équipe nationale — et dus à une poignée de sujets d'exception — constituent la façade trop clinquante et, partant, fallacieuse d'un football professionnel qui piétine, tourne en rond, continue à être étouffé par la pléthore de ses clubs, la rareté, la cherté des bons joueurs et le renouvellement dix fois insuffisant des effectifs. Avez-vous vu opérer ces temps-ci, par exemple, les cinq ou six équipes candidates à la montée en division I ? Si oui, qu'en pensez-vous ? Mais dites-moi également, S.V.P. avec quoi, avec qui elles espèrent effectuer le renfort pourtant indispensable en leurs rangs ? Et dites-moi encore si la majorité des clubs pros sont satisfaits des affluences enregistrées à leurs guichets ces mois derniers, ce qui est, là encore, très symptomatique !

Je m'excuse de terminer sur ces vérités un peu arides, mais qu'on ne saurait sans cesse esquiver. Car les temps de grande illusion, ici comme ailleurs, ne durent pas...

Devant la manufacture d'armes et de cycles, de gauche à droite : Liron, Oleksiak, Ferrier, Glovacki, Tylinski, Herbin, Peyroche, l'entraîneur Vernier, Domingo, Abbes, Cassado, Mitoraj et Coinçon.

St-ÉTIENNE

LES FINALISTES DE LA

SAINT-ETIENNE...

● Chef-lieu du département de la Loire sur le Furens, à 500 kilomètres de Paris.

● Capitale d'une des plus actives régions industrielles de l'Europe. Environ 200.000 habitants.

● Deux industries principales : la métallurgie et le travail de la soie (rubans, velours, passementeries, mercerie, lacets, cordons, fils).

● Outre cela : caoutchouc, câbles, produits chimiques, industries alimentaires, chocolateries.

● Première voie ferrée française en 1832.

● Célèbre par sa manufacture d'armes et cycles.

... ET L'A.S. SAINT-ETIENNE

● Origine : fusion de l'A.S. Casino (fondée en 1920), de l'A.S. Stephanoise et du Stade Forézien Universitaire. Professionalisme en 1933.

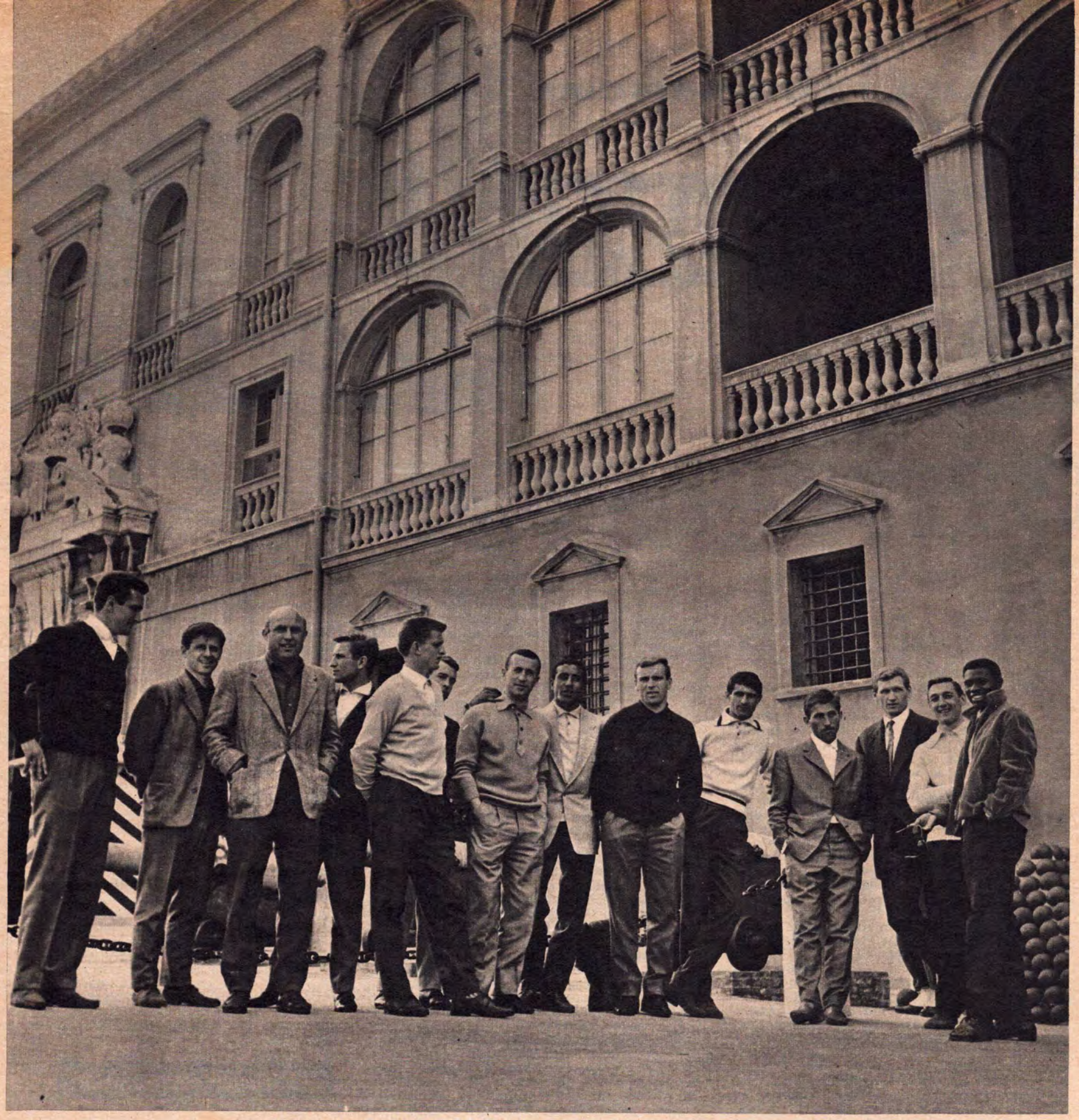
● Champion de France 1957.

● Meilleure performance en Coupe de France : 1/2 finaliste en 1953.

● A disputé la Coupe d'Europe en 1958.

● Vainqueur de la Coupe Drago en 1955 et 1958.

PHOTO ROGER KRIEGER



Devant le Palais de la Principauté, de gauche à droite : Kaelbel, Hidalgo, l'entraîneur Leduc, Ludo, Hess, Carlier, Biancheri, Cossou, Roy, Alberto, Garofalo, Novak, Thomas et Djibrill.

MONACO

COUPE DE FRANCE 60

MONACO...

● Ville et petite principauté enclavée dans le département français des Alpes-Maritimes.

● Plus petit état d'Europe après la Cité du Vatican. Longueur 3 km., largeur 1 km.

● A peu près 2.000 « Nationaux » (Monégasques) sur un total de 30.000 habitants.

● Placé sous « l'amitié protectrice » de la France depuis le traité du 17 juilet 1918.

● Cathédrale de style byzantin, maisons moyennageuses.

● Célèbre par son climat et ses maisons de jeu, ses villas et ses plantes tropicales.

... ET L'A.S. MONACO

● Club omnisports fondé en 1924 par la fusion de toutes les sociétés sportives de la Principauté. Professionalisme en 1948.

● Troisième du championnat en 1956 et 1958.

● Meilleure performance en Coupe de France : 1/2 finaliste en 1958.

● Compte dans ses rangs de nombreux internationaux.

PHOTO NOCENTI

LA PETITE HISTOIRE DE LA COUPE DE

Achille Duchenne : « C'est rue Olivier-de-Serres, derrière ce mur, que s'est déroulée, en 1918, la première finale de la Coupe de France. » Depuis le stade de la Légion Saint-Michel a disparu.

5 mai 1918 : une date historique, la première finale de Coupe de France.

LA Coupe de France est au sport ce que Maurice Chevalier est à la chanson. N'ont-ils pas, tous les deux, vu le jour à Ménilmontant, ce vieux quartier parisien frondeur, gavroche et en définitive bien sympathique et, de même que Chevalier est devenu le prince du music-hall, la Coupe n'est-elle pas, aujourd'hui, la reine de toutes les compétitions sportives, une épreuve vedette qui force l'admiration de tous ?

Cette Coupe — le trophée s'entend — est donc sortie, en 1917, des mains d'un ouvrier joaillier de Ménilmontant, M. Chovillon, décédé, mais dont le gendre, M. Mermillode, assure la succession. Sa forme ne découle pas des antiques amphores, mais a plutôt été inspirée des vases de l'époque Louis XVI : c'est une sorte de grand coquetier ciselé, comportant deux anses fines ; son pied repose sur un socle en marbre autrefois collé et qui se sépare aujourd'hui ; elle se ferme par un petit couvercle que domine un amour. Oh, elle n'est pas issue d'un lingot précieux platine, or ou même argent ; elle est tout simplement en métal argenté. Personne ne se rappelle le prix que le Dr. Michaux, donateur a payé pour cet objet d'art et la facture a disparu ; mais la Coupe est évaluée 3.500 ou 4.000 NF, métal et main-d'œuvre. Elle ne constitue donc pas un trésor inestimable et pourtant combien de passions suscite, presque chaque année, et depuis 43 ans, sa conquête !

Elle fut mise en compétition pour récompenser le vainqueur d'une épreuve dont Henri Delaunay avait eu l'idée.

En 1917, le football — on disait alors « l'association » — était morcelé en quatre groupes dirigeants. Henri Delaunay voulut créer une épreuve copiée sur la Coupe d'Angleterre et ouverte indistinctement aux équipes des quatre Fédérations. Sa proposition fut acceptée. Le Dr. Michaux offrit le challenge qu'on appela d'abord Coupe Charles-Simon en l'honneur du premier champion de l'unité du football français, glorieusement tombé au Labyrinthe, le 15 juin 1915 et, pour la première saison, 1917-18, quarante-huit équipes, vingt de province et vingt-huit de Paris s'engagèrent ; cette saison-ci 1.187 formations prirent le départ. C'est dire que son succès alla croissant. Il remua tellement l'opinion qu'actuellement presque tous les sports possèdent leur Coupe de France ; il y a quelques années une grande émission radiophonique n'avait-elle pas, elle aussi, pris le nom de Coupe de France des Variétés ?

Le premier resquilleur

Deux cinémas, une station de métro, un bouquet d'arbres, un bal populaire le 14 juillet : c'est Convention. A deux pas de là, prend une rue qui monte lentement jusqu'aux fortifications (aujourd'hui disparues) : c'est la rue Olivier-de-Serres qui dut être placée sous la protection de saint Michel, le chef de la milice céleste, puisqu'en son milieu, sur la gauche, se trouve un hôpital portant son nom et, tout au bout, sur la droite, s'étendait le stade de la Légion Saint-Michel, que des immeubles modernes ont remplacé.

Mais le 5 du mois de mai 1918, alors que Paris était encore menacé par la « bertha », la première finale de la Coupe eut lieu en ce stade devant 5.000 spectateurs, pour la plupart des militaires, bien sûr, entre l'Olympique de Pantin et le F.C. Lyon, l'Olympique l'emportant par 3 à 0.

Tous les palmarès donnent au « demi centre » de l'Olympique, le nom de Charles qui n'est que le prénom de Olivan. Celui-ci n'avait pu jouer sous son nom car, pompier à Paris, il n'avait pu obtenir une permission régulière ce jour-là. Olivan fut, en quelque sorte, le premier et le plus grand resquilleur de cette épreuve.

En revanche, Achille Duchenne — qui nous a rapporté ce détail — aujourd'hui président de la Commission de la Coupe, a vu toutes les finales, sauf... celle-là : il passait devant Monsieur le Maire, à l'heure du match !

SI UNE FINALE DE COUPE est, comme une fable « une comédie aux cent actes divers », elle n'a pas pour théâtre l'univers. Le stade de la Légion Saint-Michel qui abrita la première fut abandonné dès la seconde finale pour le Parc des Princes où le C.A.S.G. terrassa l'Olympique, précédent vainqueur (3-2, après prolongation). Ce cadre ne convenait sans doute pas encore puisqu'en 1920, le C.A.P. — mais oui ! — l'emporta (2-1) sur le H.A.C. au Stade Bergeyre. L'année suivante, 1921, nouveau changement : la finale se joua à Pershing qui vécut les heures de gloire du Red Star, trois fois consécutivement vainqueur et fut en 1924 témoin de la première finale entièrement provinciale O.M.-Sète. C'est en 1925 que la finale devait trouver son cadre définitif, Colombes, à qui elle ne fit — hormis les années de guerre, qu'une seule infidélité : en 1938 parce qu'alors il était procédé à la toilette du vieux Stade Olympique en raison de la Coupe du Monde, toute proche.

Longtemps il fut considéré que la Coupe était une affaire entre Paris et la Méditerranée, le style enthousiaste, tout à l'emporte-pièce des équipes riveraines de la plus vieille mer du monde ou primesautier de la capitale s'accommodant mieux du caractère même de l'épreuve. Les équipes du Nord et de l'Est étant considérées comme trop froides, trop méthodiques pour y réussir.

De fait, jusqu'à 1939 où l'on relève sur le palmarès les noms de l'Olympique, du C.A.S.G., du C.A.P., du Red Star, de l'O.M. de Montpellier, de Sète, du Club Français, de Cannes, du Racing, de l'Excelsior de Roubaix et de Sochaux, on s'aperçoit que seuls ces deux derniers sont apparus en 1933 et en 1937 pour couper un peu la monotonie des voyages qu'effectuait la Coupe entre Paris et la Méditerranée.

C'est Lille qui, avec ses trois victoires successives de 1946, 47 et 48 a réellement bouleversé toutes les traditions ou fait tomber tous les préjugés.

Les finales ont mis en lumière quelques Cendrillons : Valentigney, Quevilly, Charleville... Il y eut de médiocres finales avant et après la dernière guerre ; il y en eut d'académiques comme Sochaux-Strasbourg, de riches comme Nice-Bordeaux, d'enthousiasmantes comme Racing-Lille de 1949, de mouvementées...

ELLE EST ENTREE DANS LA LEGENDE, la « main » de Lucien Gamblin au cours de Red Star-Olympique, en 1921 à Pershing. Ce fut la première « affaire » des finales de Coupe. En voici la version originale par Gamblin lui-même :

« Il restait environ un quart d'heure à jouer. Le Red Star menait 2 à 1 ; mais jouait à neuf : Brouzes était hors de combat, une cheville fracturée par Huysmans, arrière de l'Olympique et Hugues avait un bras en écharpe. Comme les gars de l'Olympique n'étaient pas des agneaux, nous avions toutes raisons de nous méfier : il était difficile de leur résister à 9 contre 11. Tout à coup Darques et Devaquez descendent ; ils donnent la balle à Landauer qui la rend à Darques. Le tir part sec. Chayriguès pare du poing et tombe en avant. Darques reprend la balle et l'envoie dans le coin droit du but où j'étais. Je ne l'ai pas seulement arrêtée de la main, mais des deux mains et de la tête. Elle est tombée devant moi et je l'ai dégagée loin en touche, au-delà de la ligne médiane. Ce fut le penalty : je n'ai même pas protesté.

A l'Olympique les joueurs se chamaillaient : personne ne voulait tirer, ni Devaquez, ni Darques, ni Langenove, si bien que je leur dis : « Si vous voulez, c'est moi qui vais le tirer ». Efin Devaquez se décida : « Moi », dit-il.

On a prétendu que Chayriguès avait fait un arrêt formidable ; on a affirmé aussi que Pierrot avait bougé avant le tir : il n'y a rien eu de tout ça. Devaquez a tout simplement tapé dans la terre et la balle roulait si doucement vers le coin droit — encore une fois — que Chayriguès n'a eu que la peine de la ramasser.

Alors j'ai dit à Devaquez : « Merci, Julot ! ». Ça valait bien ça : l'Olympique venait de perdre définitivement le match ».

Pour récompenser Gamblin de cet exploit (!) le Red Star lui offrit une réduction de la Coupe.

Les tribulations de l'O.M.

L'O.M., équipe de caractère, recordman de l'épreuve avec sept victoires — en comptant les Coupes de guerre — fut aussi l'équipe qui connut le plus de tribulations en finale.

En 1934, contre Sète, l'annulation d'un but de Pepito Alcazar provoqua un début d'envahissement du terrain. Les 250 agents de la police parisienne ne purent rétablir le calme qu'avec le secours de la garde présidentielle.

En 1938, il avait tellement plu avant le match — circonstance exceptionnelle car il pleut rarement à l'occasion d'une finale — que les pompiers durent assécher la pelouse du Parc avant le coup d'envoi. Mais cela ne devait pas constituer le seul incident de ce match. L'O.M. et Metz étant à égalité (1-1) à la fin du temps réglementaire, il fallut avoir recours à la prolongation : les deux équipes semblèrent devoir faire match nul quand, à la 118e minute...

Un centre de Kohut ne pouvait être intercepté par Kappé, le gardien lorrain, et était repris de la tête par Aznar. Le ballon filait vers la cage lorsque Fosset replié à l'intérieur même de son but parvenait à dégager. Avant ou après la ligne ? « Avant » dirent les Messins et l'arbitre, M. Munsch. Le but n'était pas accordé, mais... à la première touche, Ferdy

PAR JEAN CORNU

FRANCE

La Coupe de France a quitté Le Havre pour son séjour annuel à la F.F.F. Douis, l'entraîneur Jasseron et Strappe la reverront-ils ?

Dans son atelier de la rue Ménilmontant, M. Mermillode, chaque année, remet la Coupe à neuf. Il continue une tradition créée par M. Chovillon, son beau-père, le créateur du célèbre trophée.

Bruhin, capitaine de l'O.M., s'empara du ballon et alla demander à M. Munsch de vouloir bien prendre l'avis de son juge de touche. Celui-ci affirma que le ballon avait bien pénétré dans le but messin avant d'être renvoyé par Fosset. Sur la foi de cette déclaration, M. Munsch accorda le but. Ce fut un beau tollé. Deux minutes plus tard l'O.M. esquissait un tour d'honneur sous les huées du public et sous une pluie de coussins rouges. Par la suite plusieurs photos semblèrent prouver la validité de ce but.

En 1943 l'O.M. ne l'emporta qu'après deux matches contre les Girondins. Au premier (2-2) l'équipe marseillaise fut assez malmenée et n'obtint le match nul que grâce aux brillants arrêts de son gardien Delachet. Mais les Bordelais n'avaient pu présenter que cinq licences. Aznar, le capitaine, déposa des réserves et l'on s'aperçut que Nemeur n'était pas qualifié pour les Girondins. Le Bureau Fédéral donna donc match gagné sur le tapis vert à l'O.M. Le colonel Pascot, commissaire aux Sports, refusa d'entériner cette décision et décida de faire rejouer le match sans Nemeur. L'O.M. eut d'abord droit aux huées du public pour cette seconde édition ; mais il fit un si bon match et Pironti — clavicule fracturée — fut si courageux que tout le Parc était marseillais à la fin de la rencontre. Le Bureau Fédéral, désavoué par Pascot s'était abstenu pour ce deuxième match, ce qui lui valut un blâme du commissariat aux Sports.

LE 8 MAI 1927, M. Gaston Doumergue fut le premier Président de la République à honorer de sa présence la finale de la Coupe. Aucun de ses successeurs ne faillit à cette tradition.

Comme en 1930, un ministre l'accompagnant semblait ne pas comprendre une décision de l'arbitre, « Gastounet » se tourna vers lui et dit : « Venez, je vais vous expliquer » ce qui prouve qu'en trois années il s'était instruit des choses du football.

Le Président Coty posait un tas de questions. Il ne pouvait notamment se faire à l'idée qu'une équipe risquait d'être réduite à dix par suite de blessure : « Pourquoi ne pas remplacer le joueur blessé ? demandait-il. Cela ne se fait pas ? Alors renvoyez au vestiaire le joueur qui l'a blessé ». Et faisait tant d'autres remarques judicieuses.

Félix Gouin — qui n'était que Président du Conseil — fut le plus généreux. Depuis des années, chaque Président assure qu'il mettra tout en œuvre pour doter Paris d'un stade de 100.000 places ; mais Gouin alla plus loin : « Ce n'est pas un stade à 100.000 mais à 200.000 places qu'il vous faut ! ». Hélas !...

Vincent Auriol fut sans doute le plus jovial, le plus à l'aise. Ces dernières années, il était de tradition de se rendre à la mairie de Colombes à l'issue du match. En 1955 l'horaire fut si mal établi que Lille et Bordeaux se firent attendre près d'une heure. Ministres et officiels paraissaient assez gênés et ennuyés de ce retard. Alors pour dérider tout son monde et lui faire prendre patience, Vincent Auriol se mit à raconter des anecdotes toutes plus spirituelles les unes que les autres.

L'an dernier, le général de Gaulle, champion de la grandeur, avait manifesté l'intention de féliciter le vaincu comme le vainqueur : Sochaux et Le Havre firent match nul !

Les superstitions

Presque tout finaliste de la Coupe est superstitieux. Victor Denis qui collectionne les anecdotes sur ce sujet, comme sur tant d'autres, pourrait en faire éditer un volume. En voici quelques-unes.

La veille de la finale 1932, les joueurs de l'A.S. Cannes assez mélancoliques furent, à leur hôtel, tirés de leurs réflexions par les éclats d'une noce. Petit Cler, le capitaine n'eut de cesse qu'il ait obtenu un morceau du voile de la mariée et, le lendemain, avec ce précieux talisman sur le cœur, il marquait, de la tête, l'unique but du match donnant à son équipe la victoire sur le R.C. Roubaix.

Charleville, première équipe de Division II participant à la finale, amena de ces Ardennes, pour son match contre le R.C. Paris, une laie nommée Nénette. Celle-ci fit sensation sur les boulevards, la veille de la rencontre ; mais la nuit, au sous-sol de l'hôtel, elle fit tant de bruit que les clients se plaignirent et il fallut abattre, sur-le-champ la malheureuse Nénette qui fut, le lendemain, servie en fines tranches aux coéquipiers de Darui et de Herrera. Les supporters carlopolitains virent en ce sacrilège la cause première de la défaite de leurs couleurs.

Le règne des mascottes animales et vivantes étant ouvertes, un pingouin — dans sa cage — apparut à la finale 39 et plus tard en 56, Sedan amena un sanglier nommé Dudule qui fit le tour d'honneur à Colombes, avec Eloy et Pascal.

Binbin, géant d'osier, lui, ne put en 1951, exercer son fluide au profit de V.A.

LA FINALE ETANT UNE SORTE DE FETE du football, il n'est pas rare qu'elle suscite des actes de générosité, voire d'héroïsme sportif.

Reims en 1950, sembla compromettre ses chances dès le départ en présentant devant le Racing, tenant de l'épreuve et ambitieux, les « boîteux » Jacowski, Bini et Batteux ; mais M. Germain ne se sentait pas le courage de priver d'une telle récompense ces trois vieux serviteurs. Il fut comblé puisque le Stade de Reims enleva sa première Coupe.

En 1930, Eloy Tassin, gardien du Racing, qui, blessé, fit une partie magnifique devant Sète, accomplit un tour d'honneur sur les solides épaules des Cazal, Beck et Dubus qui connaissaient dans l'épreuve leur premier succès après l'avoir frôlé à plusieurs reprises...

... Ne serait-ce que l'année précédente. Sète dominait alors son rival montpelliérain qui jouait pratiquement à dix, Edmond Kramer étant blessé. Mais ce « paralytique » rassemblant toutes ses énergies, marqua un but qui dérégla totalement la machine sétoise dont le magnifique régime tomba à celui d'une simple « pétrolette ».

En 1938, finale dont nous avons déjà parlé et dont nous reparlerons encore, l'avant centre Zatelli était tellement malade qu'il ne voulait pas rentrer sur le terrain pour la prolongation contre Metz. C'est Bastien qui le força à revenir. Le brave Mario fit ce qu'il put et s'épuisa tant que durant les festivités qui suivirent le match, il demeura à l'hôtel, soigné par Bastien garde-malade après avoir été bourreau.

Un autre Marseillais fut encore un modèle de courage. Dans la semaine précédant la deuxième finale O.M.-Bordeaux en 1943, Gonzalès pilier de la défense, n'avait pu absorber aucune nourriture, néanmoins il ne dit rien à ses camarades et tint fort bien sa place sur le terrain mais en dépensant tant d'énergie qu'il s'évanouit en fin de partie. Pendant que ses camarades accomplissaient le tour d'honneur, il était emmené en grande vitesse, par une ambulance, à l'hôpital le plus proche.

Pour qui connaît bien Alcazar, il est permis de se demander si la promesse qu'il fit et qu'il tint, en 1935, ne constitue pas non plus un acte d'héroïsme. L'année précédente, l'O.M. avait manqué d'un rien la finale — et le championnat — devant Sète qui réussit ainsi le premier « doublé » de l'histoire. Cette fois Marseille rencontrait Rennes en finale et Pepito voulait sa Coupe. Alors il promit 100 francs à chacun de ses équipiers !

Générosité et héroïsme

Cette Coupe, elle en voit de dures. Elle est traînée, cognée, bosselée et chaque année, M. Mermillode doit y passer un « petit coup de fion » pour la remettre dans son neuf. Elle faillit même être perdue à deux reprises, par l'O.M. en 1938 — comme si l'histoire de la Coupe était un peu une suite d'histoires marseillaises — et par... Reims en 1950 ; mais enfin elle est toujours là.

On y boit le champagne dedans et cela ne date pas d'hier. Les premières lèvres qui y burent furent celles de Mme Dreyfus, femme du gardien du C.A.P. vainqueur en 1920. Le soir de la finale, au banquet, Mme Dreyfus exprima son désir. On s'en étonna ; mais comme elle insistait — et qu'elle était enceinte — on accéda à ce désir. Depuis boire le champagne dans la Coupe est le premier devoir de l'équipe victorieuse.

La Coupe a valu bien des émotions aux dirigeants de club, mais celui qui a le plus vibré pour elle et qui eut, pour elle, les plus délicates attentions fut certainement Georges Bayrou.

Bayrou n'assista pas à la première victoire de Sète, en 1930. Non point qu'il était caché — comme à son habitude — dans un vestiaire, mais, malade, il avait dû demeurer à Sète. Quand Cazals, Frondas, Beck, Dubus... la lui apportèrent, il les embrassa et pleura. En 1934, il assista au deuxième succès de Sète et pour mieux contempler cette Coupe qu'il adorait, le soir, dans le train qui emmenait l'équipe vers la Méditerranée, il l'installa sur la banquette, en face de lui. Le contrôleur pria Bayrou de débarrasser la banquette de cet objet et de le placer dans le filet à bagages. Le tribun sétois rouge de colère, se leva : « Apprenez Monsieur, que la Coupe ne voyage pas dans le filet. Si vous le voulez, je suis prêt à vous acquitter le prix de son billet ». Le contrôleur n'insista pas.

La dernière histoire de la Coupe ? C'est celle de l'an dernier : un club de Division II, le H.A.C. enlevant la finale. Cette victoire du Havre est, à elle seule, la justification de la Coupe.

PREMIÈRE FINALE POUR MONACO...

Non ! la Coupe n'aime pas le conformisme et le conventionnel. C'est pour cela qu'elle a délaissé dimanche les deux grands, Le Havre et Reims. C'est pour cela qu'elle a choisi pour sa finale 1960 deux clubs inédits, Monaco et St-Etienne qui n'avaient jamais participé au match suprême. A Marseille, les Stéphanois ont fait triompher 3-2 leur jeunesse devant un H.A.C. vieillissant. Et à Colombes, sous les yeux du Prince et de la Princesse, Monaco plus frais, plus tranchant, s'est imposé (2-1) devant un Reims fatigué. Ainsi Raymond Kopa ne gagnera encore pas cette année cette Coupe de France qui manque à son palmarès. Mais Raymond Kaelbel et Michel Hidalgo (qui sur notre photo se donnent l'accolade) la gagneront peut-être le 15 mai en présence de Grace et de Rainier qui reviendront sûrement pour la finale.

ET SA PRINCESSE

TOULOUSE :

LA COUR DU ROI PUNTIS

UN REPORTAGE DE JEAN GAILLARD
ET ROLAND GOTA.

Toulouse, à 713 km. de Paris par chemin de fer et 681 par la route est le chef-lieu de la Haute-Garonne. La ville compte, au dernier recensement, 268.683 habitants.

Sa situation géographique, au débouché des passages sur l'Atlantique et la Méditerranée en fait une grande place de commerce et un important centre industriel. C'est à Toulouse qu'a été conçu et réalisé le célèbre moyen-courrier à réaction « Caravelle ».

La ville possède de nombreux monuments dont le plus célèbre est l'Hôtel de Ville, au Capitole, du nom des « Capitouls » qui étaient les premiers magistrats de la cité.

Mais Toulouse c'est aussi la capitale des ballons, rond et ovale. Le football a fini par prendre place importante grâce au Toulouse F.C. C'est parce que le T.F.C. a remporté cette victoire sur le rugby que **FOOTBALL MAGAZINE** l'a placé sous son microscope.

— L'extrait de naissance du Toulouse Football Club porte la date de juillet 1937. Quelqu'un peut-il nous parler de cette époque ?

M. BARDOU. — Il ne reste personne au club qui puisse parler de ses débuts. Les dirigeants actuels sont tous arrivés après la Libération. Moi-même, le plus ancien du T.F.C., ne suis là que depuis 15 ans. Avant juillet 1937 il y avait bien sûr d'autres clubs à Toulouse, mais ils ne s'occupaient pas beaucoup de football. Le T.F.C. fondé peu après la naissance du professionnalisme en France adhéra immédiatement à ce mouvement et commença sa carrière en Division II. Les deux saisons d'avant-guerre furent moyennes, mais c'est à la reprise du championnat, en 1945-46 que le T.F.C. entreprit de « monter » en Division I.

J'ai exercé la présidence du club pendant la période combien difficile de 1944-1945. Puis, un peu plus tard M. Lonné est venu.

M. LONNE. — Oui, en 1947, j'étais passionné de natation et j'appartenais aux Dauphins du T.O.E.C. lorsqu'on me demanda de venir au T.F.C. Il y avait déjà un homme qui, dans la coulisse, prêtait de l'argent au club et, lorsque nous fûmes en difficulté en 1951 je décidai de le faire venir au Comité. Voilà comment M. Jean-Marie Puntis est arrivé au T.F.C.

LA VICTOIRE DU FOOTBALL A TOULOUSE

— M. Puntis, vous qui pouvez être considéré comme le mécène du T.F.C., pourquoi avez-vous choisi d'aider un club de football plutôt qu'un club de rugby dans cette région qui était entièrement acquise à l'ovale ?

M. PUNTIS. — Parce que le football est un jeu d'élite. Parce que le football s'inspire de conceptions solides. Parce qu'aussi le professionnalisme existe en football, ce qui permet de donner, en général, un bon spectacle au public.

Effectivement, avant le T.F.C., on jouait davantage au rugby qu'au football à Toulouse. Puis il y eut une transformation et petit à petit le football prit l'avantage, grâce surtout au professionnalisme je le

L'OIE DU CAPITOLE

Depuis cinq ans, l'insigne des supporters de Toulouse représente une oie. Cette oie qui trône d'ailleurs au siège du club, a toute une histoire que raconte M. Verdier, président des supporters et président de la section amateur du T.F.C.

C'était un match de Division II, en 1953. Toulouse jouait la « montée » avec Monaco et Strasbourg. Pour le match capital, Strasbourg - Toulouse, 40 supporters du T.F.C. étaient partis en car le vendredi à minuit, emportant avec eux une oie vivante pour l'offrir au R.C. Strasbourg. Ce fut le match le plus houleux de l'histoire du T.F.C., match illustré de multiples incidents au centre desquels se trouvait l'arbitre, M. Tordjman. Les Strasbourgeois, fous de colère, rendirent leur oie aux Toulousains et la bête refit tout le trajet, en sens inverse, sur le toit du car.

Elle vécut encore quelque temps, mais, lorsqu'elle mourut, les supporters du T.F.C. se refusèrent à la manger. Ils la firent empailler et la conservèrent, comme emblème.

PLEIMELDING (entraîneur) MOUYNET BOUCHER SIMON AMANIEU BRYCH ROUSSEL DELADERIERE CAHUZAC

RYTKONEN BRODD BOCCHI SCHULTZ BERNARD MOUTHON DORSINI TOURRE

LE TOULOUSE FOOTBALL CLUB

PHOTO ROLAND GOTA

répète. Mais, si l'on peut parler d'une victoire du football aujourd'hui c'est sur nous-mêmes que nous l'avons emportée car il faut bien dire qu'il n'y a jamais eu guerre à outrance. Notre but ne fut jamais de tuer le rugby mais d'imposer le football. Toulouse est assez grand pour que ces deux sports puissent y vivre en bonne intelligence. C'est d'ailleurs ce qui se passe puisque nous avons d'excellentes relations avec les clubs de l'ovale.

Mais, si nous rallions plus de spectateurs à nos matches, nous faisons quand même figure de nouveaux. Pour vous donner un exemple de l'implantation du rugby dans la région, sachez que dans beaucoup d'endroits on nous appelle encore « ceux de l'Association » par opposition au football-rugby.

A ce sujet, je vous signale qu'il existe un projet de fusion entre ces deux grands clubs que sont le Toulouse Football Club et le Stade Toulousain (rugby). Si ce projet se réalise ce ne sera pas avant un an ou deux et cela ne changera rien à la gestion de notre équipe professionnelle.

LA TRANSFORMATION ADMINISTRATIVE DU T.F.C.

— Parlez-nous de votre comité directeur, car nous y voyons des hommes qui étaient inconnus au T.F.C. il y a deux saisons.

M. LONNE. — C'est là le fait le plus notable de ces deux dernières années. Nous sommes en train de nous transformer administrativement. Remarquez qu'il y a toujours eu au T.F.C. un comité de sept membres mais le club ne vivait pas comme un vrai club. Il tenait par deux hommes : M. Puntis et moi-même. C'était dans le football professionnel un cas spécial, né d'une situation spéciale puisque nos prédécesseurs nous avaient laissé un passif qu'il fallait liquider. Si ce mécénat existe encore financièrement, il tend à disparaître administrativement. Le déficit ayant été « épongé » par M. Puntis, nous avons voulu donner des assises plus fortes au club, une stabilité qu'il n'avait pas avant. La transformation qui s'effectue a pour but de donner plus d'autorité au T.F.C. afin qu'il y ait une continuité s'il nous prenait l'envie, à M. Puntis et moi-même de nous retirer un jour. C'est pour cela que vous voyez des personnalités nouvelles à notre comité, personnalités que va vous présenter M. Bardou.

M. BARDOU. — Outre MM. Lonné, président et Puntis, trésorier, sont présents aujourd'hui : un vice-président, M. Chapelle. Colonel en retraite, c'est un homme d'ordre et de principe qui s'occupe de tout le côté administratif. Après lui, M. Lonné n'a plus qu'à signer. Puis, M. Courtois de Viçoze qui, ainsi qu'en témoigne son arbre généalogique est toulousain depuis 1235 ! Ensuite M. Tapiau. C'est un collègue de M. Puntis sur le plan industriel. Enfin M. Soulié, gendre de M. Lonné, qui remplit les fonctions de secrétaire général du club depuis que j'en suis devenu le Directeur sportif.

Il manque ce soir à notre réunion un autre vice-président : M. Douzans, maire de Muret et député de Haute-Garonne.

L'ESPRIT DE FAMILLE

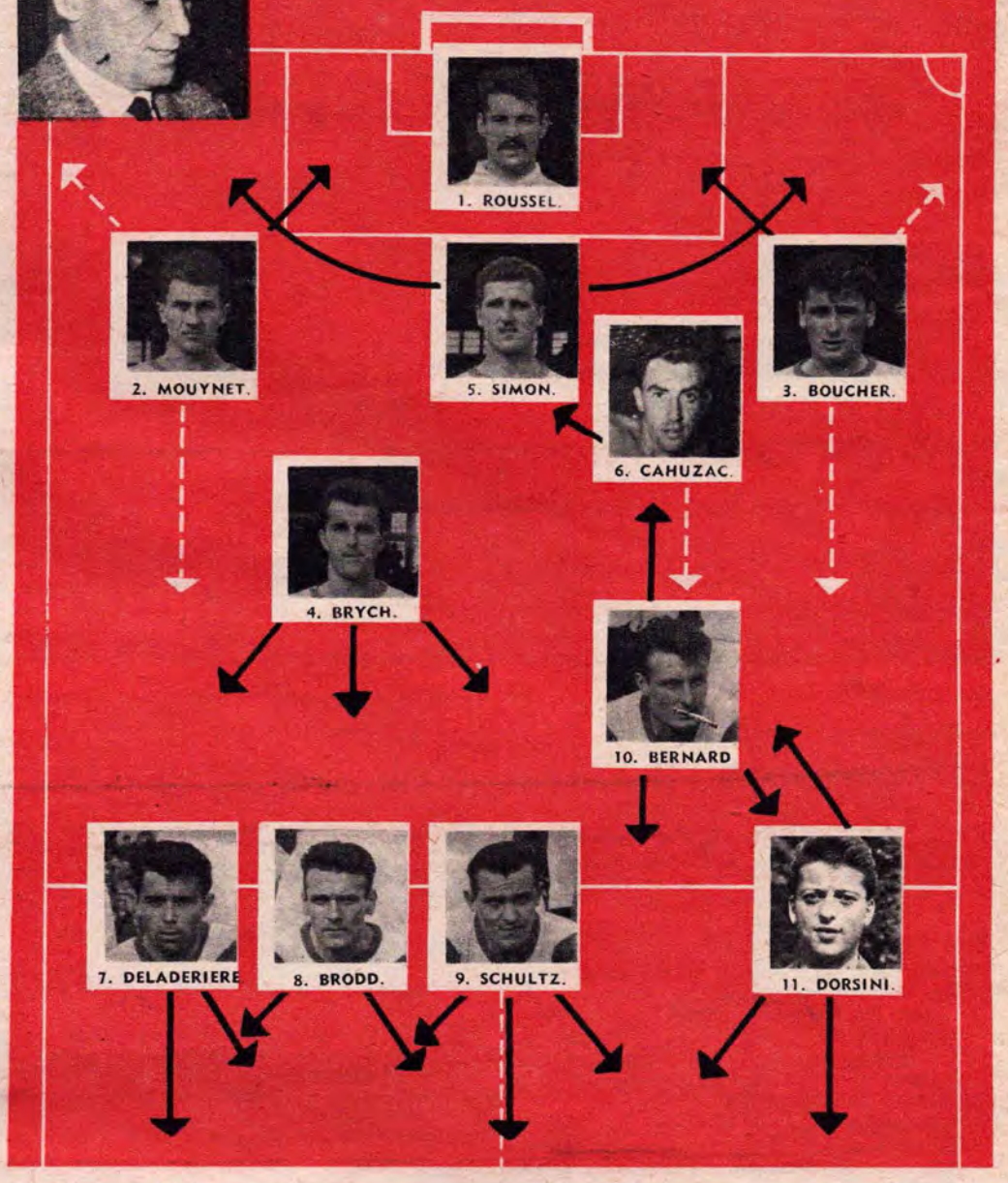
— Dites-nous maintenant comment vit le club : budget, transferts, ambiance, etc.

M. PUNTIS. — Un budget moyen annuel est difficile à déterminer. Je compte moi sur un roulement d'une cinquantaine de millions d'anciens francs.

Je m'occupe en principe des transferts, selon une liste que me donne notre entraîneur. Ainsi, pour la saison prochaine je puis vous dire qu'il n'y aura pas de grandes modifications dans l'équipe. Peut-être un seul joueur nouveau car nous avons actuellement un effectif assez riche. Il a été dit que le T.F.C. aurait une super-équipe la saison prochaine. C'est inexact. Nous avons déjà une très bonne équipe actuellement et elle a la possibilité de se classer encore mieux. Alors pourquoi une super-équipe ?

Quant à l'ambiance, à ma connaissance nous sommes les seuls qui vivions dans un esprit de famille aussi poussé. Il y a une entente extraordinaire entre tous les éléments, joueurs, entraîneurs et dirigeants. C'est un avantage sur beaucoup d'autres clubs. Ainsi les joueurs qui nous quittent nous écrivent souvent pour nous dire qu'ils regrettent l'atmosphère du T.C.F.

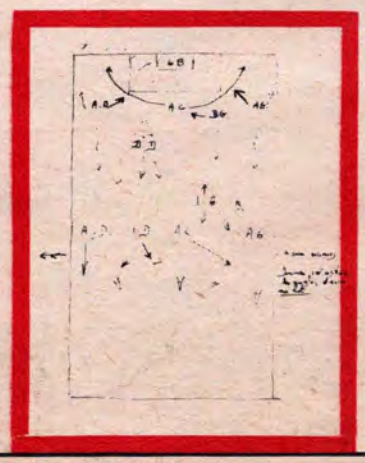
TOULOUSE AU TABLEAU NOIR
PAR RENÉ PLEIMELDING



LES joueurs dont nous disposons nous permettent d'imiter le 4-2-4. C'est seulement une idée directrice car je suis contre les consignes trop strictes. Je suis plutôt pour les conseils.

Au Toulouse Football Club, nous partons de cette idée directrice, admise par tous, et variable suivant notre effectif et quelques fois suivant les forces ou faiblesses de l'adversaire. Et nous comptons surtout sur l'intelligence de jeu de chacun. C'est là une qualité indispensable dans le jeu moderne.

- **LE GARDIEN DE BUT doit être un chef. C'est lui qui voit le mieux le jeu. Il doit donner confiance à ses partenaires les plus proches et aussi aux autres. Ne pas oublier qu'il est l'ultime défenseur sur qui tous comptent pour racheter une faute ; mais aussi le premier attaquant.**
- **LES ARRIERES : même dans le 4-2-4 ils doivent observer l'aile marchante c'est-à-dire couvrir l'arrière central et surtout le but. Individuellement l'arrière est le rempart entre le but et l'adversaire direct ou le plus dangereux adversaire par rapport à l'axe de but. Collectivement ils doivent provoquer l'adversaire dans l'axe le plus réduit par rapport au but. En un mot ils doivent jouer intelligemment la « zone ». Mais l'arrière peut-être aussi un contre-attaquant dangereux.**
- **L'ARRIERE CENTRAL, avec le gardien de but, fait partie de l'épine dorsale de l'équipe. Il doit faire « équipe » avec son gardien et au même titre que celui-ci mériter la confiance de tous.**
- **LES DEMIS. Du fait de notre idée directrice, le 4-2-4, leurs rôles sont différents. Dans un match équilibré Brych est offensif, Cahuzac défensif. Si nous « subissons » ils peuvent être tous deux défensifs ; si nous « imposons » ils peuvent être tous deux offensifs. Cahuzac commande ce qui doit être fait.**



- **LES AILIERS chez nous ont un rôle différent. Ou ils sont finisseurs, ou ils sont préparateurs. Avant tout ils doivent se persuader que leur numéro est fictif. Ils doivent créer des positions de tir pour celui qui occupe la meilleure position (face au but).**
- **LES INTERIEURS eux ont relativement le même rôle que nos demis. Il y en a un en soutien direct de l'avant centre ; l'autre est organisateur-distributeur. Même remarque : si nous « subissons » leur place est en soutien de la défense ; si nous « imposons » ils doivent alors opérer dans la zone de vérité (25 mètres).**
- **L'AVANT CENTRE : c'est la pointe de l'équipe à 100 qui doit toujours se tenir aux abords de la zone de vérité. Ses principes : varier son jeu, offrir des occasions aux autres s'il est trop surveillé, ne pas se soucier des replis défensifs pour conserver sa fraîcheur et sa force de pénétration.**

L'ETAT-MAJOR DU TOULOUSE F.C.

1. BARDOU, directeur sportif. 2. M. SOULIE, secrétaire général. 3. M. CHAPELLE, vice-président. 4. M. LONNE, président. 5. M. PUNTIS, trésorier. 6. M. COURTOIS DE VIÇOZE, membre du Comité. 7. M. TAPIAU, membre.

LE TOULOUSE FOOTBALL CLUB, UN RICHE EFFECTIF

GARDIEN DE BUT :

ROUSSEL Guy, né le 17 novembre 1935, à Montpellier. 1 m. 74, 72 kg. Sélectionné B et Espoir. A été muté du F.C. Sète.

ARRIERES :

MOUYNET Robert, né le 25 mars 1930, à Toulouse. 1 m. 76, 75 kg. Pré-sélectionné Coupe du Monde en Suède. A été muté de l'O. Lyonnais.

BOUCHER Richard, né le 1er janvier 1932, à Créteil. 1 m. 76, 76 kg. Sélectionné France A. Issu de Saint-Maur.

AMANIEU Georges, né le 27 mars 1934, à Paris. 1 m. 73, 74 kg. Sélectionné Amateur Ligue du S.O. issu de la Bastidienne de Bordeaux.

ARRIERE CENTRAL :

CZERWONKA Simon, né le 16 juin 1935, à Quievrechain. 1 m. 75, 75 kg. Sélectionné Junior Ligue du Nord. Issu de Quievrechain.

DEMIS :

BRYCH Daniel, né le 20 mai 1934, à Bayeux. 1 m. 71, 70 kg. International amateur, sélectionné Junior Ligue de Normandie. Muté du F.C. Nancy.

CAHUZAC Pierre, né le 3 juillet 1927, à Saint-Pons. 1 m. 75, 75 kg. Sélectionné amateur Ligue du Midi. International A. Muté de l'A.S. Beziers.

BOCCHI Robert, né le 4 janvier 1935, à Basse-Ham. 1 m. 70, 68 kg. International militaire et Espoir. Muté du F.C. Grenoble.

AILIERS :

TOURE Bassidiki, né le 7 décembre 1939, à Bamako. 1 m. 80, 78 kg. Muté de l'O. Marseille.

DORSINI Pierre, né le 23 avril 1934, à Villerupt. 1 m. 68, 67 kg. Sélectionné Espoir. Muté du F.C. Nancy.

DELADERIERE Léon, né le 26 juin 1927, à Annœullin. 1 m. 67, 67 kg. International A. Muté du F.C. Nancy.

INTERS :

RYTKONEN Aulis, né le 5 janvier 1929, à Kattula (Finlande). 1 m. 73, 72 kg. International finlandais. Issu de Kuopio.

BRODD Ingve, né le 9 juin 1930, à Segiova (Suède). 1 m. 72, 71 kg. International suédois. Muté du F.C. Sochaux-Montbelliard.

BERNARD Jacques, né le 16 juin 1936, à Castres. 1 m. 80, 79 kg. Sélectionné Junior Ligue du Midi. Lauréat du Concours du Jeune Footballeur. Muté du F.C. Sète.

AVANT CENTRE :

SCHULTZ Erny, né le 29 janvier 1931, à Dalhinden. 1 m. 78, 78 kg. International B. Muté de l'O. Lyonnais.

TOULOUSE (suite)

M. LONNE. — Nous avons néanmoins des problèmes qui, s'ils s'estompent aujourd'hui, n'en ont pas moins eu leur importance à une certaine époque.

Notre principal souci fut, pendant longtemps, la question du terrain sur lequel joue le Toulouse Football Club. Voici un résumé de cette histoire :

Le 22 août 1949, la ville de Toulouse consent un bail de neuf ans pour l'utilisation du Stadium Municipal (matches et entraînements). Le 1er août 1958, après une injonction d'accepter un nouveau cahier des charges, les employés municipaux du Stadium reçoivent l'ordre d'en interdir l'accès aux joueurs qui viennent pour s'entraîner. Le T.F.C. saisit immédiatement le Juge des Référés et le

UN TERRAIN DE MESENTENTE

De procès en procès le Toulouse Football Club a réussi à se maintenir au Stadium municipal objet d'un litige avec la Municipalité.

Ce terrain de mésentente pourrait bien être supprimé avec la fusion T.F.C. - Stade Toulousain.

7 août ce Tribunal énonce une ordonnance faisant droit à la requête du Club et sommant la ville de laisser les clés du stade à la disposition du T.F.C. La ville de Toulouse fait une première fois appel de ce jugement mais la Cour d'Appel, le 12 janvier 1959, confirme l'ordonnance des Référés. La ville de Toulouse saisit alors le tribunal administratif mais celui-ci décide le 22 mai 1959 que le contrat Municipalité-T.F.C. n'est pas un contrat de droit public puisque le Stadium et ses dépendances ne sont pas du domaine public. A ce moment, nous étions arrivés à un accord avec l'adjoint délégué aux sports. Mais l'accord a été repoussé par le Maire qui a porté l'affaire en Conseil d'Etat.

Le projet de fusion T.F.C.-Stade Toulousain pourra sans doute tout arranger, car il nous permettrait d'avoir un stade à nous, plus exactement au nouveau club.

« PLUM » LE BON APOTRE

— Sur un plan plus sportif l'entraîneur (sorti troisième du stage national en 1959) va nous dire quels sont ici ses problèmes techniques et comment il organise son travail.

RENE PLEIMELDING. — Je crois qu'il n'y a pas beaucoup d'entraîneurs qui, comme moi, jouissent d'une parfaite tranquillité et d'une indépendance totale pour former et diriger leur équipe. Le club a plusieurs compartiments. A la tête de chacun d'eux il y a un responsable et chacun s'occupe de son domaine le mieux possible. Par exemple, pour mon compte, je n'ai jamais mis mon nez dans les questions administratives, je ne me suis jamais occupé de toutes ces histoires de terrain. Inversement personne ne vient me déranger dans la composition de l'équipe. Pour mon travail, je considère que je suis à la disposition du club 24 heures sur 24. Il y a de quoi faire ici puisque nous possédons environ 140 licenciés qui se répartissent en : une équipe pro, deux équipes seniors amateurs, deux juniors, deux cadets et trois minimes. Il y a aussi l'école de football le jeudi. J'ai un adjoint, Merchadier, qui est responsable de la section amateur, laquelle a été championne du Midi en 1958.

LE « REGIONAL » DE L'EQUIPE

— Quelle est l'opinion des joueurs représentés ici par leur capitaine, qui est un peu un enfant du pays.

PIERRE CAHUZAC. — Je suis considéré comme le « régional » de l'équipe parce que je suis né dans le Midi et aussi parce que je suis le plus ancien joueur au club. Je suis arrivé en 1952, venant de Béziers, et je suis capitaine depuis 1957, succédant à René Pleimelding.

C'est peut-être justement parce que René est un ancien joueur du T.F.C. que nous nous entendons tous si bien avec lui. Nous travaillons en pleine camaraderie. « Plum » s'occupe de tout, du physique comme du moral. Il aide les joueurs à fond. Il a une grande sensibilité et comprend chacun d'entre nous.

Lorsqu'il doit laisser un joueur sur la touche il agit chaque fois avec une très grande diplomatie. C'est bien simple, ma vocation du métier d'entraîneur s'est renforcée depuis qu'il est là et je vais demander une dispense pour me présenter au stage national.

L'ambiance au sein de l'équipe est aussi très bonne. Il y a là encore un apport de René. Sur le papier nous n'avons peut-être pas une équipe plus forte que la saison dernière mais nous sommes plus liés. Nos places sont bien fixées et il y a, pour que tout le monde puisse jouer, une sorte de roulement qui finalement porte ses fruits.

— Quelle est, en conclusion, le point de vue du T.F.C. sur l'organisation du professionnalisme en France.

M. PUNTIS. — Nous sommes depuis longtemps partisans d'une réduction du nombre de clubs pros. Tout au moins en ce qui concerne la Division I. Nous souhaitons pour notre part voir ramener ce chiffre à 16 ou 18 clubs.

Quant au système actuel des quatre montées et des quatre descentes nous estimons qu'il fait un grand tort au football français car à partir d'une certaine époque le championnat se réduit à une bagarre terrible qui nuit grandement à la qualité du jeu.

J. G.

LES DEUX BEAUX-FRERES

Simon (à gauche) et Dorsini (à droite) ont trouvé le bonheur à Toulouse où ils ont épousé deux charmantes enfants du pays, qui sont sœurs !

LES DEUX SCANDINAVES

Il y a eu Mellberg, Rykberg, Eriksson. Il y a maintenant le Finlandais Aulis Rytkonen (à gauche) et le propriétaire du magasin de confection Ingve Brodd.

LES CINQ HOMMES DE L'EST

Le T.F.C. a toujours eu une forte proportion d'hommes de l'Est. Actuellement il y a de gauche à droite quatre Lorrains : Dorsini, Brych, Deladerière, Pleimelding, tous quatre ex-Nancéiens, et un Alsacien Erny Schultz.

Football MAGAZINE

REVELE UN CAS PEU BANAL

PELÉ ET "ORFEU NEGRO" ont brisé la

Football et cinéma ! Les artistes s'intéressent souvent au football. Mais il est rare qu'un footballeur de classe authentique devienne un acteur de talent. Parce que le Brésilien Breno Mello est l'exception qui confirme la règle, **FOOTBALL MAGAZINE** s'est penché sur son cas passionnant.

RIO. — Breno Mello réfléchit. Il a deux enfants, deux contrats, il a été la vedette d'un film mais il a une impression déprimante, celle de courrir deux lièvres à la fois. Breno n'a pas perdu pourtant son radieux sourire, celui qui illuminait le tramway, le Carnaval et la favella, ces cabanes des noirs pauvres accrochés au flanc des montagnes cariocas.

Il regarde jouer ses deux enfants, Robert (5 ans) et Georges-Luis (6 ans), et chantonne doucement un vieil air du folklore noir qui l'entraine loin, très loin, de la rue Senador-Vergeira où il habite. Breno Mello rêve avec une facilité déconcertante. Il est vrai que dans cette Rio tropicale, sous ce ciel éternellement bleu qui diffuse une lumière vive et chaude, sur les plages, les collines et l'Océan tout proche, la pensée se prend à vagabonder le plus naturellement du monde. Avoir la chance de vivre dans un tel cadre est pour lui une joie profonde. Il espère pouvoir y demeurer longtemps et être certain que ses fils auront toute latitude pour faire de solides études.

La rencontre du « Petit Dieu »

Breno-Higino Mello est né il y a trente ans dans la banlieue de Porto-Alegre. Ses parents qui étaient de simples ouvriers ne le poussèrent guère à perfectionner son instruction. Résultat, il doit, aujourd'hui, suivre les cours de l'Alliance Française afin de parfaire ses connaissances. Il le fait d'ailleurs avec un enthousiasme tout à son honneur.

Il a grandi comme beaucoup de petits noirs, avec la seule ambition de devenir footballeur. Dès son plus jeune âge, du matin au soir, des matches acharnés l'accaparaient dont les protagonistes aux têtes crépues s'affublaient pour la circonstance du nom des célébrités de l'époque : Léonidas, Walter Brito et Domingo, « l'arrière-qui-ne-dégageait-jamais ».

C'est à sa majorité qu'il obtint son premier titre officiel (Champion d'Etat) avec le Renner de Porto-Alegre, en 1951. Sa plus grand joie fut d'ailleurs de pouvoir déposer ce titre dans la corbeille de mariage de Liége Merle qu'il épousa quelques jours plus tard. Il demeura dans le Rio Grande do Sul jusqu'en 1956 et ses deux garçons sont nés au pays des vignobles brésiliens. Il ne bougea pas du Renner durant tout ce temps, réalisant dans cette ambiance favorable les meilleurs matches de sa carrière. Des techniciens voyaient même en lui, à cette époque, l'un des meilleurs avants de pointe du Brésil.

Sa cote grandit tellement que le F.C. Santos à la recherche d'un shooteur susceptible de tirer le meilleur

OUI C'EST BIEN LE MÊME HOMME, CE MAGNIFIQUE ET ÉLÉGANT FOOT

parti des passes magiques de Jair, l'enrôla à la fin de la saison 56. Mais Breno ne parvint pas à s'imposer dans la ville portuaire de l'Etat de Sao-Paulo, et pour cause... En même temps que lui, mais par la petite porte, était entré au club un négrillon a tête carrée venu de Bauru, Edson Nascimento. Depuis ce négrillon a conservé son crâne à angles droits, il a troqué son nom contre un beaucoup plus court : Pelé.

Admirable sportivité et merveilleux tempéraments de champion ! Tous les deux, ils n'ont conservé de cette époque de rivalité directe, aucune animosité... Bien au contraire, avec le fatalisme de leur race, ils se souviennent qu'ils se sont entraidés mutuellement, et ont commencé là une belle amitié qui n'est pas prêt de s'éteindre.

Barré à Santos par « le petit dieu », dont le talent éclatait à chaque match, Breno fut acquis immédiatement par l'actuel champion de Rio, Fluminense. Il fit une honorable première saison, sans toutefois s'imposer de façon fracassante. Le dur climat de la capitale empêche généralement un joueur d'accomplir d'emblée des miracles, et un délai d'accoutumance est nécessaire.

C'est alors que le cinéma en couleurs s'intéressa à sa robuste personne.

Un homme se penche sur son avenir

Le 7e Art a tout d'abord eu pour lui les traits d'un technicien, ami de Marcel Camus. Il était 20 heures. Breno revenait de jouer contre Bangu, et ce monsieur qui parlait de tournage et d'essais ne faisait pas

carrière de BRENO MELLO

Breno Mello, marqueur de buts redoutable (ci-dessus à terre, à gauche) fut l'inter droit de la sélection du Rio Grande do Sul (ci-dessous).

BALLEUR ET CET ACTEUR TENDU, EMOUVANT, AU BEAU VISAGE EXPRESSIF ET TRAGIQUE

très sérieux. Le footballeur posa cependant son sac et consentit à l'écouter. Mieux, il se rendit le lendemain à la splendide Maison de France de Rio, sans son sac, mais avec son regard doux et ce grand rire lumineux qui étincelle. Il fut choisi et commença à répéter avec son « directeur », comme on appelle ici le metteur en scène. La suite tout le monde la connait...

Aujourd'hui, Breno Mello se trouve dans une situation fausse. Il continue en effet à être sous contrat avec Fluminense, tout en y étant parallèlement avec Tupan-Films, la société de Sacha Gordin, le producteur d'Orfeu Negro.

Car Fluminense, s'il ne veut pas laisser partir un élément dont il a payé le transfert et peut toujours avoir besoin, a cependant cessé de le faire jouer cette saison, affirmant que depuis le Festival de Cannes, Breno Mello évoluait sur le terrain en pensant à autre chose. L'intéressé jure ses grands dieux que c'est faux, bien entendu, mais il ne s'en trouve pas moins dans la situation délicate de la vedette de cinéma qui vient taper dans la baballe, de l'artiste qui peut se permettre de prendre l'entraînement... par-dessus la jambe, tout en occupant la place d'un autre. Et comme la vie est dure au Brésil, personne ne pardonne à personne.

Breno ne nie pas recevoir régulièrement 1.500 NF de Paris, mensualité que la presse brésilienne et les supporters... ne comprennent pas. Car Gordin, emballé par le boum d'Orfeu et « la présence » de son acteur-avant-centre, a misé sur tout les tableaux. Il a en effet pensé que d'autres firmes, dont les américaines, n'allaient pouvoir s'empêcher d'utiliser, même au prix fort, Breno-le-triomphateur. Il semble avoir commis une erreur de jugement, et oublié l'existence d'Harry Bellafonte. Ce sont des choses qui arrivent.

En résumé. Breno s'entraîne à Fluminense, mais se voit remplacer en match par le lent et monocorde Valdo, et n'a d'autre solution que de ronger son frein devant la T.V.

Par ailleurs, Gordin lui a bien promis un rôle important dans un film produit par ses soins à Bahia, sous la direction de Patrice Dally, le réalisateur de « Cet homme est dangereux ». Toutefois, cette histoire de pêcheurs voit la date de son premier tour de manivelle aller et venir avec l'heure des marées.

Pour le reste, o sinhor Mello conjugue le verbe attendre à tous les temps. L'immobilité le plonge dans la mélancolie... Ce football qui s'est éloigné, et ce cinéma qui ne vient pas ! Orfeu Negro, ce film célèbre qui ne lui a rapporté presque rien, les ennuis mis à part !...

Est-il un joueur maudit, comme l'histoire du football brésilien en comporte tant ? Est-il un acteur marqué comme le Alain Cuny des « Visiteurs du soir » ou le Claude Laydu du « Journal d'un curé de campagne », dont un succès trop grand a brisé la carrière ? Est-il tout ensemble ? Ou ces deux succès s'annulent-ils ?

A l'heure actuelle, si Breno Mello sourit toujours et chantonne par habitude, en réalité, il donne le change. Le cœur n'y est pas. Elle n'est pas drôle, la vie d'artiste, même au Brésil !

ALAIN FONTAN.

CONNAISSANCE DES LOIS DU JEU

LES 5 FAUTES PASSIBLES

CES PAGES SUR LES LOIS DU JEU SONT RÉALISÉES AVEC LA COLLABORATION DE M. ROBERT MASSON

NOUS avons, dans notre numéro précédent, commencé l'analyse de la Loi XII, la plus importante de toutes puisqu'elle est consacrée aux « fautes et incorrections » commises sur le terrain.

Rappelons qu'on peut les classer en quatre catégories d'après les sanctions qu'elles entraînent :

9 FAUTES
qui entraînent un COUP FRANC DIRECT (ou un penalty si elles sont commises dans la surface de réparation du joueur coupable).

5 FAUTES
qui entraînent un COUP FRANC INDIRECT.

4 FAUTES
qui entraînent un AVERTISSEMENT.

2 FAUTES
qui entraînent l'EXPULSION.

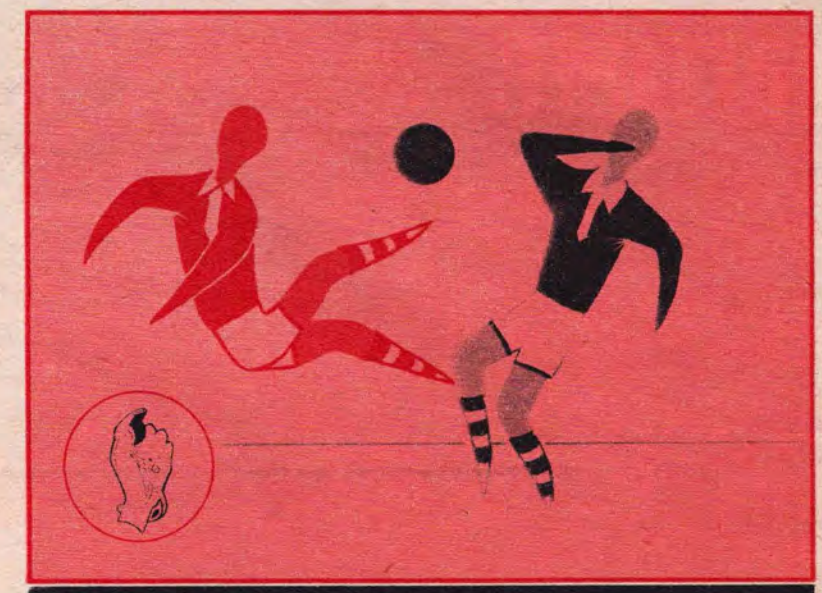
Nous avons, dans FOOTBALL-MAGAZINE d'avril, exposé les fautes de la première catégories (passibles d'un coup franc direct ou d'un penalty).

Nous présentons aujourd'hui les 5 fautes de la seconde catégorie, celles qui sont sanctionnées par un coup franc indirect.

Ces 5 FAUTES sont les suivantes :

1° Jouer d'une manière jugée dangereuse par l'arbitre.
2° Charger loyalement un adversaire lorsque le ballon n'est pas à distance de jeu.
3° Faire intentionnellement obstruction à un adversaire.
4° Charger le gardien de but dans sa surface de but, alors qu'il ne tient pas le ballon et ne gêne pas un adversaire.
5° Etant gardien de but, faire plus de quatre pas en portant le ballon.

Le coup franc indirect, qui sanctionne ces cinq fautes, doit être donné à l'endroit ou la faute a été commise (aussi bien dans la surface de réparation qu'en dehors de cette surface). On sait que le coup franc indirect est celui sur lequel un but ne peut être marqué que si le ballon, avant de pénétrer dans le but, a été touché par un joueur autre que le tireur.



I. — JEU DANGEREUX

1° PREMIER EXEMPLE. Le joueur rouge fait un ciseau dangereux pour son adversaire qui est à proximité. Si le même ciseau était effectué loin de tout adversaire, il n'y aurait pas de faute.

PAS D'OBSTRUCTION AVANT 1951

LA définition des fautes qui entraînent un coup franc indirect a fait l'objet, comme pour les fautes passibles d'un coup franc direct, d'une lente élaboration.

En 1870, il était précisé, dans les règles de la « Sheffield Association », qu'un but ne pouvait être marqué directement sur un coup franc.

En 1893, il s'avéra indispensable de codifier les règles relatives à la charge du gardien de but. Car les joueurs avaient pris la fâcheuse habitude de charger violemment le gardien, dès que le ballon se rapprochait de lui, qu'il fût ou non en sa possession. Plusieurs gardiens ayant été blessés ainsi, il fut décidé que « le gardien de but ne devra pas être chargé, sauf lorsqu'il est en train de jouer le ballon ou lorsqu'il fait obstruction ».

En 1895, les actes interdits comprirent désormais « l'acte de jouer d'une manière risquant de causer des blessures ».

De 1896 à 1899, une définition fut donnée aux mots « transporter le ballon », dans le cas du gardien de but ; et un amendement à la règle n° 10, autorisa à charger régulièrement le gardien de but lorsqu'il ne se trouvait pas dans sa surface de but de 5.48 mètres.

En 1903, il devint possible de marquer directement un but sur coup franc accordé pour certaines fautes graves.

Enfin, la faute d'obstruction, passible d'un coup franc indirect, ne fut définie qu'en 1951. Cette faute était jusqu'alors assimilable à la charge loyale effectuée au mauvais moment.

SIGNIFICATION DES SIGNES EMPLOYES

Faute : l'arbitre siffle.

Pas de faute : l'arbitre ne siffle pas.

III. — OBSTRUCTION

1° OBSTRUCTION INTENTIONNELLE ET FAUTIVE. Un joueur n'est pas autorisé à empêcher un adversaire de jouer en se plaçant délibérément devant lui. Ici, le défenseur rouge s'interpose volontairement entre son gardien et l'attaquant noir, qui veut le charger. Il y a donc obstruction intentionnelle, et par conséquent FAUTE DU JOUEUR ROUGE.

2° OBSTRUCTION FORTUITE ET REGULIERE. Le joueur noir veut jouer le ballon. Le joueur rouge, qui ne s'inquiète pas de lui, se trouve fortuitement sur son chemin. Il ne commet pas d'obstruction punissable, car elle n'est pas volontaire. L'ARBITRE NE DOIT PAS INTERVENIR.

FOOTBALL MAGAZINE

Nous présenterons dans nos prochains numéros :

- LES FAUTES QUI ENTRAINENT UN AVERTISSEMENT OU L'EXCLUSION ;
- LE PENALTY ;
- LE JEU DANGEREUX ;
- L'OBSTRUCTION, etc.

Nous répondons dans FRANCE - FOOTBALL aux « colles » que nous posent nos lecteurs.

D'UN COUP FRANC INDIRECT

DANS LE CADRE DE LA LOI XII

2° DEUXIEME EXEMPLE. Le joueur rouge frappe le ballon de la tête dans des conditions dangereuses POUR LUI-MEME. En effet, si son adversaire shootait au même moment, il pourrait le blesser sans le vouloir. Il y a donc faute du joueur rouge. La proximité de son adversaire est, comme dans le premier exemple, déterminante.

3° TROISIEME EXEMPLE. Le tacle (action de s'approprier le ballon en possession de l'adversaire) n'est pas une faute en soi-même. Mais il appelle l'intervention de l'arbitre si celui-ci juge qu'il est effectué, comme ci-dessus, d'une manière dangereuse. C'est généralement le cas lorsque les pieds du « tacleur » sont éloignés du sol et plus spécialement lorsque le tacle est effectué des deux pieds, talons en avant.

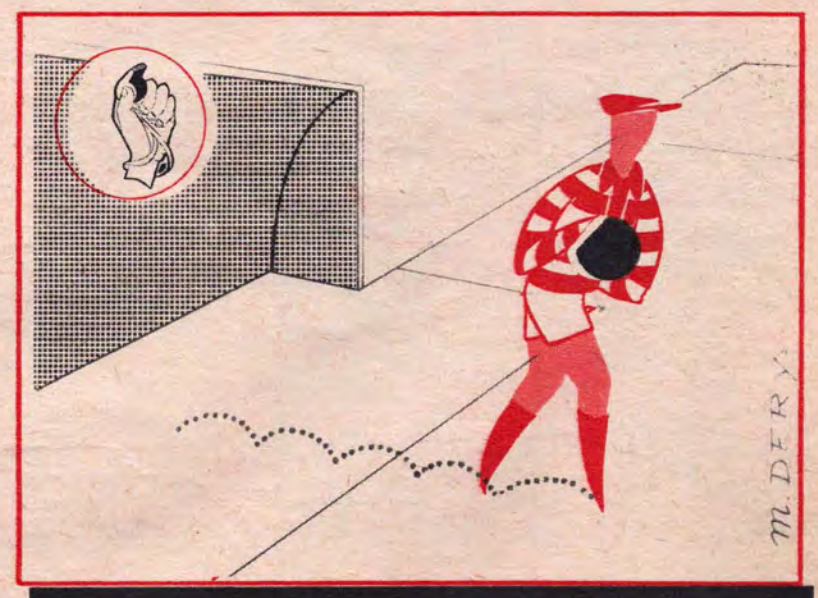
II. — CHARGE NON A DISTANCE DE JEU

1° La charge loyale (c'est-à-dire ni violente ni dangereuse et effectuée avec l'épaule) est autorisée à condition que le ballon soit l'enjeu immédiat de cette action. Ici, IL N'Y A DONC PAS FAUTE, car les deux joueurs intéressés tentent de jouer « définitivement » le ballon, c'est-à-dire que la charge est le seul et ultime moyen pour chacun d'eux de tenter de s'assurer le contrôle de la balle. On dit que le ballon est à « distance de jeu ». Il n'y a pas de faute.

2° Ici, au contraire, le ballon est trop éloigné des deux adversaires pour être joué « définitivement ». Le ballon n'est pas à « distance de jeu », car l'un et l'autre peuvent encore s'en approcher avant de tenter de s'en assurer le contrôle. Dans ce cas, la charge (même loyale) est interdite et celui qui l'effectue COMMET UNE FAUTE passible d'un coup franc indirect. Il n'est pas possible de mesurer exactement la « distance de jeu », car elle est déterminée par l'amplitude du geste ultime, en fait de l'enjambée nécessaire aux joueurs pour atteindre le ballon. Sur notre dessin, l'arbitre doit donc siffler FAUTE CONTRE LE JOUEUR ROUGE.

IV. — CHARGE DU GARDIEN

Il est interdit de charger le gardien de but, sauf lorsqu'il tient le ballon, gêne un adversaire ou est en dehors de sa surface de but. Ici, le joueur rouge COMMET UNE FAUTE, car il charge le gardien qui n'est pas en possession du ballon et se trouve dans sa surface de but.



V. — PAS PLUS DE 4 PAS

Le gardien de but n'a pas le droit de porter le ballon, c'est-à-dire de faire plus de quatre pas en tenant le ballon sans le faire rebondir sur le sol. Ici, en faisant un cinquième pas sans faire rebondir le ballon, le gardien COMMET UNE FAUTE que doit siffler l'arbitre.

LES FILS

IL n'est rien de plus lourd à porter qu'un nom célèbre. Rien de plus difficile à se faire qu'un prénom ! En football comme en bien d'autres domaines, les « fils à papa » n'ont jamais pu égaler et rejoindre leurs pères dans la gloire. Marcel Cerdan junior, qui vient d'entreprendre à son tour l'aventure, réussira-t-il là où échouèrent un Ladoumègue ou un Devaquez ?

Cela se conçoit pour un sport (ou une activité) individuel comme l'athlétisme, le cyclisme ou la natation où les qualités physiques et morales ne sont pas forcément transmises du père au fils. Mais on comprend moins bien que les fils de footballeurs célèbres aient tous (ou presque tous) échoué. Car leur formation technique fut obligatoirement précoce et poussée.

Trop poussée parfois même : ce qui tendait à transformer l'héritier en une sorte de « chien savant » maître du ballon mais pas maître du jeu.

HERVE FILS DE ROGER

Hervé Piantoni a 4 ans et demi
Il conduit déjà
fort bien sa balle
et frappe avec autorité.
C'est un gaucher, comme son père

JEAN-JACQUES ET JEAN-LUC FILS DE JEAN

Jean-Jacques Vincent
(au centre) a 6 ans
et son frère
Jean-Luc 4 ans.
Ils écoutent (un peu)
les conseils
de leur père.

DENIS FILS DE RAYMOND

Denis Kopa
n'a pas un an.
Mais il prouve déjà
que le ballon
est un élément
naturel
pour un enfant.

A PAPA DU FOOTBALL

Les exemples fournis par le passé illustrent parfaitement cette thèse selon laquelle le fils ne vaut pas le père : ainsi en fut-il pour les Devaquez, Durand (de Marseille), Taisne, Buge, Meuris, Lucien Laurent. Le fils de Paul Nicolas, Louis, aurait fait meilleure carrière sans un grave accident et aussi des études absorbantes. Le fils de Roger Rio, Alain, brille d'un vif éclat avec les amateurs du F.C. Rouen. Il est capable lui de rejoindre son père. Comme l'a fait en Espagne le jeune ailier droit du Real Madrid, Herrera, plus heureux que le fils du grand Ricardo Zamora.

Reste à savoir maintenant si les héritiers des grands joueurs actuels connaîtront un sort meilleur. Ils sont déjà à bonne école comme vous allez le voir dans le reportage que nous consacrons aux fils d'internationaux célèbres.

Peut-être y aura-t-il encore dans vingt ans un Alfredo Di Stefano au Real. Mais il n'y aura sûrement pas un Stanley Matthews à Blackpool. Vous allez aussi savoir pourquoi...

DIDIER FILS D'ARMAND

Didier Penverne a 8 ans. On l'a vu inter droit à Saint-Ouen au cours d'une récente fête des jeunes.

NORBERT FILS DE ROBERT

Norbert Jonquet a 10 ans. Il joue déjà en équipe et s'entraîne le jeudi avec son père, dont il possède, remarquez-le, la morphologie de longiligne

PASCAL FILS DE DOMINIQUE

Pascal Colonna a 5 ans et il a déjà l'attitude d'un véritable gardien

DEUX ALFREDO...

Deux Alfredo dans l'arène gigantesque du Stade Santiago Bernabeu : l'ancien (encore actuel) maître du lieu, et le nouveau (cinq ans) qui fera peut-être lui aussi vibrer les foules de Chamartin dans une vingtaine d'années.

...MAIS UN SEUL STANLEY

IL n'est pas d'honneur que Stanley Matthews n'ait conquis par son talent. Il a d'innombrables fois représenté son pays, il a permis à l'équipe de Blackpool de remporter le plus précieux des trophées pour un joueur britannique, la Coupe d'Angleterre. Enfin, honneur fort rare dans le Royaume-Uni (pour un sportif), sa reine lui a décerné un des plus hauts grades d'une distinction particulièrement honorifique, la C.B.E. (Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique).

Tout cela, Stanley Matthews le doit au football, lui le fils d'un ouvrier. Mais ce n'est pas vers le football que Stanley Matthews a orienté son fils Stanley. Celui-ci prépare avec une constance, une énergie, rarement rencontrées, une carrière de tennisman.

Quelles sont les raisons qui ont amené le « sorcier de Blackpool » a renier le football pour son héritier ?

Pour jeter une certaine lumière sur cette énigme, il faut avant tout exposer la mentalité toute particulière de l'Angleterre.

C'est un royaume constitutionnel à sa manière (car il n'existe pas de constitution en Angleterre), parce qu'il est géré par le parlement avec le premier ministre à sa tête. Mais la noblesse anglaise, bien que ne possédant aucun droit, continue cependant à occuper les échelons de la société en fonction des titres respectifs de chacun de ses membres. Les ducs s'entendent mieux avec les ducs qu'avec les comtes et ceux-ci sont convaincus de leur supériorité sur les barons. Cette classificatic sociale en fonction de titres de noblesse, se continue dans les rangs des « communs ». Les agents de change se tiennent ainsi à distance des industriels et les épiciers des jardiniers.

Il est bien connu que rien n'est plus difficile en Angleterre que d'être accepté chez un particulier, et d'être invité par des membres d'une classe sociale plus élevée que la vôtre. C'est ce qui fait qu'un homme de la « basse classe » a beau avoir des talents considérables au titre de boxeur ou de footballeur, jamais ses exploits ne lui ouvriront les portes des classes plus élevées. On l'acceptera comme une curiosité, mais là s'arrêtera la civilité. Ceci explique pourquoi une jeune vedette anglaise de la boxe ou du football (sports professionnels, ce qui est une tare pour les « snobs ») ne devient que très rarement un personnage éduqué, recherchant la société de ceux qui « socialement » (toujours ce mot qui revient) lui sont supérieurs.

Ce préambule était indispensable pour expliquer le véritable « plan » conçu par Stanley Matthews père. Il est un dicton anglais qui dit qu'il faut trois générations pour faire un gentleman. Dans ce diction on trouve le noyau de la pensée de Stanley Matthews père, fils d'ouvrier, bourgeois lui-même, et qui voit la chance s'offrir à son fils (la troisième génération) de devenir un gentleman.

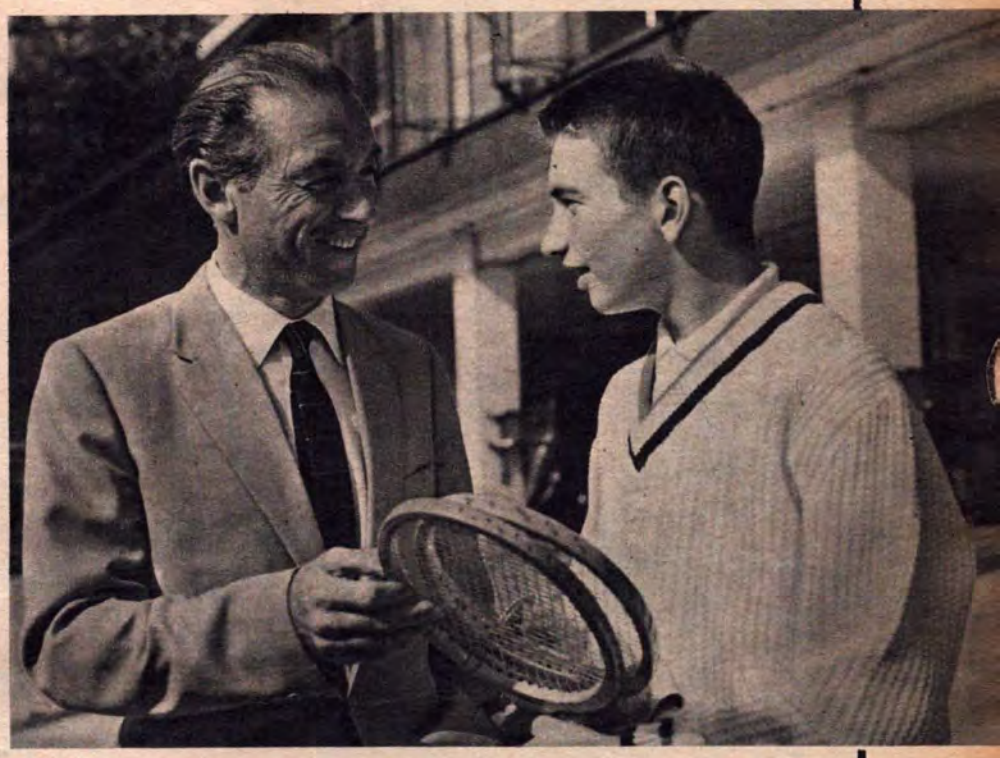
Il n'est absolument pas d'autre raison dans l'esprit de Stanley Matthews pour avoir poussé son fils à jouer au tennis plutôt qu'au football !

Il n'est point question d'intérêt pécunier, contrairement à ce qui a été dit et écrit. Stanley Matthews est un homme riche. Il possède un bel hôtel à Blackpool, un magasin à Stoke. Il gagne aussi pas mal d'argent en publicité en écrivant des articles de journaux. De plus, il manipule aussi bien les affaires de Bourse qu'il dribble la balle. Donc Stanley junior ne sera jamais (tout au moins dans l'esprit de son père) un professionnel de tennis.

Stanley Matthews a jugé que le tennis était un sport pratiqué par des gens d'une classe supérieure à ceux du football. C'est pourquoi Stanley junior a abandonné la pratique de ce dernier sport alors que jusqu'à l'âge de 11 ans il manifestait d'incontestables qualités avec la balle ronde.

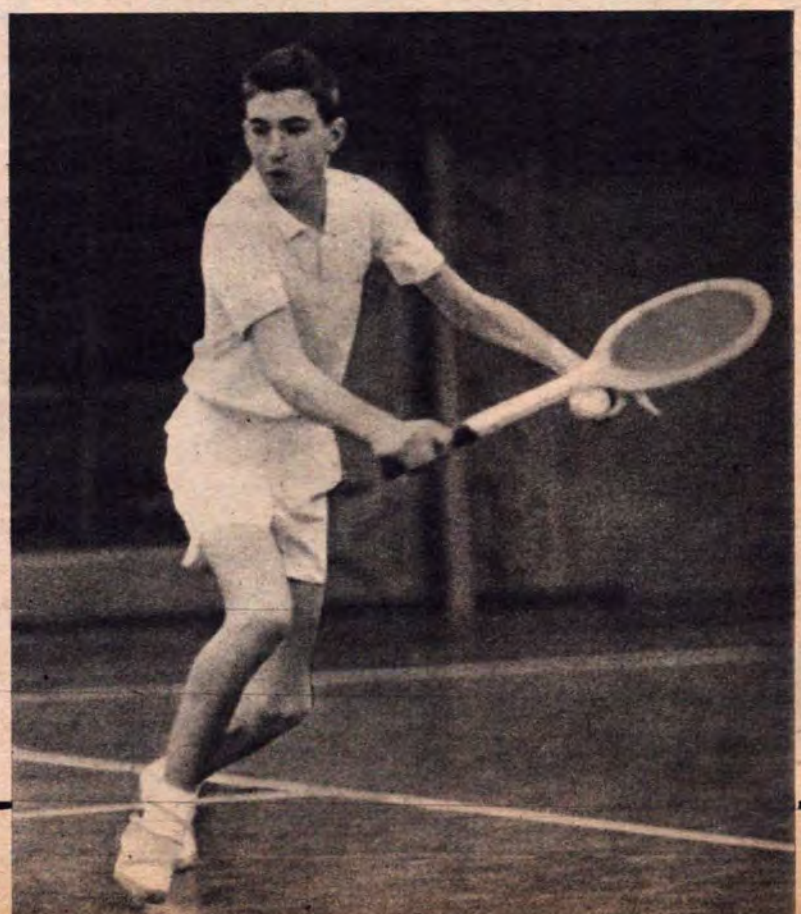
Le jeune Stanley réussit d'ailleurs remarquablement en tennis Il est considéré comme le plus prometteur des jeunes éléments entraînés spécialement par la Fédération. Il a 14 ans, et son avenir paraît celui d'une très grande vedette.

Maurice SIMON.



Stanley Matthews à son fils : « Tu n'iras pas à Wembley mais peut-être à Wimbledon ».

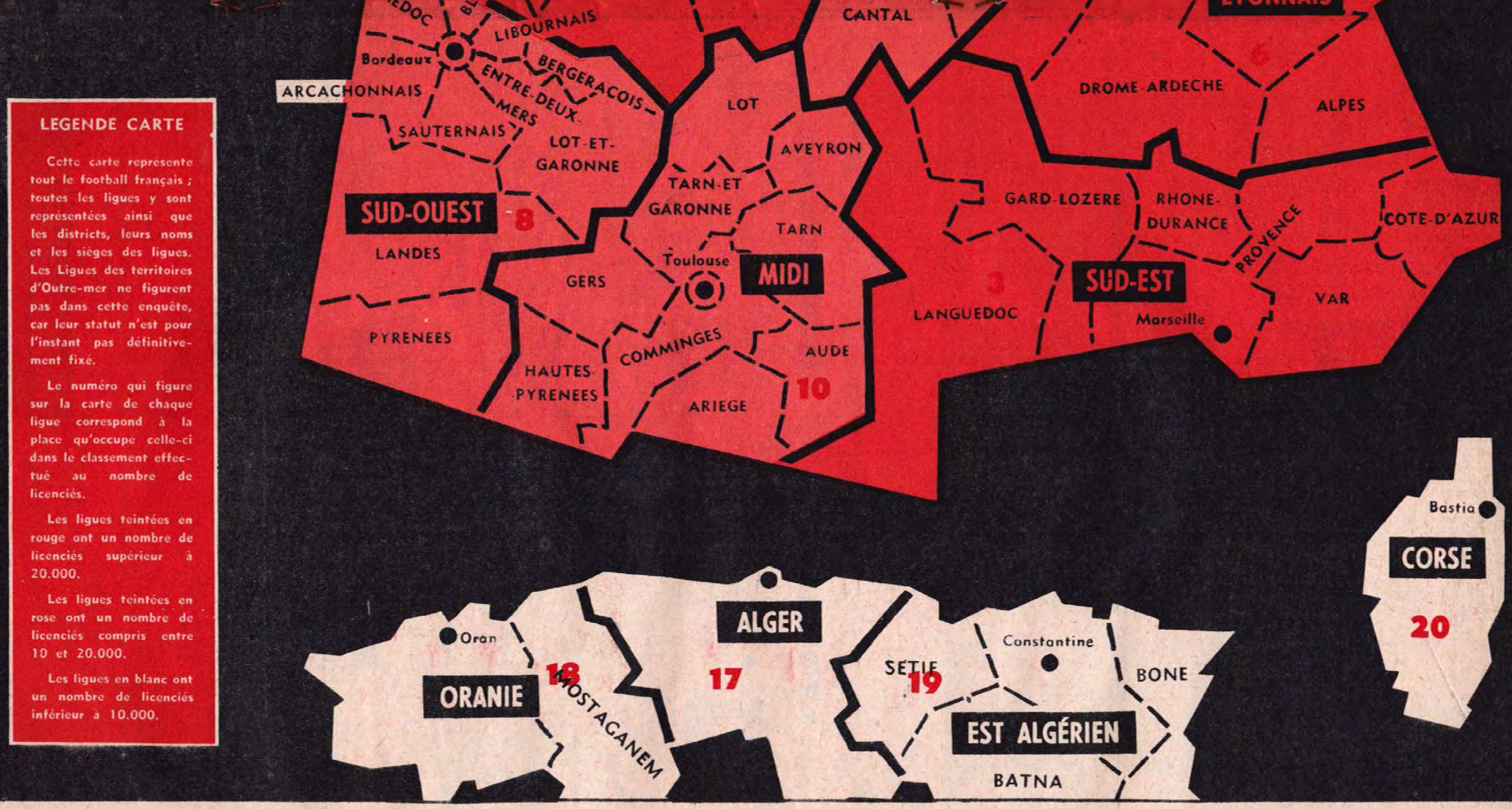
Le revers de Stanley junior est d'une facilité significative.



L'EMPIRE DE LA FFF

UN DOCUMENT INDISPENSABLE

MARITIME
TERRIEN
Lille
NORD
5
ARTOIS
ESCAUT
PICARDIE
HAUTE-NORMANDIE
Rouen
ARDENNES
NORD-EST
OISE
AISNE
Reims
9
MARNE
LORRAINE
11
Nancy
Strasbourg
ALSACE
13
BASSE-NORMANDIE
NORMANDIE CENTRALE
4
NORMANDIE
PARIS
2
FINISTERE NORD
COTES-DU-NORD
FINISTERE SUD
1
MORBIHAN
OUEST
Rennes
ILLE-ET-VILAINE
MAYENNE
SARTHE
EURE-ET-LOIR
AUBE
HAUTE-MARNE
LOIRET
BOURGOGNE
Montbéliard
LOIRE-MARITIME
MAINE-ET-LOIRE
Tours
LOIR-ET-CHER
INDRE-ET-LOIRE
CENTRE
CHER
INDRE
12
NIEVRE
Dijon
16
FRANCHE-COMTÉ
15
DEUX-SEVRES
VENDEE
7
VIENNE
CENTRE-OUEST
ALLIER
14
AUVERGNE
Clermont-Ferrand
PUY-DE-DOME
CREUSE
AUNIS-SAINTONGE
ANGOUMOIS
Angoulême
HAUTE-VIENNE
DORDOGNE
CORREZE
HAUTE-LOIRE
AIN-JURA
HAUTE-SAVOIE
RHONE
Lyon
SAVOIE
LOIRE
DAUPHINE
LYONNAIS



Notre enquête du mois est plus qu'une enquête. C'est une documentation d'une richesse exceptionnelle qui fait le point sur le nombre et la densité des footballeurs placés sous le contrôle de la F.F.F. (Fédération Française de Football). Les joueurs professionnels y sont bien entendu inclus, puisque la Ligue Nationale qui les dirige est en somme une succursale de la F.F.F.

Par cette enquête (cartes et textes), nous avons voulu souligner l'étendue et la richesse de ce qu'on peut appeler l'Empire de la F.F.F. C'est-à-dire de ce vaste domaine constitué par 413 725 licenciés répartis dans 28 ligues et dans 8 858 clubs.

ALSACE

Siège : Strasbourg.
Président : M. Jacques Lambling.

- Couvre l'ancienne province d'Alsace, c'est-à-dire les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.
- Pas de districts.
- Compte 435 clubs.
  - Un professionnel : R.C. Strasbourg.
  - Quatre en C.F.A. : Mulhouse, R.C. Strasbourg, Wittelsheim, Hegenheim.
  - 12 en Division d'honneur.
- 15.712 licenciés : 9.166 seniors ; 2.433 juniors ; 1.757 cadets ; 1.404 minimes ; 952 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 399 clubs et 14.300 licenciés.
  Nette progression.

AUVERGNE

Siège : Clermont-Ferrand.
Président : M. A.-P. Thévenin.

- Couvre cinq départements qui sont aussi les districts de la Ligue : Nièvre, Allier, Puy-de-Dôme, Cantal (auquel s'ajoute le canton de Saint-Chely-d'Apcher, en Lozère) et Haute-Loire (sauf la rive gauche de la rivière « Le Lignon »).
- Compte 330 clubs.
  - Aucun club professionnel.
  - Quatre en C.F.A. : Montluçon, Vichy, Thiers, La Combelle.
  - 12 en Division d'honneur.
- 12.552 licenciés : 8.082 seniors ; 1.930 juniors ; 1.570 cadets ; 820 minimes ; 150 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 311 clubs et 10.716 licenciés.
  Nette progression chez les jeunes surtout.

L'EMPIRE DE LA FFF (suite)

BOURGOGNE

Siège : Chalon-sur-Saône.
Président : M. Gabriel Renaud.

- Couvre trois départements : Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire.
- Pas de districts.
- Compte 142 clubs.
  — Aucun professionnel.
  — Trois en C.F.A. : Gueugnon, Chalon-sur-Saône, Blanzy-Montceau.
  — 12 en Division d'honneur.
- 6.770 licenciés : 3.512 seniors ; 983 juniors ; 1.014 cadets ; 928 minimes ; 333 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 153 clubs et 5.866 licenciés. Le nombre des clubs a diminué, ainsi que celui des licenciés seniors.

CENTRE

Siège : Tours.
Président : M. Pierre Martial.

- Couvre six départements qui sont aussi les districts de la Ligue : Cher, Eure-et-Loir (sauf le canton nord de Dreux), Indre, Indre-et-Loire, Loiret et Loir-et-Cher.
- Compte 433 clubs.
  — Aucun professionnel.
  — Quatre en C.F.A. : Orléans, Châteauroux, Chartres, Blois.
  — 12 en Division d'honneur.
- 15.078 licenciés : 9.559 seniors ; 2.354 juniors ; 1.936 cadets ; 990 minimes ; 239 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 441 clubs et 13.841 licenciés.
  Progression.

CENTRE-OUEST

Siège : Angoulême.
Président : M. Robert Cottereau.

- Couvre neuf départements qui sont aussi les districts de la Ligue : Corrèze, Creuse, Deux-Sèvres, une grande partie de la Dordogne, Vendée, Vienne, Haute-Vienne, Charente-Maritime (district de l'Aunis-Saintonge), Charente (district de l'Angoumois).
- Compte 707 clubs.
  — Un professionnel : Limoges.
  — Quatre en C.F.A. : Chatellerault, Limoges, Rochefort, Brive.
  — 12 en Division d'honneur.
- 26.865 licenciés : 15.663 seniors ; 4.574 juniors ; 4.182 cadets ; 1.904 minimes ; 542 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 689 clubs et 23.053 licenciés.
  La venue de Limoges au professionnalisme, semble avoir créé un courant vers le football, surtout chez les jeunes.

CORSE

Siège : Bastia.
Président : Me Jean Zuccarelli.

- La plus petite Ligue. Couvre toute l'île.
- Pas de districts.
- Compte 20 clubs.
  — Aucun professionnel.
  — Un en C.F.A. : Bastia.
  — 8 en Division d'honneur.
- 1.165 licenciés : 567 seniors ; 166 juniors ; 201 cadets ; 208 minimes ; 23 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 21 clubs et 699 licenciés.
  Progression régulière.

LES ECOLES DE JEUNES.

Si l'on classe les ligues selon leur nombre de licenciés jeunes (cadets, minimes, pupilles), cinq ligues se tiennent de très près, dépassant le chiffre de 10.000.

La ligue de l'Ouest compte le plus grand nombre de licenciés jeunes (10.814), mais soulignons que c'est le Nord qui possède le pourcentage le plus élevé de jeunes footballeurs, soit 10.220 pour un total de 30.289 licenciés.

FRANCHE-COMTÉ

Siège : Montbéliard.
Président : M. René Blum.

- Couvre quatre départements ; Haute-Saône, Territoire de Belfort, Doubs, Jura (hormis les cantons de Saint-Claude et Moirans qui sont rattachés au Lyonnais).
- Pas de districts.
- Compte 161 clubs.
  — 2 professionnels : Sochaux et Besançon.
  — 3 en C.F.A. : Sochaux, Fesches-le-Chatel, Besançon.
  — 12 en Division d'honneur.
- 7.736 licenciés : 3.137 seniors ; 1.902 juniors ; 1.327 cadets ; 1.002 minimes ; 368 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 176 clubs et 6.587 licenciés.

LORRAINE

Siège : Nancy.
Président : M. Jacques Georges.

- Couvre quatre départements : Meurthe-et-Moselle, Moselle, Vosges, Meuse.
- Pas de districts.
- Compte 377 clubs.
  — 3 professionnels : Nancy, Forbach, Metz.
  — 6 en C.F.A. : Nancy, Rehon, Giraumont, Metz, Merlebach, Epinal.
  — 12 en Division d'honneur.
- 15.340 licenciés : 9.361 seniors ; 2.163 juniors ; 2.109 cadets ; 1.146 minimes ; 261 pupilles.
- La Ligue comptait en 1956, 337 clubs et 13.616 licenciés.

LYONNAIS

Siège : Lyon.
Président : M. Mallaret.

- Couvre huit départements sur toute leur superficie : Ain, Rhône, Isère, Ardèche, Loire, Savoie, Haute-Savoie, Hautes-Alpes et en plus la majeure partie de la Drôme, une partie du Jura, de la Saône-et-Loire, de la Haute-Loire.
- Huit districts : Ain-Jura, Alpes, Dauphiné, Drôme-Ardèche, Loire, Rhône, Savoie, Haute-Savoie.
- Compte 615 clubs.
  — 3 professionnels : Lyon, Grenoble, Saint-Etienne.
  — 5 en C.F.A. : Annecy, Lyon, Saint-Etienne, La Voulte-Valence, Grenoble.
  — 12 en Division d'honneur.
- 26.218 licenciés : 15.789 seniors ; 4.030 juniors ; 3.825 cadets ; 2.105 minimes ; 469 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 591 clubs et 31.202 licenciés.
  Nette régression du nombre des licenciés (seniors et juniors) : 5.000 en trois ans.

MIDI

Siège : Toulouse.
Président : M. Georges Boyreau.

- Couvre six départements sur toute leur superficie : Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Ariège, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lot et une partie de l'Aveyron, de l'Aude et du Gers.
- Dix districts : Ariège, Aude, Aveyron, Comminges, Gers, Hautes-Pyrénées, Lot, Tarn, Tarn-et-Garonne, Toulouse.
- Compte 353 clubs.
  — 1 professionnel : Toulouse.
  — 3 en C.F.A. : Rodez, Cazères, Saint-Gaudens.
  — 13 en Division d'honneur.
- 17.802 licenciés : 10.500 seniors, 3.559 juniors ; 2.247 cadets ; 1.227 minimes ; 269 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 362 clubs et 15.335 licenciés.
  Augmentation, chez les jeunes surtout.

NORD

Siège : Lille.
Président : M. Achille Vallin.

- Couvre trois départements : Nord, Pas-de-Calais, Somme.
- Cinq districts : Escaut, Terrien, Artois, Maritime, Picardie.
- Compte 550 clubs.
  — 5 professionnels : Lille, Valenciennes, Boulogne, Lens, Roubaix-Tourcoing.
  — 4 en C.F.A. : Amiens, Auchel, Bruay, Lens.
  — 12 en Division d'honneur.
- 30.289 licenciés : 16.234 seniors ; 3.835 juniors ; 4.620 cadets ; 4.360 minimes ; 1.240 pupilles.
- La Ligue comptait en 1956, 600 clubs et 27.182 licenciés.

NORD-EST

Siège : Reims.
Président : M. Pochonet.

- Couvre six départements qui sont aussi les districts de la Ligue : Aisne, Ardennes, Marne, Haute-Marne, Aube, Oise.
- Compte 459 clubs.
  — 3 professionnels : Reims, Sedan, Troyes.
  — 3 en C.F.A. : Reims, Sedan, Saint-Quentin.
  — 14 en Division d'honneur.
- Compte 17.240 licenciés : 11.386 seniors ; 2.366 juniors ; 2.104 cadets ; 1.159 minimes ; 225 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 478 clubs et 16.402 licenciés.

NORMANDIE

Siège : Rouen.
Président : M. Jean Gorin.

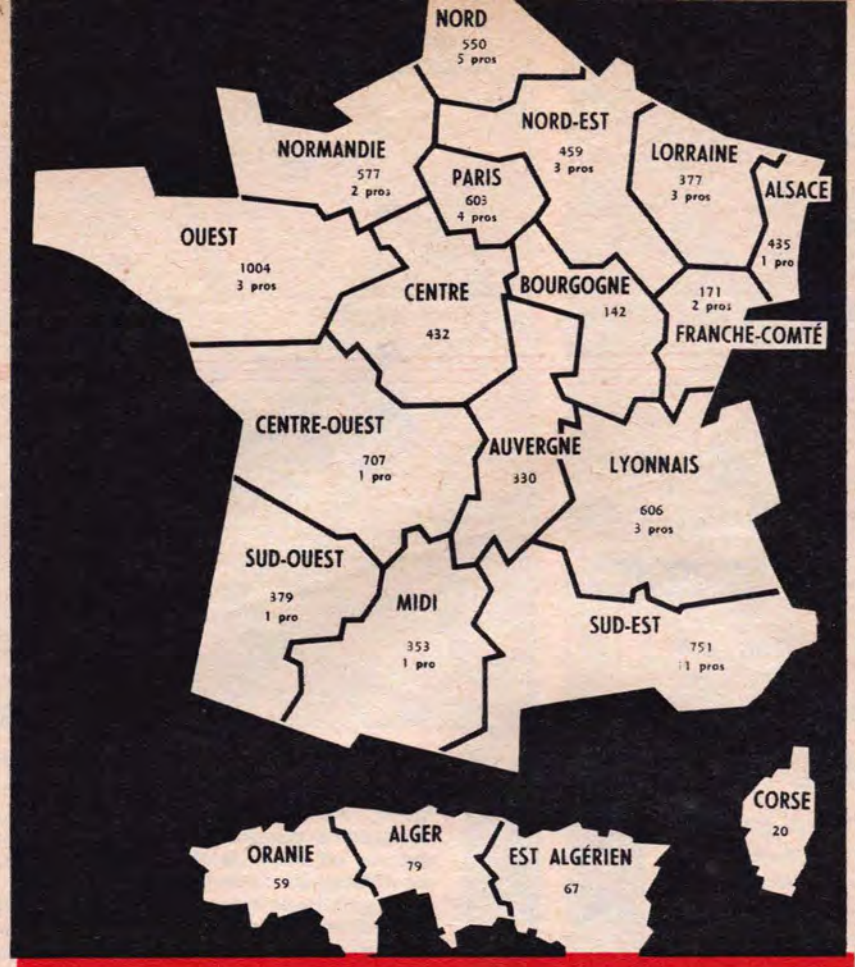
- Couvre cinq départements : Calvados, Eure, Manche (moins Pontorson), Orne, Seine-Maritime.
- Trois districts : Haute-Normandie, Normandie Centrale, Basse-Normandie.
- Compte 577 clubs.
  — 2 professionnels : Rouen, Le Havre.
  — 5 en C.F.A. : Rouen, Caen, Quevilly, Cherbourg, Dieppe.
  — 12 en Division d'honneur.
- 34.115 licenciés : 18.524 seniors ; 5.244 juniors ; 4.895 cadets ; 3.702 minimes ; 1.750 pupilles.
- La Ligue comptait en 1956, 595 clubs et 29.549 licenciés.
  Progression sensible chez les jeunes.

OUEST

Siège : Rennes.
Président : M. Jean Noury.

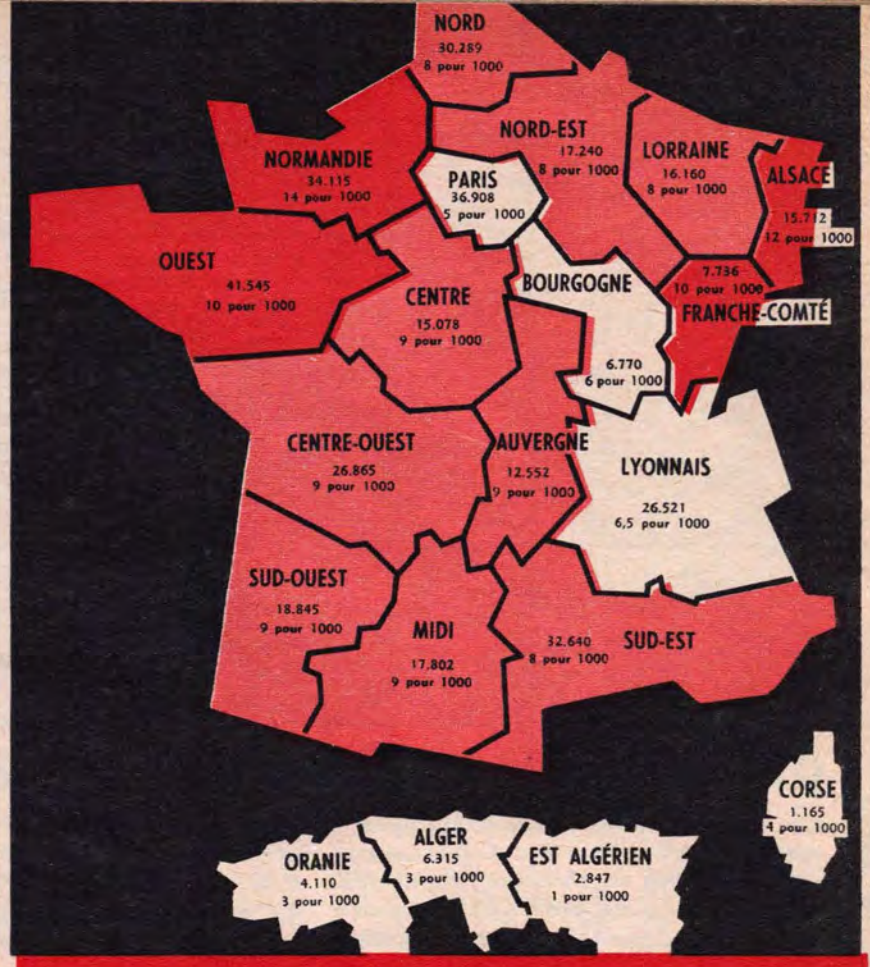
- Couvre huit départements : Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan, Ille-et-Vilaine, Loire-Maritime, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire.
- Neuf districts, qui sont les départements. Le Finistère est divisé en deux, Nord et Sud.
- Compte 1.004 clubs.
  — 3 professionnels : Rennes, Nantes, Angers.
  — 5 en C.F.A. : Stade Brestois, A.S. Brestoise, Saint-Brieuc, Nantes, Cholet.
  — 13 en Division d'honneur.
- 41.545 licenciés : 24.220 seniors ; 6.511 juniors ; 6.092 cadets ; 3.793 minimes ; 929 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 939 clubs et 36.019 licenciés.
  Nette progression.

UNE ENQUÊTE DE JACQUES THIBERT
CARTOGRAPHIE PAR ROLD.



CLUBS PROS ET AMATEURS

Sont indiqués ici pour chaque ligue le nombre total de clubs et le nombre d'équipes professionnelles. La ligue du Sud-Est vient en tête avec 751 clubs pour 11 pros, soit environ 1 pro pour 70 clubs. Suivent la Franche-Comté (171 clubs pour 2 pros, soit 1 pro pour 85 clubs) et le Nord (550 clubs pour 5 pros). Comme on peut le constater, le Centre et le Sud-Ouest de la France (Bourgogne, Auvergne, Centre, Centre-Ouest, Sud-Ouest) sont encore des régions inexploitées sur le plan professionnel. C'est là le fief du rugby.



FOOTBALLEURS ET HABITANTS

Cette carte donne le nombre de licenciés dans chaque ligue, ainsi que la proportion footballeurs licenciés-habitants. Les ligues en rouge ont une densité égale ou supérieure à 10 pour 1.000. Les ligues en rose ont une densité de 7 à 10 pour 1.000. Les ligues en blanc ont une densité inférieure à 7 pour 1.000. Si l'Ouest et Paris ont les plus gros effectifs, la Normandie (14 pour 1.000) et l'Alsace (12 pour 1.000) possèdent le coefficient le plus flatteur.

PARIS

Siège : Paris.
Président : M. Georges Moulène.

- Couvre trois départements : Paris et la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne.
- Pas de districts.
- Compte 603 clubs.
  — 4 professionnels : R.C. Paris, Stade Français, Red Star.
  5 en C.F.A. : R.C. Paris, Stade Français, Montreuil, Saint-Germain, Fontainebleau.
  12 en Division d'honneur.
- 36.908 licenciés : 22.816 seniors ; 3.715 juniors ; 5.083 cadets ; 3.791 minimes ; 1.503 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 616 clubs et 34.618 licenciés.
  Peu d'évolution.

SUD-EST

Siège : Marseille.
Président : M. Louis Pelletier.

- Couvre tout ou partie de treize départements : Pyrénées-Orientales, une partie de l'Aude (Narbonne), Hérault, une partie du Tarn, les deux tiers de l'Aveyron (sans Rodez), Lozère, Gard, Vaucluse, une partie de la Drôme, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes.
- Six districts : Provence, Var, Côte-d'Azur, Rhône-Durance, Gard-Lozère, Languedoc.
- Compte 751 clubs.
  11 professionnels : Monaco, Nice, Cannes, Toulon, Marseille, Aix-en-Provence, Nîmes, Alès, Montpellier, Béziers, Sète.
  5 en C.F.A. : Nîmes, Nice, Draguignan, Monaco, Marseille.
  24 en Division d'honneur.
- 32.640 licenciés : 18.352 seniors ; 4.170 juniors ; 4.350 cadets ; 4.012 minimes ; 1.756 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 713 clubs et 29.965 licenciés. Progression constante.

SUD-OUEST

Siège : Bordeaux.
Président : M. Conrié.

- Couvre quatre départements sur toute leur superficie : Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées, plus une partie du Gers et une partie de la Dordogne.
- Onze districts : Arcachonnais, Bergeracois, Blayais, Entre-deux-Mers, Landes, Libournais, Lot-et-Garonne, Médoc, Pyrénées, Sauternais, Bordeaux.
- Compte 379 clubs.
  Un professionnel : Bordeaux.
  Quatre en C.F.A. : Bordeaux, Bergerac, Pau, Villenave.
  10 en Division d'honneur.
- 18.845 licenciés : 10.175 seniors ; 2.864 juniors ; 2.957 cadets ; 2.140 minimes ; 709 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 379 clubs et 15.674 licenciés. Régression.

ALGER

Siège : Alger.
Président : Me Jean Cosman.

- Couvre le département d'Alger.
- Pas de districts.
- Compte 79 clubs.
  Aucun professionnel.
  — 4 en C.F.A. : Blida, Hussein-Dey, Saint-Eugène Alger, Gallia d'Alger.
  10 disputent un Critérium d'honneur.
- 6.315 licenciés : 3.755 seniors ; 900 juniors ; 864 cadets ; 514 minimes ; 282 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 156 clubs et 10.434 licenciés (en 1954, 12.528). Les évènements d'Afrique du Nord sont la cause de cette nette régression.

ORANIE

Siège : Oran.
Président : M. Marcel Bir.

- Couvre le département d'Oran.
- Deux districts : Oran, Mostaganem.
- Compte 59 clubs.
  — Aucun professionnel.
  — 4 en C.F.A. : le C.A.L. Oran, Saint-Eugène Oran, Mers-El-Kébir, Sidi-Bel-Abbès.
  12 en Division d'honneur.
- 4.110 licenciés : 2.500 seniors ; 670 juniors ; 530 cadets ; 350 minimes ; 60 pupilles.
- En 1956, la Ligue comptait 91 clubs et 6.639 licenciés.
  Régression depuis les évènements d'Algérie, mais augmentation sur l'année dernière (3.272 licenciés en 1959).

EST ALGÉRIEN

Siège : Constantine.
Président : M. Michel Bousquet.

- Couvre le département de Constantine.
- Quatre districts : Constantine, Bône, Sétif, Batna.
- Compte 67 clubs.
  Aucun professionnel.
  2 en C.F.A. : R.O.P. Constantine, A.S. Bône.
  13 en Division d'honneur.
- 2.847 licenciés : 1.874 seniors ; 613 juniors ; 327 cadets ; 33 minimes.
- En 1956, la Ligue comptait 79 clubs et 7.640 licenciés.
  Elle n'a pas organisé de compétition durant deux saisons et reprend, cette année seulement, une activité normale.

OU KOPA PASSE, FONTAINE MARQUE

Just Fontaine a percé tout le réseau défensif autrichien (photo du haut) ; seul devant Schmied, il ajuste son tir croisé. Kopa (à gauche, tête cachée par la barre) suit l'action qu'il a engendrée (France-Autriche, 5-2, à Colombes). Mais parfois (photo ci-dessus), c'est Raymond qui se retrouve aux avant-postes et « Justo » à l'arrière-plan. Un tacle très suspect de l'Autrichien Stotz a arrêté Kopa dans son élan (même match).

QUAND UJLAKI, CHER

Nous avons déjà publié la photo ci-dessus dans notre numéro 1. Mais nous n'avons pu résister au désir de l'utiliser encore, car elle est l'image parfaite du tandem Ujlaki (qui a pris la balle et cherche un partenaire démarqué). Cisowski qui se démarque sans regarder l'action de son coéquipier. Au centre Leblond

LES DUETTISTES M

LE football a ceci de commun avec le chant qu'il possède des duos célèbres. Mais les plus fameux duettistes du football travaillent, eux, sur une matière vivante, souvent impalpable qui leur autorise quelques fausses notes.

Nous nous proposons d'étudier aujourd'hui les trois plus célèbres tandems du football français contemporain. Nous ne les avons pas classés par ordre préférentiel ou en fonction du classement de leur équipe ; et si nous commençons par Kopa-Fontaine, c'est qu'ils ont déjà acquis une réputation internationale lors de la dernière Coupe du Monde.

On a peut-être remarqué que les duettistes de music-hall se présentent presque toujours selon un ordre alphabétique : Pills et Tabet, Charles et Johny, Gilles et Julien, Poiret et Serrault, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. A moins que ce ne soit pur hasard. Dans le domaine du football c'est un ordre logique qui préside à l'énoncé du duo : on parle de Kopa-Fontaine, Ujlaki-Cisowski, Skiba-Akesbi et non l'inverse. Cette logique s'inscrit dans les faits, le premier construisant le plus souvent le jeu, le second terminant un travail passablement dégrossi et qu'il complète avec ses qualités. Il n'est pas question d'opposer ces qualités, mais de les mieux connaître afin de les additionner, nous dirions même de les conjuguer pour juger le plus exactement de cette synthèse.

Combien de fois avons-nous entendu cette réflexion qui touche à l'absurde : « Fontaine ne serait rien sans Kopa » ou « Kopa ne sait pas marquer de buts ».

Ce qui tendrait à prouver que l'éducation reste primaire en ce domaine, dans la mesure où elle traduit des jugements purement individuels à l'égard d'un sport éminemment collectif.

En l'occurence ce ne sont pas Kopa et Fontaine en tant que tels qui nous intéressent, mais Kopa plus Fontaine.

On verra que les trois tandems échoppent sur des conceptions légèrement différentes surtout en ce qui concerne Kopa-Fontaine et Ujlaki-Cisowski par rapport à Skiba-Akesbi.

Raymond Kopa n'est peut-être pas le « plus grand joueur du monde » — ce genre de classement individuel ne signifiant rien sur le plan technique, mais il est le joueur dont on a le plus parlé ces dernières années avec Di Stefano.

Tout a été dit, écrit sur lui. Il monopolise l'attention autant que la balle. C'est parce qu'il a créé un style nouveau, un type de jeu très différent des normes habituelles, qu'il est un maître, à penser avant que d'être un maître à jouer et qu'il a suscité de telles polémiques.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est de l'étudier en fonction de son « contexte ». Mais avant d'en arriver à Kopa-Fontaine, il faut évoquer les deux grandes périodes de sa carrière que l'on appellera pour la clarté de l'étude Kopa-Glovacki et Kopa-Di Stefano.

Le tandem novateur

« L'ère » Kopa-Glovacki commença en 1953 et se termina avec le départ de Kopa en Es-

CHE, CISO L'APPELLE

(match de championnat Reims-Racing, 0-0, à Reims). Mais il arrive aussi qu'Ujlaki (premier plan sur la photo du bas) se transforme en combattant-chercheur de but. Surtout lorsqu'il retrouve ses anciens coéquipiers nimois. Ciso (à gauche) est alors spectateur (match de championnat Racing-Nimes, 1-2, à Colombes).

QUAND AKESBI TIRE, SKIBA APPROUVE

Akesbi (à gauche, photo du haut) a déclenché son tir avant l'intervention des défenseurs rémois Siatka et Penverne. Skiba (à droite) qui fut certainement à l'origine de l'action a poursuivi sa course comme pour aider moralement son partenaire (match Reims-Nimes 3-1 en championnat 58-59). Mais Skiba, force de la nature, s'engage aussi fréquemment balle au pied dans la bataille. Afin d'ouvrir la voie à son ami Akesbi (à gauche, sur la photo du bas). Ici Skiba a évité le tacle du Havrais Eloy (match de Coupe 1959, Le Havre-Nimes, 1-0, à Colombes).

ÈNENT LE JEU

PAR ROBERT VERGNE

pagne (1956). Elle fut caractérisée par des triomphes retentissants mais aussi des échecs qui ne le furent pas moins comme celui de la Coupe du Monde 1954, en Suisse. Pourquoi cette instabilité ? D'abord parce que Kopa ne possédait pas encore une entière maîtrise technique et surtout une totale confiance en soi. Son style syncopé ondoyant, « énervait » certes déjà les adversaires mais aussi les partenaires quand Raymond échouait. Aujourd'hui Kopa rate encore des dribbles, c'est certain, mais il ne vient à l'idée d'aucun de ses partenaires de lui en faire grief ou de perdre confiance en leur chef. Mais à l'époque il n'était pas ce chef incontesté, sûr de soi et de la confiance des autres.

L'autre terme de la proposition comportait aussi ses failles.

Glovacki, footballeur de talent n'est pas un joueur de tempérament : rapide, vif et clairvoyant, ses ressources physiques n'ont jamais été très grandes. Lorsqu'il était physiquement « bien », alors c'était le festival. Inversement, c'était l'échec total dont la plus grave conséquence était de remettre en cause la conception même du jeu rémois de l'époque.

Il n'empêche qu'avec le recul du temps, le tandem Kopa-Glovacki apparaît comme un novateur et non seulement Reims mais tout le football français lui doivent beaucoup.

Le tandem de l'échec

Le tandem Kopa-Di Stefano a été aussi prestigieux de par la personnalité des deux hommes que décevant, surtout pour le premier. Il y a une raison. Elle fut d'une clarté aveuglante lors d'un certain match Real-Atletico gagné par les Champions d'Europe sur le score sans appel de 5 à 0 avec Kopa avant centre. Ce jour-là, Raymond fut à l'origine de tous les buts et avec un peu de réussite, le Real pouvait facilement doubler la dose, tant Kopa créa d'occasions parfaites de marquer.

Aux côtés de Di Stefano et sous sa férule, Kopa n'exprima pas sa véritable personnalité et c'était prévisible. Il ne faut qu'un seul chef pour commander une escouade, pas deux. Le tandem du prestige fut donc, dans une certaine mesure, le tandem de l'échec et c'est très logique.

Il n'en reste pas moins que ces deux expériences ont considérablement enrichi le bagage technique et psychologique de Kopa parfaitement mûr pour triompher avec un partenaire idéalement complémentaire : Just Fontaine.

Le tandem suédois

Justo arrivait de Nice avec une réputation de garçon difficile, ombrageux parfois, mais avec un tempérament de lutteur et de gagneur. De buteur aussi, car il n'avait pas attendu d'être à Reims pour secouer les filets adverses.

Les deux hommes se connaissaient pour avoir joué l'un contre l'autre, puis leurs routes divergèrent pour mieux se retrouver ensuite.

LES GRANDS TANDEMS DU PASSÉ

IL a toujours existé en football des tandems célèbres, des triplettes (l'avant centre et ses deux intérieurs), des quadruplettes (les demis et les intérieurs), des quintuplettes même, et la Normandie n'a pas oublié la fameuse ligne d'avants du F.C. Rouen, l'attaque-mitrailleuse : **Taillis, Blondel, Jean Nicolas, Rio, Lherminé.**

On ne peut nier toutefois que les heureuses associations sont généralement composées de deux hommes. Elles furent la plupart du temps dues simplement aux circonstances : **« On est fils du hasard »**, disait le poète Jean Richepin. Rapprochés par l'âge, l'école ou l'atelier, le voisinage, l'appartenance au même club, le transfert, les deux joueurs intéressés ont des affinités indéniables, un sens du football analogue, une clairvoyance semblable, des tactiques qui loin de s'opposer, se complètent, s'harmonisent, s'interpénètrent.

MATTLER-VANDOOREN. **Jules Vandooren (à gauche) et Etienne Mattler, le duo le plus complet de l'histoire du football français.**

Dans l'histoire du football, ont été remarqués les duos composés de l'intérieur et de l'ailier : Ignace-Waggi (Valenciennes), Vaast-Moreel (R.C. Paris), Gardien-Muro (Sochaux), Piantoni - Deladerière, qui firent longtemps la force de Nancy, Labruna-Lousteau (River Plate de Buenos Aires). Le tandem le plus sensationnel fut formé par Larbi Ben Barek-Etienne Nyers. Entre eux, il y avait coéxistence et non entente. Hélénio Herrera, alors entraîneur du Stade Français exploita la rivalité et même la jalousie de ces deux footballeurs d'élite pour inviter l'un et l'autre à se surpasser afin d'éclipser l'allié qui est en même temps le rival. **« Il n'est bon qu'à préparer le travail ! »** disait-il de Ben Barek à Nyers ; « il ne sait faire autre chose que marquer des buts ! » disait-il de Nyers à Ben Barek.

Bon nombre de duos étaient formés de l'avant centre et d'un intérieur. Par exemple, Jean Nicolas Rio (Rouen), Courtois-Abegglen (Sochaux), Baratte - Tempowski (Lille). Actuellement Kocsis, qui fut si longtemps à Honved et dans l'équipe de Hongrie le pendant de Puskas — la tête d'or répondant au pied gauche du commandant — réalise un accord parfait, dans l'équipe de Barcelone, avec l'avant centre Martinez.

ASTON-SIMONYI. **Aston (à gauche) et Simonyi : ils firent les beaux dimanches du Red Star et de Saint-Ouen.**

PUSKAS-KOCSIS. **Puskas le major galopant (en tête bien sûr) cherchait constamment sur le terrain la tête d'or de Kocsis.**

Les deux intérieurs sont parfois réunis par des liens invisibles et cependant, très souples et très étroits : Veinante-Kennedy (R.C. Paris), Rijvers - Mekloufi (Saint-Etienne).

Il arrive aussi que l'avant centre et un ailier jouent l'un par l'autre et l'un pour l'autre. Les combinaisons Jean Combot-Grumellon, à Rennes, donnaient au club breton des résultats très remarquables

LES DUETTISTES MÈNENT LE JEU (Suite de la page 29)

L'équipe de France les réunit provisoirement, mais scella leur association définitive et fit leur gloire à tous deux.

C'est que Kopa avait enfin trouvé le partenaire idéal, l'athlète si bien accroché au sol qu'il en est presque indéracinable, le joueur suffisamment sûr de sa technique pour tenter — et réussir — le dernier crochet qui éliminera l'ultime défenseur ; le tireur d'élite enfin, ne manquant pas plus d'une occasion sur cinq.

Kopa ne s'y trompa pas : sa confiance en soi s'accrut encore davantage grâce à cette certitude qu'il avait avec Fontaine de voir son propre travail préparatoire aussi souvent couronné de succès ; ce fut un peu comme la libération de l'atome, la réaction en chaîne du succès transformé en triomphe international, grâce à la Coupe du Monde.

Cette saison encore et malgré les multiples précautions prises par tous leurs adversaires, le tandem Kopa-Fontaine a causé de nombreux ravages et réussi 35 buts en 25 matches de Championnat.

Le processus est toujours le même : travail de sape de Kopa dont on dirait en termes pugilistiques qu'il « travaille les défenses adverses au corps », par des dribbles incessants, de continuels contre-pieds, des valses-hésitation, des changements de rythmes épuisants, tandis que Fontaine presque toujours à la limite du hors-jeu attend le moment favorable en se démarquant avec habilité pour frapper.

Kopa crée l'ouverture dans la garde de l'adversaire et Fontaine réussit le K.O. Ce qui est déjà bien difficile à obtenir en boxe l'est plus encore en football, puisqu'il s'agit en l'occurrence de deux intelligences, deux cerveaux moteurs, de deux personnalités à synchroniser.

C'est pourquoi la « mise au point » n'est pas simple et représente des années d'acquis.

Le tandem parisien

De Reims revenons à Paris, où un autre tandem célèbre nous attend. D'entrée les sceptiques s'exclameront : « Cisowski n'a pas eu besoin d'Ujlaki pour s'imposer et vice versa ».

Ce à quoi on pourrait rétorquer que Pierre Fresnay n'avait nul besoin de Jean Gabin par exemple, mais que la « Grande Illusion » ne s'en est pas portée plus mal...

Le R.C. Paris non plus !

En fait, aucun joueur n'a peut-être plus rendu service à son partenaire que ces deux hommes qui se sont tout de suite appréciés dès qu'ils se sont mieux connus.

Thadée Cisowski, 33 ans, meilleur buteur de cette décennie, recordman des buteurs en match international (5 buts réussis contre la Belgique), mais aussi recordman des blessures, a toujours été la terreur des gardiens de buts, avec ou sans Ujlaki.

Son engagement physique total demeurera un modèle du genre, car il ne s'exerça jamais aux dépens de l'adversaire. Au contraire si Cisowski avait été un peu plus « méchant » ses adversaires auraient probablement davantage respecté son intégrité physique. C'est sans doute dans ce domaine que l'arrivée d'Ujlaki a été le plus utile à l'avant centre du R.C.P ; on va voir pourquoi !

Observons « Ciso » afin d'esquisser une sorte de portrait-robot du joueur : sa foulée est énergique, « arrachée », un peu comme celle d'un coureur de 400 mètres. Dans la phase préparatoire du jeu, dans sa construction, il n'apparaît pas comme un super-joueur, sa technique de balle est honnête sans plus, son sens tactique ne tient pas du génie, et se limite généralement à des évolutions en profondeur (course rectiligne ou en diagonale).

« C'est un joueur moyen jusqu'aux 18 mètres » a dit un jour de lui Gustave Sebes, le « patron » de la grande équipe hongroise, mais il ajouta aussitôt en complément de son jugement... « mais dans la surface de réparation Cisowski possède la grande classe internationale ».

Et c'est tellement vrai : les abords de cette fameuse ligne blanche des 18 yards l'électrisent comme un chien de chasse reniflant le gibier. Alors, rien ne l'arrête sauf la faute grossière d'un adversaire et encore, pas toujours !

Son travail d'épaules dont on n'a jamais souligné l'efficacité est formidable. C'est avec l'aide de ses épaules qu'il protège la balle — sa proie — assure un équilibre toujours contesté par quelque adversaire vétilleux, et qu'il arme son tir. Le shot de Cisowski n'a peut être pas la pureté de celui d'un Piantoni par exemple : c'est un shot lourd, un peu le punch de Jean Stock comparé à celui de Marcel Cerdan. Mais « il fait mal » et sort rarement du cadre.

Mais à force de « faire mal » aux autres, ceux-ci le lui ont rendu sous forme d'arrêts irréguliers. Cette merveilleuse machine à tirer a été souvent renvoyée à l'atelier et réparation ! Une vingtaine de blessures graves pour un demi-millier de buts environ, marqués en matches officiels : l'hôpital tous les 25 buts ! Le tir est certes meurtrier, mais aussi, le servant est meurtri.

C'est là que se situe l'apport d'Ujlaki. En effet Thadée que l'on avait une fois de plus « enterré » après une nouvelle blessure grave effectua sa rentrée à l'occasion du Tournoi de Paris 1958, aux côtés d'Ujlaki, essayé pour la circonstance par le R.C. Paris « Ciso » marqua quatre buts, et Joseph y était bien sûr pour quelque chose. A partir de ce moment, les deux hommes qui s'étaient entrevus en équipe de France apprirent à se mieux connaître et à s'estimer. Il est évident que leur coopération technique s'en ressentit.

Cisowski au caractère tout d'une pièce comme son jeu, comprit qu'Ujlaki jouissait d'une réputation absolument fausse. Il réalisa très vite que Joseph était aussi brave que fort. Celui-ci de son côté n'eut pas de mal

par Gabriel HANOT

quand Combot, sur le terrain de Nancy, fut contré très durement par Pleimelding, blessé au genou et jamais remis complètement.

Les duos ne se limitent pas à la ligne d'avants. Cette saison, au H.A.C., la démonstration d'une entente défensive et offensive entre Salzborn et Strappe explique en grande partie la bonne tenue de l'équipe maritime pour sa première année en Division I.

Pourtant dans l'histoire du football, le duo le plus complet, l'accord le plus entier à tous les points de vue, fut réalisé dans l'équipe de France entre les arrières Etienne Mattler-Jules Vandooren. Non seulement les deux hommes étaient animés de la même pensée sur le terrain, mais une fois réunis pour la sélection, ils vivaient d'une même vie hors du champ de jeu. Ils partageaient la même cabine de wagon-lit, la même chambre d'hôtel, prenaient leurs repas côte-à-côte. Ils étaient unis par le caractère et le sentiment. Ces deux athlètes magnifiques, qui étaient aussi de grands nerveux, poursuivaient leur conversation tard dans la nuit, la veille des matches, et ils la reprenaient dès trois ou quatre heures du matin. Montaigne et La Boétie n'étaient pas meilleurs amis. **« Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ! »**

VAAST-MOREEL. Vaast (à droite) et Moreel, l'aile gauche d'un R.C. Paris tourbillonnante et irrésistible.

PIANTONI-DELADERIERE. Le punch de Roger Piantoni (à gauche) et l'astuce de Léon Deladérière firent les beaux jours du F.C. Nancy.

DIDI-PELE. Les footballeurs soviétiques (maillot sombre) comme tous les autres participants au Championnat du Monde 1960, ont pu apprécier l'efficacité du tandem Didi-Pelé. Le stratège (à gauche) vient de solliciter le jeune prodige (n° 10) engagé vers le but adverse. Ce fut là, l'une des grandes forces du Brésil : l'arc Didi et la flèche Pelé.

Une dernière réflexion. S'il y a en football des solistes irréductibles, Appel, Abdesselem, Jonsson, Schultz, N'Jo Léa, Bouchache, et peut-être Van Rhijn, qui valent essentiellement par leur individualité, il est au contraire d'autres joueurs qui sont doués pour les chœurs, comme Ujlaki, Stako, et plus encore Bravo, qui a toujours mis en vedette ses partenaires de Nice, de Grenoble, d'Aix, et en ce moment de Rouen.

Et comment ne pas citer Kopa qui, parmi les nombreuses facettes de son talent possède l'art de tirer le meilleur parti de ses voisins. Il commença avec Glovacki, continua par Fontaine, et, celui-ci étant blessé, remet actuellement en selle Piantoni, le délaissé, le trop vite condamné.

à comprendre que Cisowski était une véritable pièce d'artillerie qu'il fallait servir au maximum. Il le servit vite, bien et souvent. Cisowski, qu'une certaine lassitude bien compréhensible à la suite de ses blessures commençait à émousser quelque peu, retrouva le goût de la lutte et le chemin des filets adverses en voyant se multiplier le nombre d'occasions favorables de buts créés par le partenaire. Car Ujlaki dont les débuts internationaux furent ceux d'un demi (comme junior hongrois) excelle dans l'art de la passe profonde, rapide et précise. Ujlaki, c'est bien connu, n'aime pas le contact : mais Sugar Robinson ne l'aimait pas non plus : à quoi bon prendre des coups quand on peut s'en passer, je vous le demande ! Ujlaki pour contrôler son ballon au lieu de perdre quelques fractions de secondes comme *tous* les joueurs du monde le frappe avec précision, voire même quelque désinvolture. C'est pour cette raison qu'il ne dribble presque jamais car il n'en a pas besoin. Ainsi, pour des raisons physiologiques (horreur du contact) et techniques (maitrise quasi absolue du ballon au sol comme en l'air), Joseph Ujlaki est l'un des rares joueurs au monde pouvant se permettre de supprimer deux étapes : la prise de balle allongée, pour s'en assurer la totale maitrise (ce qui entraîne la riposte de l'adversaire) et en corollaire le dribble pour éliminer le dit adversaire.

Que croyez-vous qu'il arrivât ? Qu'on le portât aux nues ? Non pas. Des « techniciens » ne virent en lui qu'un froussard ne sachant pas dribbler. Comme quoi le football permet toutes les interprétations !

Jospeh Ujlaki est aussi l'un des rares joueurs dont l'exceptionnelle frappe de balle et la souplesse de cheville permettent d'exécuter une passe longue et précise, qualité sans laquelle la passe longue n'est qu'une passe inutile voire dangereuse dans la mesure où l'adversaire hérite la balle 99 fois sur 100.

« Accessoirement » aussi Joseph marque des buts dont certains obtenus de volée demeureront comme des chef-d'œuvres techniques.

Tel est le joueur dont l'équipe de France se prive, mais qui a apporté au Racing sa stabilité et à Cisowski sa longévité.

Le tandem du piston

De par la nature même d'Ujlaki, le fameux tandem parisien apparaît *rectiligne* par opposition à celui de Reims qui serait plutôt *ondoyant*. Les passes sèches et rapides d'Ujlaki et les circonvolutions de Kopa en sont la cause. On va voir que notre troisième tandem de « renommée mondiale » serait plutôt celui du « piston ».

Si Raymond Kopa comme Thadée Cisowski est de descendance polonaise, Ujlaki d'origine hongroise, Henri Skiba est né en Silésie, tandis que Hassan Akesbi comme Fontaine est né au Maroc, le Rémois étant de souche française.

Henri Skiba, c'est à coup sûr, le phénomène de ces dernières années, la plus grosse cote au P.M.U. du transfert, voire meme un véritable miracle du football.

Venu tard au ballon rond (ce qui explique en partie son manque de délié dans le geste), Henri Skiba a commencé par faire de la boxe où il a cultivé sa résistance et où il apprit à souffrir. Sa vie devait compléter ce qu'avait commencé le « noble art » sous ce rapport : enrôlé dans la Wehrmacht, il fit la campagne de Russie ; il fut gelé, prisonnier, terrassé.

Pour survivre à de telles conditions et pratiquer à nouveau le sport au niveau le plus élevé, il n'échappera à personne qu'il fallait être doué d'une constitution exceptionnelle. De surcroit, conjonction assez rare, Henri Skiba est très intelligent mais il dut attendre d'avoir presque la trentaine pour être enfin compris. C'est le mérite de Firoud, d'avoir poussé Nimes à acheter ce « toquard » au rabais, presque... au poids.

Deux ans après, Henri Skiba était international et le prix de son transfert était à multiplier par vingt.

Sur le terrain, Henri Skiba présente un peu l'aspect d'un bulldozer qui évoluerait le plus souvent à l'envers : adossé aux buts adverses, il réceptionne la balle (ou va la chercher) et à partir de cet instant, on ne la lui prend plus.

Charge ou pas charge, dans le dos ou les flancs, il la conserve toujours. S'il lui arrive de la perdre c'est que sa technique, bien que très améliorée, n'est pas encore en rapport de son tempérament et cette lacune le handicape au moment où il veut construire une nouvelle combinaison, chercher un relais nouveau.

C'est là alors qu'intervient Hassan Akesbi. Ce grand garçon filiforme au regard de feu est aussi méditerranéen que Skiba est germain. Excellente conjonction que cette subtilité alliée à la puissance. Le bulldozer ayant déblayé, l'artiste peut ciseler. Sa promptitude, sa finesse de touche, sa vivacité, sa légèreté font qu'Akesbi est très difficile à neutraliser.

Mais pour augmenter encore le rendement de ce tandem, Firoud a obligé les deux compères à multiplier les « une-deux » à très courte distance. Il en a même inventé : l'un des deux joueurs part balle au pied, talonne sans regarder vers l'autre qui lui redonne automatiquement et ce, presque toujours devant le but adverse et non pas dans les angles du terrain.

A eux deux, ils peuvent se vanter d'avoir exercé des ravages dans les lignes ennemies : ce sont des patrouilleurs, des baroudeurs.

Certes Skiba sert le plus souvent de point d'appui, de plaque tournante, mais Akesbi parfois aussi joue ce rôle.

C'est d'ailleurs la première fois que l'on a vu la locomotive se faire doubler par son tander...

En fait, Henri Skiba et Hassan Akesbi constituent sans doute la plus parfaite illustration du tandem en football. L'un sans l'autre n'aurait probablement guère brillé et en tout cas, n'aurait pas atteint à leur notoriété actuelle. Alors que Kopa-Fontaine, Ujlaki-Cisowski, possèdaient déjà leur standing personnel qu'ils ont renforcé en tandem, on peut dire de Skiba et Akesbi qu'ils se sont « créés » mutuellement.

Tous les six et plus particulièrement les deux derniers (pour les raisons plus haut exposées) ont apporté les preuves éclatantes de l'existence de cette règle d'or qu'est la valeur complémentaire en football.

Au fait Reims, Nîmes, le Racing cela vous dit peut-être quelque chose. Sinon reportez-vous à votre quotidien habituel et consultez le classement...

MA FAMILLE

JE LUI DOIS TOUT !

PAR ALBERT BATTEUX

En mai prochain, ALBERT BATTEUX fêtera ses dix ans de présence d'entraîneur au Stade de Reims. Au cours de cette période il a fait du club champenois, le premier club de France. Avant de prendre en mains l'équipe de France (1955) et de la hisser elle aussi aux sommets. On peut donc dire qu'Albert Batteux est l'entraîneur français n° 1. C'est devant lui que MAX URBINI et J.-PH. RETHACKER ont posé leur magnétophone ce mois-ci. L'homme est éloquent, adroit, sincère et persuasif. Il n'avait jamais auparavant ouvert son cœur avec tant de franchise. Vous allez voir dans cette exclusivité qu'on ne se lasserait pas de l'écouter.

L'EQUIPE DES BATTEUX : BERNARD (FILS DE CHARLES, DECEDE)

Cette photo exclusive réalisée par FOOTBALL MAGAZINE réunit cinquante-trois membres de la dynastie des Batteux. Encore en manquent-ils vingt-cinq (dont deux sœurs d'Albert, son neveu Serge et quelques autres). Les portraits de l' « équipe Batteux » sont extraits de ce document.

LA DYNASTIE DES BATTEUX

PIERRE

ALBERT

HENRI

ANDRE

RAYNALD

DANIEL

JEAN

C'EST la première fois de ma vie sans doute que « je me mets à nu » ainsi, devant un magnétophone, devant tout le monde.

Je crois qu'il est intéressant, utile même de parler aussi librement de ce qu'on est et de ce qu'on pense. On me reproche souvent d'être muet, comme prostré, après un match. Je sais cela, mais je n'y peux rien. Je suis nerveusement vidé. Et puis aussi, je considère comme dénuées de sens et d'intérêt toutes les paroles, toutes les explications, tous les commentaires qu'on peut donner à l'issue d'une rencontre.

Au contraire, des articles comme celui-ci me paraissent intéressants. Voilà pourquoi je me prête volontiers à la confession.

Je ne pourrai pas aborder tous les sujets. J'évoquerai seulement les plus marquants à mon avis, entre autres, ma jeunesse, ma famille, l'équipe de France, Kopa, le jeu rémois. Il y aurait là d'ailleurs de quoi remplir un livre...

Ma famille ! pour moi, tout est parti de là. et dans mon orientation et dans mon caractère. Je retrouve dans mon équipe tout ce que j'ai connu dans ma famille. D'ailleurs les onze joueurs d'une équipe peuvent, en quelque sorte, être comparés à une famille puisqu'ils sont obligés de vivre pendant un certain temps ensemble, d'accorder leurs caractères, de fondre leurs tempéraments, de réaliser une synthèse.

Je ne sais pas quelles qualités je peux m'attribuer — ou vous pouvez m'attribuer — mais la principale est, je crois, d'avoir bien

compris les joueurs, d'avoir su assimiler le caractère des uns et des autres. Toutes choses qui me paraissent être des éléments indispensables pour réussir dans la carrière d'entraîneur.

Je pense que je dois cette faculté justement au fait que j'appartiens à une famille où nous étions 14 enfants. Il était obligatoire que dans cette grande famille, nous fassions les uns et les autres abstraction de notre personnalité pour pouvoir apporter dans la vie collective une sérénité qu'on n'aurait pas pu obtenir si chacun avait voulu vivre selon son tempérament, sans vouloir penser aux autres.

Quand on se levait le matin, il fallait faire la queue devant l'évier pour pouvoir se laver, entre une pile d'assiettes et une lessiveuse de linge, à l'eau froide. Il fallait bien attendre, être patient ! Après, pour mettre les chaussures, il fallait encore attendre que la mère les ait préparées. Je crois que c'est cela qu'on appelle parfois la dure école de la vie.

Cela m'a pourvu d'une indulgence, d'une philosophie très utile. J'estime que j'ai été le plus gâté de tous les Batteux par la vie. Ce n'est pas une question de mérite, c'est une question de chance. Je suis celui dont on parle le plus et qui est le mieux connu. Je comprends bien que, celui de mes frères qui a une vie beaucoup plus difficile, non pas me jalouse parce qu'au contraire tous sont fiers de ce qu'un Batteux a pu réaliser, mais soit un peu aigri et triste.

En plus de cette éducation, j'ai eu la chance de posséder un père qui était un bonhomme extraordinaire. Il n'a pas formé de médecins, de dentistes ou d'avocats. Il a fait ce qu'il a pu, une bonne éducation de base. Chez nous, à partir de 12 ans, il fallait travailler. C'était obligatoire, impératif. Quand j'ai commencé à m'y mettre, je gagnais, moi, 150 francs par mois. Ce n'était presque rien, mais c'était une petite partie d'un ensemble indispensable.

Je me rappelle ce que m'a dit mon père quelque temps avant sa mort, dans le jardin de ma maison.

« Il n'y a pas un type plus heureux que moi. J'ai eu 14 gosses, le mérite en revient plutôt à ta mère qu'à moi. Mais ce qui est bien, c'est que dans ces 14 gosses, il n'y a pas eu de voleur ou de raté. Toi tu as une situation un peu meilleure que tes frères, mais même celui qui a une mauvaise situation à côté des autres, c'est quand même un gars qui est « coté ». Le nom de Batteux à Reims c'est un nom qui est estimé. A 71 ans, qu'est-ce que tu veux que je demande de plus ? »

Cet amour de l'honnêteté et de la justice, je l'ai eu dans la famille par la valeur d'exemples en quelque sorte. C'est certainement ce qui a été pour moi le premier atout quand j'ai commencé dans ce métier d'entraîneur : comprendre qu'un Kopa ou un Jacovski n'est pas comparable à un Marche... que chacun a sa personnalité, qu'il faut prendre chacun tel qu'il est et surtout voir chez les gens, d'abord leurs qualités, ensuite leurs défauts.

Dans une équipe de football, il faut prendre les joueurs tels qu'ils sont, et surtout pouvoir leur dire ce qu'il faut qu'ils fassent en pensant aux possibilités de réceptivité de chacun. Les uns sont sensibles à une voix fortement martelée, d'autres pas. Certains seront impressionnés par un raisonnement logique, d'autres par de simples exemples.

L'alpiniste Paul Abraud qui a dirigé la dernière expédition française au Caucase est un de mes amis. Nous parlons souvent du football qu'il a toujours aimé. Il est beaucoup plus brillant que moi dans la discussion, mais il me dit toujours :

« Je parle plus que toi, mais à l'arrivée j'en ai dit beaucoup moins. Tu possèdes l'art de dire ce qu'il faut quand et comme il le faut ! »

Je m'excuse de paraître prétentieux, mais je crois que cette qualité m'a toujours été très utile pour arranger les histoires de famille et les histoires de club.

C'est dans les conversations de wagon-restaurant ou de vestiaire que je suis passé du stade joueur au stade entraîneur. Avant de succéder à Roessler, déjà j'avais pris un ascendant sur mes camarades par la parole. Ainsi j'ai pu devenir sans anicroche entraîneur de Reims en 1950. Vous savez comment ça s'est passé, au soir de la finale de Coupe victorieuse contre le Racing. M. Germain a annoncé que, Roessler s'en allant, c'est moi qui prenais la suite.

Auparavant, M. Germain me l'avait laissé pressentir, mais pas pour un avenir aussi immédiat. J'avais été sacré meilleur joueur de la saison par un référendum de **FRANCE-FOOTBALL.** Mais je sentais que c'était la fin de ma carrière active. Bigot étant venu à Reims avec le H.A.C., je lui avais même laissé entendre qu'un transfert en Normandie ne m'aurait pas déplu.

Et ce fut la décision de M. Germain. Un truc monumental pour lequel les gens crièrent « au fou ». Je n'avais que 31 ans. J'étais copain (et pour cause) avec tous les joueurs qui m'appelaient « Bébert ».

Le tout était de prendre un bon départ. Je les ai réunis et leur ai dit : « On affirme que je ne réussirai pas parce que vous êtes trop mes amis. Alors je vous demande simplement de renverser le problème et de me permettre de réussir, justement parce que vous êtes mes amis. Si c'est vrai que vous m'aimez bien, vous me faciliterez la tâche. Le fait est là, irrévocable : je suis entraîneur. Mais pour toi Bob Jonquet, comme pour tous les autres, je ne deviens pas M. Batteux, je reste « Bébert ». Au premier entraînement du Parc Pommery, ce fut sensationnel. Tous les gars répondirent à l'appel, Bob en tête.

Je tiens d'ailleurs à remercier ici publiquement Jonquet. Il a été formidable pour moi. Il aurait pu compliquer ma tâche et me mettre dans l'embarras. Avec Roessler, il ne venait qu'une fois par semaine à l'entraînement, car il estimait qu'il ne devait pas travailler trop. Je lui ai dit : « Bob tu seras gentil de venir tous les jours, tu feras ce que tu voudras, mais tu viendras, parce que tu es le capitaine. » Et il est toujours venu.

C'est un garçon que je n'ai pourtant jamais pu comprendre et saisir. Je crois qu'il ne se comprend et ne se connaît pas lui-même. Et c'est cela qui est terrible dans son cas !

Je ne l'ai jamais ménagé pourtant, car je ne pouvais pas le faire. Dans les critiques de match, je commençais toujours par Bob, comme je commence toujours par Raymond Kopa. Même si ce n'est pas toujours justifié.

Lorsque j'étais joueur, je ne comprenais pas que l'entraîneur adresse ses reproches les plus virulents aux jeunots, aux petits. Et qu'il ne dise rien aux anciens, aux vedettes. Ça c'est un manque de psychologie.

En équipe de France par exemple, je ne manque jamais de critiquer Raymond. Parce que je veux que les autres sachent bien que je ne suis pas d'abord et surtout entraîneur de Reims.

JE SUIS AUSSI SÉLECTIONNÉ

Ce problème de la double appartenance (langage cyliste) revient souvent sur le tapis. Ce que j'en pense ?

Lorsque l'équipe de France joue un match, je ne suis pas entraîneur de Reims. Quand c'est Reims qui joue, je ne m'intéresse pas à l'équipe de France. Avec les Tricolores, je suis moi aussi sélectionné et représentant du sport français. Je ne dirai jamais à un Rémois : « Ne force pas aujourd'hui, car nous avons un match important dimanche. » Il n'y a absolument plus aucune restriction. Nous ne sommes plus Rémois, Stéphanois ou Racingmen, nous sommes Français.

La question la plus importante pour moi, c'est celle-ci : « Quel doit être mon comportement en matière de sélection ? »

Je me défends de prendre position dans les cas un peu litigieux. Mais si je pense que l'équipe de France tirera bénéfice de la sélection d'un Rémois, je prendrai nettement position sans m'en cacher. Tout comme je m'opposerai à la sélection d'un Rémois qui ne serait pas en forme, mais que les sélectionneurs voudraient retenir sur sa seule réputation.

L'intérêt que j'ai, moi comme tout le monde, c'est que l'équipe de France obtienne les meilleurs résultats. Si je pense qu'un Niçois est meilleur qu'un Rémois, c'est le Niçois que je défendrai. Mais si c'est le Rémois qui est le plus fort, alors je soutiens sa candidature.

Ainsi on m'a reproché avant Autriche-France, d'avoir fait sélectionner Rodzik parce qu'il était Rémois. Quelqu'un m'a même dit : « Vous nous refaites le coup de Zimny avant Suisse-France 1955 ! » C'était tellement idiot et maladroit que je n'ai pas voulu discuter. Mais je réponds que : primo, ce n'est pas moi qui ai sélectionné Zimny contre la Suisse, mais Paul Nicolas ; secundo, en l'absence de Chorda, c'est Rodzik qui s'imposait au poste d'arrière gauche. Le résultat l'a prouvé. Mais

même s'il avait été mauvais, ça n'aurait rien changé à ma façon de voir. Certes les sélectionneurs, s'ils n'avaient pas pris Rodzik, auraient mis Kaelbel à gauche et Bob au centre. Alors si l'on pense que j'ai fait un avantage à Rodzik, on pourrait penser que j'ai fait une « entourloupette » à Bob. Ce qui n'est pas le cas. S'il était possible que Jonquet retrouve sa place, je ferai l'impossible pour cela. Tant que les intérêts de l'équipe de France, de Reims et de Bob ne seraient pas lésés.

Non pour moi ! C'est une simple question d'honnêteté. L'équipe de France, c'est l'expression du football français. On n'a pas le droit de tricher avec elle !

Evidemment on a souvent dit et écrit qu'un entraîneur national serait souhaitable.

Je ne pense pas que ce soit possible dans l'état actuel du football français. Non que je songe surtout à défendre ma place. J'y tiens beaucoup c'est vrai, pour des raisons morales... et matérielles. Mais je ne crois pas qu'un entraîneur national pourrait faire un travail rationnel.

Parviendrait-il à réaliser, lui, des stages préparatoires de dix ou quinze jours ? Sûrement pas avec le calendrier actuel. Pourrait-il d'autre part obtenir des entraîneurs de clubs des conditions de travail idéales ? Sûrement pas. Si l'entraîneur national venait dimanche me dire : « Aujourd'hui je voudrais que tu fasses jouer Muller ailier droit en fonction de l'équipe de France ! » je ne pourrai que lui répondre : « Mille regrets, mais je suis payé par le Stade de Reims pour gagner des matches. Et moi j'ai besoin de Muller comme inter droit. » Et partout, dans tous les clubs, il trouverait cette opposition, pas systématique, pas de personne à personne, mais d'intérêt à intérêt.

LE BUTEUR ALBERT BATTEUX

Ces problèmes de sélection posés, je voudrais maintenant parler un peu du fameux jeu rémois qui a fait couler tant d'encre.

Avant de défendre ma thèse de technicien et d'entraîneur, je pense qu'il serait bon de revenir loin en arrière, à ma jeunesse et à ma formation de sportif. Il y a là des éléments, des faits, des hommes qui peuvent expliquer beaucoup de choses.

Bien sûr, mon tempérament personnel, on l'a déjà vu, est celui d'un garçon prudent, calme, raisonné, qui s'appuie bien plus dans tous les domaines sur la finesse que sur la force. Mais reparlons de mon adolescence...

Savez-vous que j'ai commencé ma carrière de sportif à 12 ou 13 ans par la boxe ! J'ai un frère, Jean, qui a été un très bon boxeur

IL Y A DIX ANS,

Albert Batteux était encore le meneur de jeu de l'attaque rémoise. Le voici (à droite) aux prises avec Marceau Sommerlynck au cours d'un match Reims-Lille.

AUJOURD'HUI.

Il est l'entraîneur le plus titré de France. Une personnalité du football français et du sport.

SA CARTE DE VISITE

ALBERT BATTEUX
HOMME

- Né à Reims le 2 juillet 1919.
- Septième d'une famille de 14 enfants.
- Marié et père de trois filles.

ALBERT BATTEUX
JOUEUR

- Débuts à l'Elénergie de Reims. Au Stade de Reims en 1937. Une saison (1942) dans le midi.
- Huit fois international.
- Championnat de France 1949. Coupe de France 1950.

ALBERT BATTEUX
ENTRAINEUR

- Reims (depuis 1950) et équipe de France (depuis 1955).
- Championnat de France 1953, 1955, 1958. Coupe de France 1958. Coupe Latine 1953. Finaliste de la Coupe d'Europe des Clubs 1956 et 1959.

C'est le premier Batteux qui ait vu son nom inscrit dans les journaux. J'ai abandonné assez vite le noble art, parce que je n'aimais pas « les prendre » comme on dit vulgairement. J'étais un maitre de l'esquive, un scientifique. Déjà !

Comment alors suis-je venu au football ? Pas par mon père, car ce sont ses fils qui l'ont amené au stade. Par mes frères ainés ? Plutôt. Mais surtout par la rue et par les copains ! Cela n'a rien d'original, mais il est incontestable que la meilleure école de football, c'est encore la rue.

L'initiation en matière de football ne doit pas être un cours technique, mais une activité dirigée, une séance de travaux pratiques. On laisse les gosses s'amuser, car ils sont venus parce qu'ils veulent jouer. Et après cela on corrige.

Ainsi à l'école de football du Stade, on prend les gosses d'un groupe. Ils sont 25 environ. On fait un match. Parmi le lot, on prend trois gamins auxquels on fait faire du travail technique en leur disant : « Tant que tu n'auras pas bien fait ce travail technique, tu n'iras pas rejouer ». Le gars s'applique. Mais on ne le prend que 3 minutes et on le renvoie dans le jeu. Alors il apprend en s'amusant.

Ma première rencontre avec le football, c'est donc dans la rue qu'elle s'est produite.

La seconde eut lieu avec la signature de ma première licence à 15 ans. A mon premier club qui s'appelait « l'Elénergie de Reims». On y faisait de gros efforts pour les jeunes. Je me souviens encore de mon premier match disputé contre les juniors du Sporting de Reims. Nous fûmes battus 5-1 et je fus éliminé de l'équipe. Je préparai ma revanche dans une formation inférieure où je dominais (sans peine) la situation. Et à 16 ans, je devins avant centre de l'équipe première seniors.

Je vais vous faire une révélation qui va beaucoup vous étonner. On a toujours reproché à Batteux (le pro) de ne pas marquer beaucoup de buts. Et pourtant le petit Batteux Albert, avait entamé une très brillante carrière de buteur. Tenez ! Mon premier match avec les seniors fut une victoire sur les Cheminots de Tergnies en Coupe de France. Score : 3-0. Les trois buts furent signés Batteux Albert. En juniors, il m'arriva de marquer 58 ou 60 buts en une saison. En finale du championnat de la Marne, j'avais obtenu 6 buts sur 7. Et même par la suite avec les pros du Stade de Reims, je fus le meilleur buteur de l'équipe, après Georges Kalmar. Je pourrais vous montrer une coupure de presse avec le titre suivant : « Quand Batteux n'est pas là, il n'y a plus de buteur à Reims. »

Eh oui ! Pendant longtemps je fus un marqueur de buts. Je n'avais qu'une idée sur le terrain : battre le gardien adverse. J'étais assez rapide, j'avais une bonne détente. J'étais toujours à proximité du but, j'étais « culotté ». J'étais un peu le Fontaine de l'époque. Comment alors, direz-vous, ai-je pu me transformer aussi radicalement ? C'est à l'armée que j'ai perdu mon efficacité et que je suis devenu (ou redevenu) un scientifique.

Tout a commencé à Marseille, le jour où l'on m'a nommé responsable de l'équipe de la B.T.A. Le colonel Jacotin écrivit au commandant : « Le brigadier Albert Batteux est seul responsable. Il choisira les joueurs et fera tout ce qu'il voudra ». L'essentiel était d'avoir des résultats et une brillante équipe.

Alors je me suis moi-même attribué le poste d'inter. Et c'est là que j'ai appris mon métier, cela m'amusait d'être au milieu du terrain, de donner des balles, de construire le jeu. C'est là que prirent naissance véritablement et ma carrière d'inter, et ma carrière d'entraîneur. Lorsque je revins à Reims, ma personnalité était faite. Jules Vandooren était alors entraîneur. Mais j'étais le seul à pouvoir me permettre de lui faire des suggestions et de discuter avec lui.

Quand je fis ma rentrée avec les pros, je compris qu'un tournant était pris. Après avoir marqué beaucoup de buts, j'avais peur d'en marquer. J'avais même peur d'être en position d'en marquer ! C'est un jeu de l'esprit très néfaste. Autant j'avais de l'audace au milieu du terrain pour prendre la balle, autant près du but adverse, je fuyais les responsabilités, me plaçant toujours de façon telle que je ne pouvais pas recevoir la balle et me mettre en position de tir.

Aujourd'hui, je dis souvent aux joueurs de se méfier de ce qui m'est arrivé. On ne marque pas de buts quand on évite de chercher à en marquer.

Et c'est pour ça qu'un Fontaine reste un modèle dans ce genre d'exercice. On dit souvent qu'il en rate beaucoup. Mais pour moi, le joueur qui rate des buts est toujours plus valable que celui qui n'a pas l'occasion d'en rater. Parce que celui-là ne peut pas non plus en marquer. Maintenant, quand j'analyse mon jeu, je me dis que c'était tout de même une grosse faiblesse.

REIMS N'EST PAS PARFAIT MAIS...

J'en arrive maintenant au jeu rémois, au style rémois, dont a dit qu'il était le style Batteux.

J'ai toujours été un amoureux du beau football. En lisant les journaux et en examinant les faits, dans ma jeunesse, je me suis aperçu que les équipes qui obtenaient les meilleurs résultats étaient celles qui jouaient le mieux au football : voire Sochaux, le Wunderteam ou Arsenal. Après, ce fut la Hongrie, le Brésil et Reims.

J'ai compris alors que le football était plus une question d'intelligence, de finesse, qu'une question de muscles. Peut-être aussi, parce que moi-même je n'étais pas très musclé !

J'ai suivi ce qu'on m'a appris. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que j'ai l'impression d'être un révolutionnaire dans un monde qui est très normal. Je me suis inspiré des principes de base qui m'ont été donnés.

Quand je suis allé à l'école, j'ai appris d'abord l'alphabet, ensuite des mots ; je les ai mis bout à bout, et j'ai appris la syntaxe.

En football c'est pareil.

On a critiqué le jeu de Raymond dans ce qu'il avait d'inefficace. Bien sûr, je me suis mis à la place de ceux qui jugent. Parce que moi-même, quand je vois Reims dominer son adversaire, et finalement être battu, quand je vois qu'on a dix occasions et qu'on est battu par une seule occasion de l'adversaire... je suis très déçu ; Pourtant, si c'est vrai sur un match, ce ne l'est plus sur dix. D'autres équipes ont connu comme nous cet état de choses ; elles se sont dit : « D'accord ! ce sont les autres qui ont raison, nous allons tout changer ». Eh bien, ces équipes-là, ne font plus du bon football, et ne font plus, non plus, de bons résultats !

Le jour où Reims sera le dernier du championnat, le jour où Reims n'attirera plus que mille personnes, alors je dirai : « Je n'y comprends plus rien, j'ai tort ». Mais chaque fois qu'on joue dans n'importe quel stade (même

HENRI GERMAIN :

Il lui a donné
une grande équipe
et lui a toujours
laissé
les coudées franches.

BATTEUX 3 RENCONTRES

RAYMOND KOPA :

Il l'a aidé
à créer
le style rémois.
C'est un peu
son fils spirituel.

PAUL NICOLAS :

Ils avaient tous deux
hissé
l'équipe de France
à la troisième place
de la Coupe du Monde 1958.

à Colombes !) il y a trois fois plus de monde que pour n'importe quelle autre équipe.

Et Reims donne toujours au minimum cinq joueurs à l'équipe de France. Et cette équipe de France gagne au moins quatre matches sur cinq ; et finalement Reims se retrouve toujours dans les premiers du Championnat !

Alors, je suis en droit de penser que la façon de jouer de Reims est bonne !

On en discutera sempiternellement ! que le jeu de Reims soit parfait ! sûrement pas. Mais, si Kopa tapait plus fort, si Piantoni avait un pied droit, si Vincent voyait le jeu un peu mieux, si Fontaine était toujours en réussite... alors, nous aurions la meilleure équipe du monde !

Mais on ne peut exiger la perfection. Il faut simplement tirer le maximum des qualités qu'ont les gens en éliminant leurs défauts. Et moi, je juge surtout les gens à leurs qualités. Le seul mérite que je prétends avoir, c'est justement d'avoir toujours défendu le jeu de Reims en répétant : « Ne cassez pas ce qu'il y a de bon à Reims, car il y a quand même quelque chose de bon. »

Il faut améliorer, il faut moderniser, mais au moins, ne disons pas que c'est la conception du jeu qui est mauvaise. Ne disons pas que c'est parce que nous jouons trop petit, trop étriqué... qu'est-ce que ça veut dire : « Jeu trop petit, trop étriqué ».

Ce qui est vrai en football, c'est de jouer juste ! Et je ne fais pas de calembour ! Si une équipe marque un but à la suite de deux passes, je dis : « C'est bien joué ». Si elle marque un but à la suite de vingt-cinq passes, je dis aussi : « C'est bien joué ». L'essentiel c'est le résultat ! Si on est seul sur une route droite, on va directement à 120 km./h. sur l'objectif. Si on se trouve en montagne et qu'il faut faire des virages et des virages, on est obligé de suivre la route. Sur un terrain de football, vous avez des gens qui sont en face et qui vous empêchent d'aller droit au but. Vous passez par des chemins détournés, mais l'essentiel est d'arriver.

L'équipe de France, elle, a pris l'empreinte de Reims et est maintenant stabilisée.

Le football n'est pas mathématique. L'équipe de France peut aujourd'hui gagner des matches aussi bien chez elle qu'à l'étranger.

A Vienne, après le dernier Autriche-France, un journaliste autrichien a dit : « Voilà comment jouait le Wunderteam il y a 25 ans ! » C'est nous qui avons donné la leçon au Prater. Cela on ne le souligne pas assez ! Il y a des périodes qui sont mauvaises, mais le jour où il n'y aura plus de mauvaises périodes pour l'équipe de France, ce sera la meilleure équipe.

On dit, que le football en France est négatif, c'est très discutable. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a un esprit sain.

Quand des camarades me disent : « Je voudrais faire ce que vous faites à Reims », ce n'est pas pour me dire leur admiration, mais c'est parce qu'ils pensent que la vérité, c'est Reims qui la détient (la vérité de ce que l'on peut faire en France).

Finalement les gens me font rire quand ils disent : « A Reims vous avez de la chance d'avoir Kopa, Fontaine, Piantoni, etc. ».

Mais à Reims il y a dix ans qu'on joue comme ça, et depuis dix ans, il ne reste plus que Jonquet dans l'équipe. Tous les gars ont été transformés et maintenant avec dix joueurs différents on joue de la même façon, et dans dix ans, on jouera de la même façon.

On dit : « Muller et Wendling à Reims sont devenus internationaux ». Mais c'est parce qu'à Reims ils ont trouvé un style de jeu qui leur convenait, voilà tout !

KOPA, UN EXEMPLE

Je voudrais terminer en vous parlant de Raymond Kopa car c'est un sujet qui me tient à cœur. Autant pour l'homme lui-même, que pour ce qu'il m'a apporté techniquement et moralement.

On a dit un jour que j'avais trouvé en Raymond l'outil capable de réaliser pleinement ce que je n'avais pu moi-même exprimer. C'est un peu vrai... Mais c'est son jeu surtout qui m'a tout de suite plu. Parce qu'il m'apportait ce dont j'avais besoin pour bâtir un style rémois.

Je ne vous raconterai pas en détail l'histoire de sa venue à Reims. Mais simplement

SUITE PAGE 46.

ROBERT HERBIN
A.S. Saint-Etienne.
PHOTO ROBERT LEGROS

Les jeux de FOOTBALL MAGAZINE

X

L'INVALIDE

A l'époque (1950), cette photo fut publiée, accompagnée de la légende suivante : « L'inter droit du R.C. Paris Henri Tessier confiant à l'issue du match contre Reims qui aura lieu dimanche pour la finale de la Coupe, sourit malgré l'amertume qu'il éprouve de ne pas avoir X (à droite) comme coéquipier dimanche à Colombes ».

Ce X à la jambe plâtrée vous l'avez sûrement reconnu... Qui est-il ?

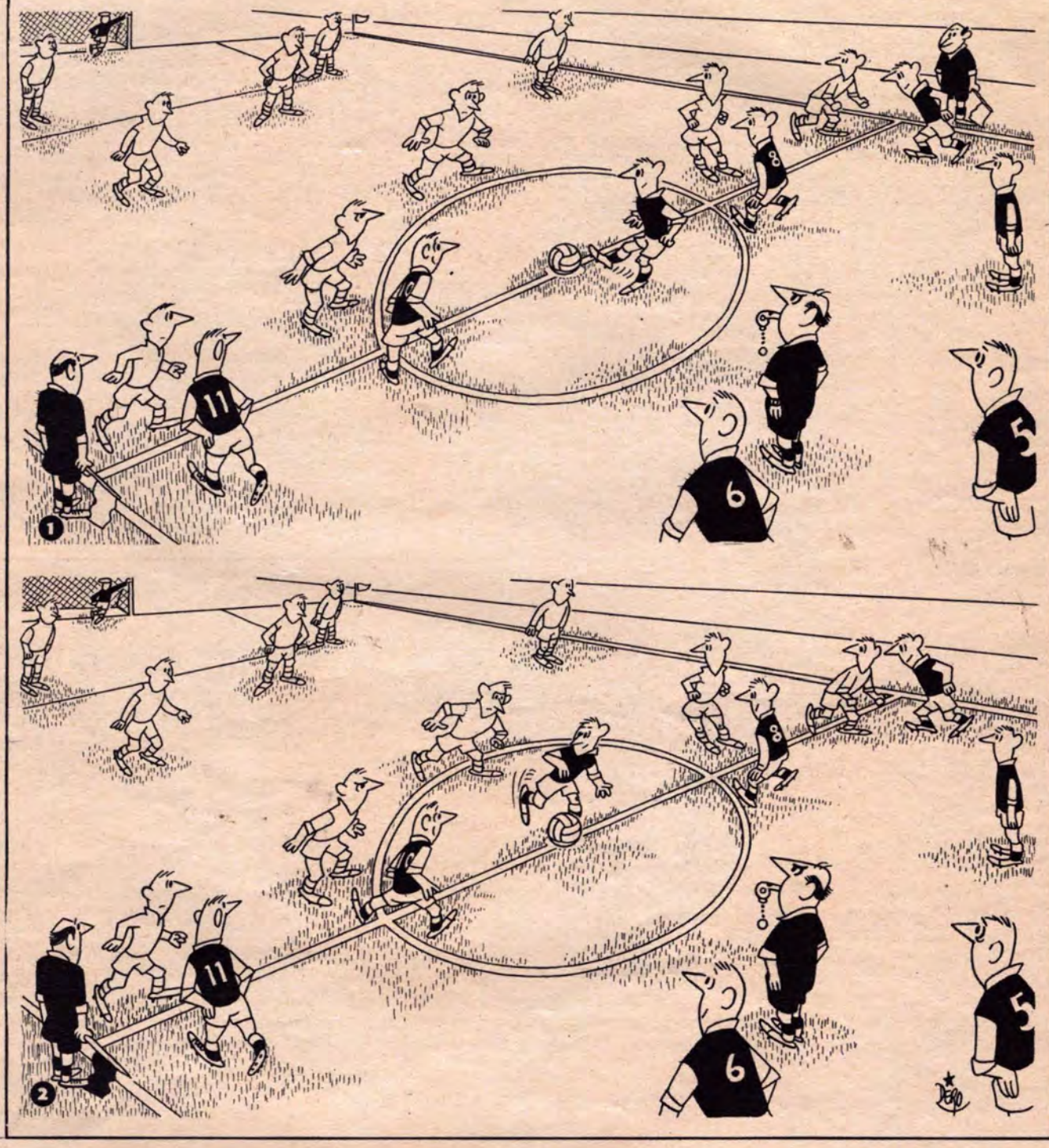
LE JEU DU RÈGLEMENT

Ces deux dessins de Dero sont presque semblables. Ils représentent une scène classique de coup d'envoi.

Sur le dessin du haut, tout est régulier.

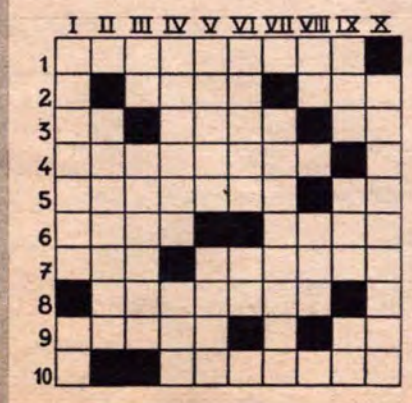
Sur le dessin du bas, HUIT FAUTES contre le règlement ou les usages sont commises.

Trouvez ces huit différences et dites pourquoi elles sont contraires aux lois.



REPONSES PAGE 46.

NOS MOTS CROISÉS : *PROBLÈME N° 4, LE F.C. NANCY*



HORIZONTALEMENT. — 1. Cet espoir nancéien est déjà sans reproche. — 2. Malgré les apparences, Sekou et Touré n'en sont pas originaire ; dans un sens, celle de Muro sur un stade est parfaite. — 3. La fin pour Urtiz ; anagramme : il y en a 500 environ en France ; les deux voyelles de Redin. — 4. L'origine est son seul point commun avec Brezniak. — 5. A la base, Pellegrini tel Piantoni ; personnel. — 6. Prénom féminin ; toujours favorable à Nancy au Dr Boileau. — 7. En Chivilo ; qui a trait à la « location » de joueurs d'un club à l'autre. — 8. Le « fer » de lance de Zatelli. — 9. Tous les attaquants ne savent forcément pas le faire ; négation. — 10. Dans le train, il est l'auteur préféré des Nancéiens.

VERTICALEMENT. — 1. Avec Nagy, il formait le plus beau tandem de moustachus ; pronom. — 2. L'âme nouvelle du F.C. Nancy. — 3. Personnel renversé ; nul mieux que Muro n'est qualifié pour le faire vis-à-vis de ses avants. — 4. Ce champion du monde 1950 est Sud-Américain comme Muro ; Au Maroc. — 5. Joue en Lorraine, mais pas dans sa « capitale » ; trois frères aixois. — 6. Il n'y en a pas de noire pour les joueurs nancéiens ; dans Lefevre. — 7. Cette ex-gloire de Reims a connu deux échecs contre Nancy. — 8. Voyelle double ; enlève. — 9. Celle du F.C. Nancy n'a plus rien d'une impasse ; chez Templin ; non britannique. — 10. Zatelli lui a souvent préféré Chivilo.

LES BILANS MENSUELS

Deux journées complètes de championnat seulement ayant eu lieu en avril (10 et 17). FOOTBALL MAGAZINE n'a pas établi ses bilans mensuels. Ils n'auraient revêtu, en effet, qu'un intérêt très relatif. Ceux de fin mai, par contre, seront importants et marqueront la fin du championnat.

L'HOMME DU MOIS :

JEAN TOKPA
LE RESSUSCITÉ

Depuis trois mois il avait complètement disparu de la circulation. Sa saison semblait complètement gâchée. Et puis dimanche à Nîmes, dans ce Gard-Languedoc qui l'a vu naître au football pro, Jean Tokpa est ressorti de l'ombre. Il a marqué les deux buts du Racing, consommé la défaite de Nîmes, et du même coup donné sans doute le titre de champion 1960 à Reims.

LA PREUVE EST FAITE!...

vacances + camping = **Cabanon**

LA TENTE LA PLUS COPIÉE JAMAIS ÉGALÉE

DÉPOSITAIRES EXCLUSIFS :

FLANDRE - SPORT
154, rue Léon-Gambetta
LILLE

FLANDRE - SPORT
14, boulevard de Paris
ROUBAIX

IGLOO - SPORTS
5, bd de Strasbourg
(Face au cinéma Trianon)
TOULOUSE

TENTE 2 places **399 NF**, 3-4 places **499 NF**, 4 5 places **659 NF**
CABANON JUNIOR 3-4 pl., Val. 740 NF, Net au comptant **655 NF**
CABANON STANDARD 4 5 pl. Val. 870 NF, Net au comptant **729 NF**

CREDIT - VACANCES

VISITEZ NOS EXPOSITIONS PERMANENTES

BOUTIQUE des LOISIRS
2, rue de Turenne, IVe
TUR. 35-70
Métro : Saint-Paul

DUPONT KINE
131, av. Aristide-Briand
MONTROUGE
Métro : Porte d'Orléans

CAMPAZUR
4, rue Grolée
LYON (2e)

PORTO RÉAL

LA DISTILLERIE DE LA SUZE
présente
CARPANO
PUNTeMES

VABÉ

L'ITALIE

LA SQUADRA AZZURRA SE RETOURNE VERS LES HOMMES QUI ONT FAIT SA GLOIRE.

ABATTRA LA CARTE "ORIUNDO" EN COUPE DU MONDE

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET

MILAN. — Le calcio n'est plus qu'une façade. L'illustre squadra azzura de Vittorio Pozzo n'est qu'un beau souvenir ! Pozzo lui-même n'a point été épargné par les sarcasmes après avoir tenté dans les années 50 un « comeback » qui tourna au fiasco.

Le célèbre « commandatore » aux cheveux blancs n'a cependant pas désarmé et il vient même d'entreprendre avec l'aide de quelques autres journalistes, une campagne de presse dans le but de tirer le calcio de ses cendres.

Le calcio a conservé son faste d'antan. Il a gardé son panache, il est resté enthousiaste, il dispose de grands stades — vestiges pour la plupart d'une époque bannie — et suscite toujours auprès des foules une passion à laquelle le « toto » n'est cependant pas étranger.

Mais derrière tout cela ? Pour Pozzo et ses amis, il reste à reviser les questions d'ordre essentiellement tactique : « Partout, observent-ils, le football a terriblement évolué sur le plan offensif, alors qu'en Italie, il est demeuré un jeu essentiellement défensif ».

A part ça, il est bien évident que la crise du calcio comporte des causes morales, sociales et également techniques. Le culte de l'oriundo ou de l'étranger a fait perdre à l'Italien son goût du travail en profondeur. Aussi sacrifiera-t-on délibérément la carrière d'un espoir qui n'a pas coûté un sou à celle d'un Sud-Américain acquis à prix d'or — car les arguments matériels du calcio et de ses responsables sont encore très puissants — et dont le nom sera tout autant mentionné à travers les chroniques de faits divers qu'autour d'un terrain de jeu.

On reproche aussi aux dirigeants de porter l'entière responsabilité de cette déchéance : « C'est leur faute, assure-t-on, si notre football a perdu de sa personnalité.

Ils ont été les premiers à décourager nos jeunes, et les étrangers qu'ils ont appelés en si grand nombre, voire même les oriundi retenus dans notre pauvre équipe nationale ne sont là que pour masquer les difficultés présentes... sans préoccupation de l'avenir de la vraie école italienne ».

Le nouveau Pozzo

Est-ce bien là l'exacte vérité et faut-il croire que le calcio ne vaudra plus que par ses seules ressources ? La situation présente n'est en tout cas pas faite pour le confirmer. Aux Piola, Mazzola et — plus près de nous — Boniperti ou Chiapella, ont succédé les Nicole, Corso, Colombo et autres Maldini qui ne seront jamais que de bons joueurs de club. Et il en faut assurément plus pour redorer le prestige d'une nation.

Gipo Viani n'a donc pas tort quand il affirme que la force du calcio moderne, d'élément d'émulation pour tous les talents neufs, ce sont les oriundi. Et Viani se souvient d'ailleurs fort bien que la squadra azzurra des années 34-38, c'étaient Monti, Orsi et Andreolo, trois oriundi !

Gipo Viani est le Pozzo des temps modernes. Directeur sportif du Milan A.C., il pourrait être le « public-relations » du football italien, mais il en est en vérité le conseiller technique, l'homme à qui ont été confiées depuis peu les destinées de la squadra azzurra. Grand et fort, il a l'aspect d'un ancien boxeur, mais son visage n'en reste pas moins très ouvert.

« Oui, rappelle-t-il, on oublie trop vite que c'est grâce aux oriundi que la « nazionale » gagna deux Coupes du Monde dans les années qui précédèrent la guerre.

En fait, ajoute-t-il, on parle trop des oriundi. Aujourd'hui encore, chaque club italien compte un prospecteur en Amérique du Sud, mais je pense que cela n'aura qu'un temps. C'est une passion, voilà tout, comme celle des chercheurs d'or de naguère, ou des pêcheurs de perles ».

A ce propos, Viani redevient pour un instant dirigeant du « Milan » quand il nous confie : « Si j'en crois mes propres antennes, il n'y a plus un seul oriundi de qualité au Brésil et en Argentine. Les bons sont tous chez nous ».

Précieux oriundi !

Viani a toujours considéré d'un bon œil les oriundi : « Après tout, souligne-t-il, ils sont tous de souche italienne et cela se lit même — sauf pour Montuori — sur leur visage. »

Ne pense-t-il pas toutefois que leur présence en Italie est préjudiciable au développement des talents indigènes ?

« Tel n'est point mon avis, assure-t-il d'un ton convaincu. En effet, j'estime que le fait de jouer aux côtés d'un oriundo devrait plutôt servir de stimulant à nos jeunes. Et je suis tout aussi persuadé qu'un Nicole auprès de Sivori ou un Danova avec Altafini se sentira toujours une inspiration et une énergie nouvelle. »

Pour en venir au fait, Gipo Viani n'a pas caché son intention de faire appel au talent des oriundi, une fois que ceux-ci compteront deux ans de séjour en Italie et chaque fois que la squadra azzurra en éprouvera le besoin.

« Certes, il ne faut pas supposer pour autant que nous serons champion du monde en 1962, mais je garde la conviction qu'avec des garçons comme Angelillo et Sivori qui seront éligibles dès la saison prochaine, avec un Altafini, qui ne sera qualifié, lui, qu'en 1962, et aussi avec le maître-tandem florentin Montuori-Lojacono, déjà plus connu, nous pouvons espérer des jours meilleurs et pour commencer, la certitude de pouvoir aller défendre notre chance parmi l'élite au Chili, que nous n'avons plus reçu depuis 1950. »

Maschio, le méconnu

Chose curieuse, Viani ne croît pas qu'il devra un jour tenir compte des possibilités d'un autre oriundo prestigieux, nous avons nommé Maschio, de l'Atalante de Bergame. Quand on sait que Maschio a joué voilà trois ans dans l'équipe d'Argentine aux côtés — précisément — d'Angelillo et de Sivori, on ne manque pas d'être stupéfié. Mais Viani se porte garant : « C'est un inter comme beaucoup d'autres, prétend-il, et il n'a guère évolué depuis son arrivée ici. »

Et Pedro Manfredini, le romain ? Et Del Vecchio, et Abbadie, et encore Da Costa ? « Seul, le premier me parait digne de considération, répond Viani. Quand à parler des autres, autant évoquer aussi Schiaffino et Ghiggia ! »

Près d'un milliard de lires

Donc, pour reprendre les propres termes du sélectionneur transalpin, ils sont cinq auxquels il fera tôt ou tard confiance pour hisser le pavillon « azzuro » à un niveau plus respectable. Cinq oriundi qui — sait-on jamais ? — composeront à eux seuls l'attaque italienne lors de la prochaine Coupe du Monde. Et alors là, on ne dira peut-être plus que le calcio vit seulement « sur la défensive ».

Sivori - Montuori - Altafini - Lojacono - Angelillo : quel beau quintette en vérité ! N'a-t-on pas déjà évalué leur valeur total à près d'un milliard de lires ?

ILS SONT 27

Si les « oriundi » n'ont pas fait le football italien, ils lui ont cependant apporté une large et brillante contribution. Ils sont 27 à avoir porté le maillot bleu azur, soit en équipe A, soit en B :

Libonatti	17	Fedullo	6	**Ricagni**	3
Orsi	35	Sansone	3	**Schiaffino**	4
Cesarini	11	Monti	18	**Montuori**	12
Guarisi	6	Demaria	17	**Ghiggia**	5
		Guaita	11	**Firmani**	4
		Fantoni	1	**Da Costa**	2
		Mascheroni	2	**Lojacono**	5
		Scopelli	1	**Pesaola**	7
		Faccio	5	**Angelillo**	1
		Porta	1	**Altafini**	1
		Andreolo	26		
		Puricelli	1	(En gras les « oriundi » de l'après-guerre).	
		Martino	1		

Sous le maillot de l'équipe d'Argentine en 1957, de gauche à droite : Maschio, Angelillo et Sivori aujourd'hui trois des meilleurs « oriundi » du calcio.

BEAUCOUP de techniciens d'outre-Alpes affirment volontiers que le meilleur des oriundi n'est autre que Valentino Angelillo pour qui le mot inter a un double sens puisque c'est à la fois son poste préféré et son club des deux dernières saisons.

Angelillo a 26 ans. Il est beau garçon et reste aussi élégant à la ville comme sur les terrains. Lui aussi a connu l'insigne honneur de porter les couleurs de l'équipe d'Argentine. Bien qu'opérant dans un club qui a singulièrement décliné depuis deux ans, Valentino le bien-aimé garde la confiance de tous ceux qui l'entourent. Il n'ignore pas qu'un jour ou l'autre, il sera retenu pour représenter l'Italie.

« Une attaque d'oriundi au

ALTAFINI

L'AUTRE MAZZOLA

ANGELILLO

LE BIEN-AIME

Chili, voilà qui ne déplairait certainement à aucun d'entre nous, remarque-t-il. Pensez donc que là-bas nous serions quand même un peu chez nous et qui sait alors si nous ne pourrions pas ramener notre nouveau — et ancien — pays à l'avant-garde du football international... »

Quand on a la classe, l'intelligence et le bon sens de Angelillo, voilà des mots qui peuvent effectivement donner à réfléchir.

L'OPINION DE VIANI : « Valentino est peut-être le plus fin et le plus doué de tous les footballeurs d'Italie. C'est d'ailleurs avec lui avant tout que je compte bâtir une ossature valable pour le Chili. Il est de ces hommes qui savent inspirer une belle ligne d'attaque et la conduire très haut dans les grandes circonstances. »

POUR vous situer la popularité de José Altafini, il suffira de vous préciser qu'il a réussi à imposer à Milan, l'illustre surnom de Mazzola — un grand nom du football italien — qu'il portait déjà à l'époque de la dernière Coupe du Monde dans la prestigieuse équipe du Brésil.

Depuis que le Milan A.C. a quelque peu perdu de son lustre d'antan, les sportifs de la capitale lombarde se sont pris à regretter leur fameuse équipe des années 53, dans laquelle opérait entre autres l'avant centre dont toute l'Italie a gardé la nostalgie : Gunnar Nordahl.

Or, Altafini a beaucoup de points communs avec l'ancienne vedette suédoise : il est fort, il se bat, il bouscule tout sur son passage et marque des buts percutants. Et c'est bien pourquoi les milanais l'ont adopté, renonçant même à l'appeler de son vrai nom.

Bel athlète aux moyens physiques étonnants, José — qui va bientôt fêter ses 23 ans — n'a gardé du Brésil que le goût des sambas. L'Italie lui plaît et il y a fondé un petit foyer.

Parce qu'il a déjà revêtu le maillot azur avec les cadetti — il marqua ce jour-là, les trois buts de l'Italie face aux espoirs espagnols — Altafini n'a plus qu'une ambition : celle d'obtenir en 1962, son billet de passage pour le Chili. Il est sage et obstiné, ambitieux aussi :

« Bien qu'il n'ait comporté aucun caractère officiel, ce match avec les Cadetti m'a légué une place dans l'antichambre azzurra, constate-t-il. Dommage seulement qu'il me faille attendre un an pour être sélectionné. »

En attendant Altafini-Mazzola restera à Milan. Et Milan le lui rendra bien.

L'OPINION DE VIANI : « Un champion du football de force et un prodige de volonté, ce José. Sans être un grand technicien, il n'en est pas moins capable des plus grands exploits. Comme Fontaine en France par exemple. Et lui n'a pas toujours un Kopa pour l'aider. »

SIVORI

LE FANTAISISTE DE GENIE

ENRICO OMAR SIVORA est l'étoile de la Juventus et à coup sûr l'avant d'Italie le plus efficace avec son compère John Charles, les deux attaquants du probable champion italien 1960, se partageant la première place au classement des buteurs.

Sivori, qui a maintenant 25 ans, est aussi doué qu'il peut être fantaisiste. Sous un air de J. 3 délinquant, il cache cependant un cœur d'or et un sens touchant de la famille. Ainsi vit-il à Turin, non seulement avec sa femme et sa petite fille, mais aussi avec sa mère qu'il n'a voulu laisser seule à Buenos Aires.

Omar, comme l'appellent ses amis est aussi un humoriste : « Si jamais je devais rejouer en match international, et avec l'Italie, cette fois, mon plus grand désir serait de trouver l'équipe d'Argentine sur ma route, dit-il. Et j'aime autant vous dire que ce jour-là, Guillermo Stabile sera fou. » Comment et pourquoi, cela, Sivori préfère pour l'instant ne pas le divulguer.

A la Juventus, le plus grand exploit de Sivori aura été de créer le fameux coup du tunnel. Il a en effet l'art comme pas un d'attirer l'adversaire à lui et de lui passer le ballon entre les jambes (ce qu'on appelle chez nous le grand pont). Mais il prétend en clignant de l'œil : « J'en prépare un autre pour bientôt, mais là encore, chut ! »

Ce qui prouve bien que l'inter de la « Juve » est à la fois un footballeur de la grande lignée et un grand enfant.

L'OPINION DE VIANI : « Pour vous signifier à quel point Sivori m'impressionne, j'avoue simplement que je n'ose pas le regarder jouer quand la Juventus rencontre Milan. Il a tout pour lui, ce garçon et j'ai l'impression qu'il est même capable de gagner un match international à lui tout seul. »

MONTUORI

LE CHILIEN A L'HEURE DU CHILI

MONTUORI est le plus ancien des cinq. Mais telle une vieille coquette, il cache dorénavant son âge : « Je n'ai pas encore 28 ans, avoue-t-il innocemment. » Alors qu'il s'apprête à en finir 29. Tout cela pour bien vous dire que l'avant centre de la Fiorentina aimerait assez se retrouver en 1962, au Chili, son pays d'origine.

« J'ai beau avoir été sélectionné douze fois, ça me ferait vraiment quelque chose de représenter ma patrie d'adoption sur ma terre natale, reconnaît-il. »

Montuori, dont le visage plat et les yeux bridés ne sauraient cacher ses attaches à la race indienne, est peut-être celui des oriundi qui a toujours été le plus sérieux, le plus fidèle aussi, puisqu'il n'a jamais voulu quitter Florence. Pour lui, en tout cas, un titre d'international garde une valeur inestimable : « Au Chili, rappelle-t-il, je n'étais qu'un honnête joueur. »

L'OPINION DE VIANI : « Montuori en forme est indispensable à la squadra azzurra, et je suis le premier à souhaiter qu'il soit au mieux avant le départ pour le Chili. »

LOJACONO

LA CLASSE NATURELLE

AUTRE florentin, mais de plus fraîche date celui-là — puisqu'il joua à Lanerossi avant de signer à la Fiorentina — Francisco Ramon Lojacono est devenu depuis un an déjà, le sociétaire à part entière de la « Nazionale ». Bien que d'apparence assez lourde — il grossit très facilement — Lojacono est un inter gauche dont la classe éclate dans chacun de ses gestes : conduite et frappe de balles, sens du jeu, dribbles parfaits, déviations précises et « vista » remarquable.

Lui serait plutôt du genre boute-en-train. Il s'amuse de tout et a pour passion celle de jouer des mauvais tours à son entraîneur Luis Carniglia.

Venu de San Lorenzo (Argentine), il se plaît pour sa part à penser qu'il n'a pris conscience de ses moyens qu'en Italie : la squadra azzurra, la Coupe du Monde ? « Je prends le premier bateau pour l'Amérique si je ne suis pas dans ce coup-là », plaisante-t-il. Mais le fait est — et Carniglia nous l'a confirmé — qu'il tient beaucoup à son titre d'azzuro.

L'une de ses caractéristiques réside dans sa ressemblance frappante avec l'ex-champion du monde de boxe Robert Cohen. Comme nous le lui faisions remarquer, il nous rétorqua en souriant (et en sportif averti) : « C'est sans doute pour cela que je n'ai pas le punch ! »

L'OPINION DE VIANI : « Lojacono est un maître-technicien. Il a de l'abattage, sait organiser le jeu et également serrer les dents. Sur sa forme actuelle, il comptera parmi nos plus sûrs atouts. »

FINALISTE
DE LA COUPE D'EUROPE
DES CLUBS AVANT LA LETTRE

EINTRACHT DE

UNE MAGNIFIQUE ÉQUIPE

1954 et 1960

PAR GABRIEL HANOT

Paul Oswald : il a donné une personnalité à l'Eintracht de Francfort.

ON ne prend guère de risque si l'on dit qu'un finaliste de la Coupe d'Europe des Clubs 1960 est connu avant la lettre, puisque le 5 mai, à Ibrox Park, le champion d'Ecosse, Glasgow Rangers, devrait battre le champion d'Allemagne, Eintracht par 6 buts d'écart pour jouer la rencontre suprême, et par 5 buts de différence pour obtenir le droit à un match d'appui. Glasgow a en effet, en demi-finale aller, encaissé à Francfort 6 buts à 1 !

Voyons donc d'un peu plus près qui est Eintracht et si le football d'outre-Rhin a recouvré une plénitude qu'il avait atteinte au Championnat du Monde 1954, sans réussir à la confirmer.

Les techniciens allemands, après l'éclatante victoire d'Eintracht au Waldstadion sont contents certes, mais non outre mesure. La porte de la finale est ouverte à deux battants. Ils estiment cependant pouvoir, comme on dit communément, « faire mieux la prochaine fois », quand le football de la République Fédérale aura obtenu le rendement espéré.

Vestiges du passé

« Nous nous croyons les plus malins de la terre et en réalité nous sommes encore à l'étape des championnats régionaux — nord, ouest, sud, sud-ouest, Berlin —, avec une épreuve finale entre le premier ou les deux premiers de chaque groupe, ce qui correspond plutôt à une poule de classement qu'à un véritable championnat d'Allemagne. Oui, nous en sommes là, tandis que tous les autres pays ont bel et bien un championnat national digne de cette appellation.

En second lieu, les joueurs d'élite ne sont que de semi-professionnels. S'ils ont un contrat, ils exercent aussi une occupation secondaire et parfois principale, de sorte qu'ils ne sont pas entièrement à la disposition du football. »

Nul plus que M. Oswald, entraîneur d'Eintracht, ne corrobore un tel jugement. **« Je voudrais disposer de mes joueurs plus souvent et plus globalement. Mais ils viennent à l'entraînement lorsqu'ils sont libres et pas tous ensemble en même temps. Je suis obligé de composer avec des employeurs. Avant la rencontre avec les Rangers, j'ai eu toutes les peines du monde à concentrer mon équipe pendant 24 heures. Il n'est pas facile ni rentable de travailler à la sauvette. Je pense que les joueurs auraient davantage le feu sacré si leur vie sociale dépendait entièrement du football. »**

Quand seront instaurés le professionnalisme intégral et un championnat d'Allemagne réel, avec 16, 18 ou 20 clubs se rencontrant en matches aller et retour, le football de la République Fédérale se hissera de nouveau — comme il le fit épisodiquement en 1954 —, sur le plan mondial et à une place de premier ordre.

Il y a six ans, en Suisse, il fut redevable de son titre de champion à la classe exceptionnelle de Fritz Walter et au bon sens du sélectionneur unique Sepp Herberger qui sut grouper, autour du footballeur de Kaiserslautern, des partenaires inspirés par l'exemple du « capitaine d'honneur ». L'Allemagne battit la Hongrie (3-2) en finale de l'épreuve.

Aujourd'hui, Fritz Walter a pris sa retraite, mais le football allemand va de l'avant, sinon dans le « onze » national, du moins dans les clubs. Actuellement, dans la région sud, Karlsruhe F.V. passe pour pratiquer un jeu d'une suprême élé-

LA PHOTO DU MOIS

LES FÉLINS

Un ballon, une détente et un coup de patte : la photographie permet parfois des rapprochements inattendus. Entre le gardien hongrois Gellert et ce magnifique tigre à la « main » de velours, il n'y a guère de différence. Le football est ainsi fait qu'il réunit souvent par l'image l'homme aux attitudes félines et la bête aux gestes humains.

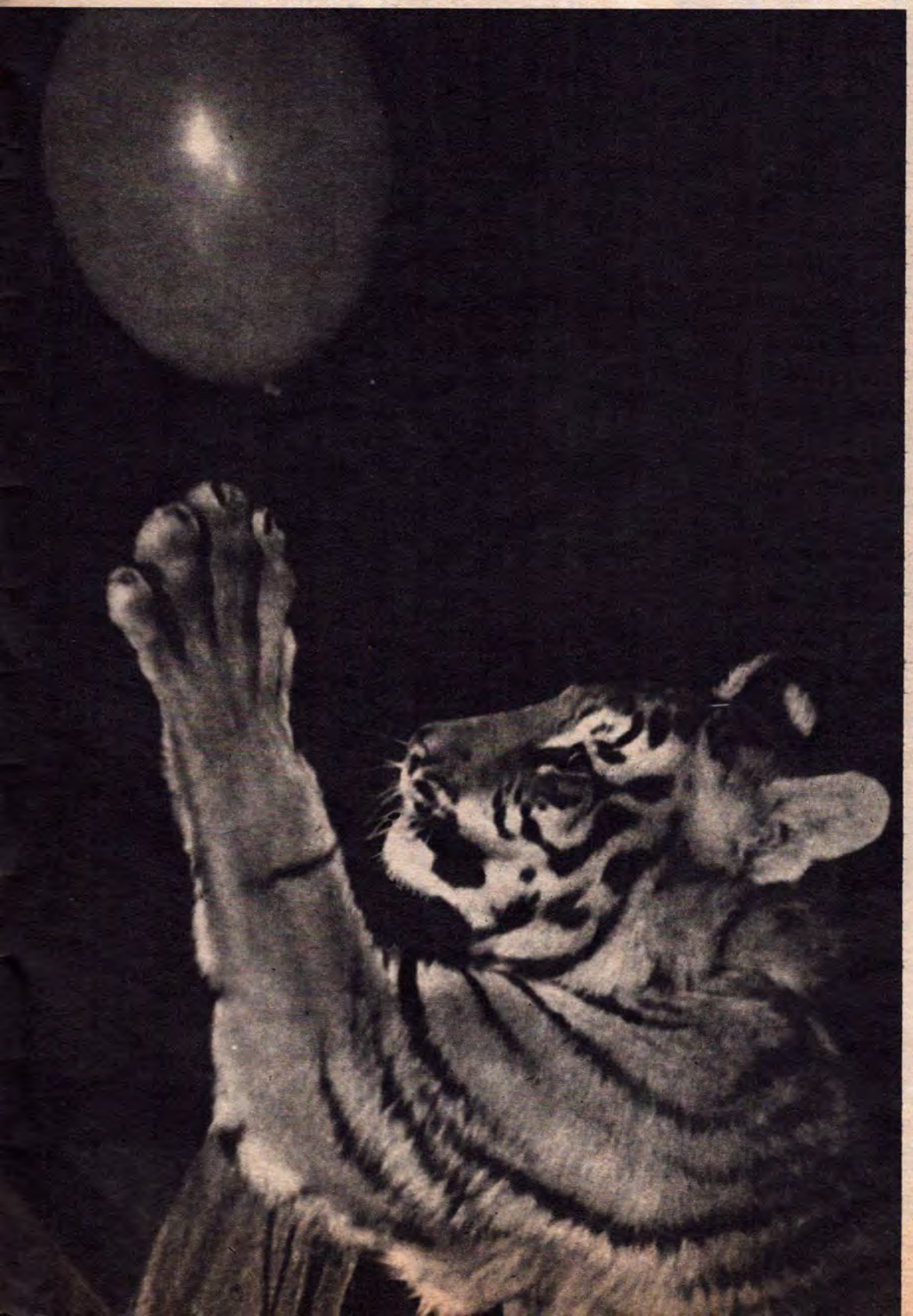
FRANCFORT
DE COMBAT

Efficacité d'abord à Francfort ! De gauche à droite : l'ailier gauche Meier, l'ailier droit Kress, l'inter droit Lindner, les réservistes Solz et Baumler, l'inter gauche Pfaff et l'avant centre Stein.

gance et pourtant efficace, puisqu'il s'est qualifié pour la poule finale avec Offenbach, Eintracht étant réduit à se contenter de la troisième place. Toutefois Eintracht a prouvé le 13 avril qu'il était capable de représenter dignement le football allemand dans la compétition internationale des clubs.

Les qualités d'Eintracht

Le champion d'Allemagne 1959 a mis en valeur les qualités foncières, — physiques et morales —, de son peuple : la vigueur atlhétique, la puissance de choc, l'ignorance de l'hésitation et de la peur ; une préparation serrée ; la sensation du devoir à accomplir ; ensuite la capacité **« d'appliquer l'esprit de méthode à la tâche et de l'amener à bonne fin »**, comme le dit le professeur Heydorn ; l'esprit d'équipe, enfin la discipline qui, outre-Rhin, repose au fond des habitudes. Un exemple : avant le coup d'envoi, une centaine de spectateurs, trop à l'étroit sur les gradins du Waldstadion, franchirent la clôture de séparation du terrain et s'assirent sagement au pied de la barrière. Aussitôt une escouade de policiers en vert se mit en marche, sans courir, mais d'un pas résolu, pour réprimer cette initiative, et elle n'eut pas besoin de parlementer longtemps avec les envahisseurs pour obtenir que chacun retourne à sa place.



Vitesse de libération

A ces caractéristiques spécifiquement germaniques s'ajoutèrent en technique des apports que nous pensions effectivement occidentaux et latins : la détente au démarrage, la vitesse de course, la rapidité de libération de la balle.

En Amérique du Sud, en Italie, en Espagne, plus rarement en France, le jeu personnel, la garde du ballon par un seul homme devient par moment, un match en soi, à l'intérieur du match proprement dit. Au Waldstadion, les actions individuelles comme le dribble, la feinte, le changement de rythme n'étaient que des moyens, des artifices, pour atteindre un objectif : l'**efficacité,** qui seule importait en définitive. Elle fut recherchée par les passes en profondeur (Pfaff en réussit une de 35 mètres qui fut convertie en but) ; des percées si directes qu'elles allaient jusqu'au dribble du gardien opposé ; des tirs du pied ou de la tête, si violents que le malheureux Niven ne savait plus littéralement où donner de la tête et repoussait, ou ne repoussait pas, les balles à l'aveuglette.

Cinq avants de pointe

Le style de l'équipe de Francfort s'exprima par la simple répartition des joueurs, qui partis du W M s'en éloignèrent bientôt. Loy appartient à cette sorte de joueurs que les Britanniques nomment par dérision des **gardiens qui volent,** tant il est mobile et ami des plongeons verticaux et horizontaux. Les trois arrières Lutz, Eigenbrodt et Hoefer se tenaient en ligne et pratiquaient le marquage individuel, sauf évidemment aux instants critiques, où l'arrière central doubla plus d'une fois ses voisins, quand les deux demis ne s'imbriquaient pas dans la ligne des trois défenseurs. Ces deux hommes, Weilbaecher et Stinka, qui marquaient étroitement les deux intérieurs écossais, ont été bons en défense et surtout redoutables dans les contre-attaques. Stinka marqua le premier but. Weilbaecher est un tireur de première force, sur coup de pied arrêté ou en action.

Les cinq avants, y compris l'intérieur gauche Pfaff qui se replie parfois pour organiser le jeu, sont des avants de pointe et si la triplette du centre marqua cinq buts (Pfaff deux, Linder deux, et l'avant centre Stein un), les deux ailiers Kress et Meier se rabattent vite et ils furent bien près d'envoyer la balle plusieurs fois dans les filets, bien que Meier ne sache pas bien terminer ses entreprises.

Une fois la cadence et le sang-froid trouvés, Eintracht fut formidable et je comprends qu'il n'ait jamais été battu à l'étranger. N'a-t-il pas gagné par 6-1 à Barcelone, voilà deux ans, il est vrai ! C'est une équipe de combat moderne, qu'il faut considérer comme représentative du football allemand et qui donnera au football espagnol (Barcelone ou Real Madrid), sur le terrain de Hampden Park, le 15 mai, beaucoup de fil à retordre.

QUI MARQUERA LE 500e BUT DE L'ÉQUIPE DE FRANCE ?

A ce jour, l'équipe de France a réussi 498 buts. Son palmarès est le suivant : 259 matches, 97 victoires, 38 nuls, 124 défaites, 498 buts pour, 654 contre.

A titre documentaire, il est intéressant de rappeler que Edouard Crut a réussi le centième but contre la Belgique (4-3) le 11 avril 1926 à Pershing, Jean Nicolas le deux centième contre le Luxembourg (6-1) le 15 avril 1934 à Luxembourg, Larbi Ben Barek le trois centième contre la Belgique (2-4) le 6 juin 1948 et Raymond Kopa le quatre centième, sur pénalty, contre la Suisse (2-1) le 9 octobre 1955 à Bâle.

Deux remarques fort intéressantes sont encore à faire à propos du palmarès de l'équipe de France :

● Avant le professionnalisme (juin 1932), elle avait disputé 111 matches : 29 victoires, 12 nuls, 71 défaites, 183 buts pour, 394 contre (pourcentage : 31,53 %).

● Depuis le professionnalisme, elle a joué 148 matches : 68 victoires, 26 nuls, 53 défaites, 365 buts pour, 260 contre (pourcentage : 58,10 %).

Les bienfaits du professionnalisme, devant l'évidence de ces chiffres, ne peuvent être niés. Le football français lui doit incontestablement ses progrès.

LES CHIENS MENACENT LE FOOTBALL A ALGER

ALGER. — « *Si les crédits pour le stade des Tagarins — un stade moderne à l'image de celui d'Oran — se font toujours attendre, malgré les promesses faites par deux ou trois générations de conseillers municipaux qui se sont succédés à la mairie d'Alger. Par contre tout va plus vite lorsqu'il s'agit de l'amélioration, non pas de la race humaine, mais de la race canine...* » constate Leopold Baille, dans le « *Journal d'Alger* ». *Il précise même :* « *Le conseil municipal, en l'absence de M. Bouharaoua, a voté l'exécution du projet de transformation du stade Lavigerie en cynodrome... Les dirigeants des différentes disciplines sportives manqueraient à tous leurs devoirs, s'ils ne s'opposaient pas de toutes leurs forces à l'envahissement du stade Lavigerie par les chiens. Ce n'est pas pour eux que ce stade a été édifié avec les deniers des contribuables.* »

Il faut préciser que le stade Lavigerie a été construit, grâce à une très large subvention des services de l'Education Physique et des Sports à l'intention des Universitaires, des Scolaires et des Corporatifs.

STAN CULLIS

BUSINESMAN N° 1 D'ANGLETERRE

WOLVERHAMPTON. — *Stan Cullis, le manager de Wolverhampton Wanderers, est peut être un bon entraîneur. Mais il est incontestablement un remarquable homme d'affaires.*

Depuis 1952, *il a cédé, à d'autres clubs,* 19 *joueurs pour* 220.000 *livres* (3.000.000 *NF*), *seulement acquis quatre joueurs : Jack Taylor* (20.000 *L.*), *Harry Hooper* (25.000 *L.*), *Jackie Henderson* (16.000 *L.*) *et Joe Mc Bride* (12.000 *L.*).

Il a par conséquent, réalisé en moins de huit ans, 147.000 *livres de bénéfices* (2.000.000 *NF*) *tout en maintenant son club au premier rang : une performance qui n'est pas près d'être égalée, sans doute...*

LA HONGRIE A 85.763 JOUEURS

BUDAPEST. — Statistique officielle : 85.763 joueurs (59.663 seniors, 20.326 juniors, 5.774 débutants) répartis en 3.512 équipes, représentent la force du football hongrois en 1960. Ces joueurs sont préparés par 9 maîtres-entraîneurs, 241 professeurs, 450 professeurs-assistants et 456 entraîneurs non-rétribués. Enfin, la Hongrie compte 2.905 arbitres, soit 1 pour 29 joueurs.

LE FOOTBALL BELGE SE PORTE BIEN

BRUXELLES. — La moyenne des spectateurs assistant aux matches du championnat de Belgique s'élève à 21.500 pour le Standard de Liége, 20.700 pour l'Union Saint-Gilloise, 19.100 pour Anderlecht, 17.000 pour la Gantoise, Liège et le Beerschoot. Ce sont des chiffres qui feront frémir d'envie bien des clubs français...

LE REAL A L'EQUIPE LA PLUS AGEE D'ESPAGNE

MADRID. — L'attrait que suscite le football espagnol auprès de l'opinion publique européenne croît de jour en jour. La demi-finale de la Coupe d'Europe Real - Barcelone et le prochain quart de finale de la Coupe des Nations U.R.S.S. - Espagne (29 mai à Moscou et 9 juin à Madrid) ne sont évidemment pas étrangers à cette nouvelle mode.

Voici donc, à titre documentaire et classés selon leur âge les principaux joueurs opérant en Espagne :

19 ans : Bueno (Real).
20 ans : Chuzo (Atletico Madrid).
21 ans : Herrera (Real).
22 ans : Santisteban et Ruiz (Real), Araquistain (Real Sociedad).
23 ans : Del Sol et Pachin (Real), Olivella et Gensana (Barcelone), Peiro (Atletico Madrid).
24 ans : Martinez et Suarez (Barcelone), Vidal (Real).
25 ans : Canario, Mateos et Marsal (Real), Collar et Vava (Atletico Madrid), Verges et Rodri (Barcelone).
26 ans : Gento et Pepillo (Real), Tejada et Evaristo (Barcelone).
27 ans : Marquitos (Real), Gracia (Barcelone).
28 ans : Dominguez (Real), Villaverde (Barcelone).
29 ans : Zarraga (Real), Garay (Bilbao).
30 ans : Santamaria (Real), Kocsis et Czibor (Barcelone).
31 ans : Didi, Bagar et Rial (Real), Pinto (Barcelone).
32 ans : Alonso et Puskas (Real), Segarra et Kubala (Barcelone).
33 ans : Di Stefano (Real).
35 ans : Ramallets (Barcelone).
39 ans : Cesar (Elche).

Deux remarques à faire : le Real a, devant Barcelone, l'équipe la plus âgée d'Espagne, alors que le Real Sociedad (San Sebastian), Osasuna (Pampelune) et Valladolid possèdent la plus jeune.

ET VOICI LE CAFÉ "PELÉ" !

SANTOS. — Le café « Pelé »... C'est une réalité de demain... Le fameux intérieur noir de l'équipe nationale brésilienne et de Santos — que l'on verra deux fois, le mois prochain à Paris, à l'occasion du tournoi annuel du Racing — vient de révéler qu'il est disposé à accepter une offre d'un producteur de café brésilien pour que son nom lui serve de propagande à travers le monde. Ce contrat publicitaire, qui sera établi très prochainement, explique pourquoi Pelé, après avoir longtemps hésité, a refusé les offres fabuleuses du Real et de Milan et pourquoi il a renouvelé, pour trois ans, son contrat avec Santos (250.000 NF par an environ).

OUI, M. FRANKO VOUS AVEZ EU RAISON...

En refusant ce but l'arbitre Hongrois, M. Franko, a empêché l'Angleterre de battre l'Ecosse, le 9 avril à Glasgow. C'était la première fois qu'un étranger dirigeait la classique rencontre du football britannique... et il a provoqué de violentes controverses. Le document que nous reproduisons est extrait du « News Chronicle de Londres » qui affirme : « Ce but était valable car l'avant centre anglais Baker (à droite) a touché la balle avant d'entrer en contact avec le gardien écossais Haffey ». Pour nous M. Franko a eu parfaitement raison car les images n°' 2, 3 et 4 (de gauche à droite) montrent que l'attaquant anglais saute volontairement vers son adversaire et commet par conséquent une faute passible d'un coup franc direct.

DI STEFANO AU F.C. BARCELONE

Non... cette photo a été prise à Barcelone en mai 1957 alors que Di Stefano tournait « Saeta rubia », « la flèche blonde » et portait le maillot du Club de Futbol Barcelona. A droite, Balmanya, actuel entraineur du F.C. Sète. Ce document rappelle simplement que Di Stéfano fut l'enjeu d'une bataille farouche entre le Real et Barcelone à son arrivée en Espagne. Il faillit, on le sait, faire le bonheur du club catalan et non la gloire du onze castillan.

VIENNE PLEURE SUR SON FOOTBALL

VIENNE. — Le football autrichien est en sérieux déclin. Après la nette défaite subie devant la France, Karl Decker n'envisage guère avec optimisme les prochaines rencontres contre l'Ecosse (29 mai à Vienne), la Norvège (22 juin à Oslo) et l'U.R.S.S. (4 septembre à Vienne). Evoquant ce dernier match un dirigeant d'Austria a dit, amer : « Ce sera bien la seule fois où l'on remplira notre Prater... ».

Sans doute ce dirigeant déplore-t-il les vides immenses de ce stade grandiose quand joue son club. En effet, l'Austria joue au Prater (85.335 places) alors que toutes les autres équipes viennoises ont leur stade particulier : Vienna possède un stade de 21.500 places contre 15.500 à l'Admira, 12.000 au W.A.C., 11.700 au Wiener Neustadt, 11.500 au Wacker S.K., 11.430 au Rapid, 10.500 au F.C. Wien et 10.000 au Wiener S.K., le champion d'Autriche.

« IL CAMPIONE »

LA FRANCE DOMINE L'EUROPE

MILAN. — « A mi-chemin entre la Suède et le Chili, le football européen, n'a pas encore trouvé une équipe-reine » : ce titre d'un article de Cesare Cauda, dans « Il Campione » de Milan, met l'accent sur la faiblesse, relative il s'entend, du football du vieux continent par rapport à celui d'Amérique du Sud. Pour Cesare Cauda, « battu par le Brésil en Suède, le football européen n'a guère de chance de se réhabiliter au Chili, parce qu'aucune équipe nationale n'a de façon constante, un niveau de jeu et des résultats au-dessus de la moyenne ». Et il cite, sans difficulté aucune, le talon d'Achille de chaque pays : la monotonie des Anglais, les inexplicables défaillances (devant la Belgique notamment) des Français, la fragilité des Espagnols, etc...

Cesare Cauda, cependant, estime que le football français mérite, depuis 1958, la première place en Europe.

En 1958, en effet, la France a présenté, au cours du championnat du monde, la meilleure équipe du vieux continent devant la Suède, l'Allemagne, l'U.R.S.S., l'Angleterre, etc...

En 1960, c'est-à-dire deux ans avant le septième championnat du monde, la France figure au premier rang aux côtés de l'Espagne et de la Hongrie. Derrière ce trio majeur, « Il Campione » classe la Yougoslavie puis la Suède. L'U.R.S.S. est au neuvième rang, l'Angleterre au dixième, l'Italie au onzième et la Bulgarie (avec qui il semble bien sévère) au dix-septième.

Ces classements, s'ils sont flatteurs pour la France, font quand même bien comprendre que l'Europe n'a remplacé aucune des équipes exceptionnelles — Autriche (1928-32), Italie (1934-40), Hongrie (1950-56) — qu'elle a possédées.

RIVER PLATE CHAMPION DES CHAMPIONS

BUENOS AIRES. Si Aston Villa et Lille sont les meilleurs clubs anglais et français de tous les temps (voir « Football Magazine d'avril) quel est dans les autres pays, le champion des champions ?

En Argentine, c'est River Plate avec 1.282 points devant Boca Juniors (1.178), — le club qui a espéré, un court instant, obtenir le transfert de Raymond Kopa — Independiante (1.161), San Lorenzo (1.137), le Racing (1.107), Estudiantes (936), Huracan (928), Velez Sarsfield (854), Platense (746), Chacarita Juniors (725), Lanus (716), Gimnasia et Escrima (713).

FOOTBALL-FLASH

LONDRES. - Les concours de pronostics sur les matches de football ont rapporté au Trésor Britannique, la somme extraordinaire de 366.675.260 NF. au cours de la saison 1958-1959. Aucun " geste " n'a été fait pour l'Amateur Atletic Association qui a un déficit de 84.000 NF.

SAO PAULO. - Palmeiras, le grand rival de Santos (et de Pelé), a fait des offres au Lazio de Rome pour son avant-centre brésilien Humberto Tozzi. Vava, le leader d'attaque de l'Atletico de Madrid et de l'équipe championne du monde 1958, intéresse aussi Palmeiras.

VIENNE. - Karl Shrans, hôtelier à Vienne et arbitre autrichien de valeur, est aussi un brillant artiste peintre. Il vient d'exposer ses œuvres à Vienne et il a connu un très gros succès. Première conséquence : il a décidé d'abandonner l'arbitrage pour peindre encore mieux et davantage.

GENÈVE. - Le joueur qui a le plus étonné cette saison les Genevois est un Français. Il s'appelle Cognot. Il est hôtelier à Vichy. Il a 61 ans. En effet, au cours d'un match de vieilles gloires entre le Servette de Genève et le R.C. de Vichy, gagné 3-1 par les Suisses, l'ailier droit Cognot a été très remarqué par sa rapidité, son sens du jeu et son efficacité

BATTEUX (suite de la page 36)

deux anecdotes qui situent à la fois, et son mauvais caractère d'alors, et son savoir-faire, sa classe d'homme !

La première se situe à l'issue d'un match amical disputé aux Sables d'Olonne. Après le match, Penverne dit à Raymond : « Tu dribbles trop. Si tu jouais contre moi je te casserais une jambe ».

Raymond furieux décida alors de rentrer à Angers... et par là de retourner à la mine.

Le mardi, il ne vint pas à l'entraînement. Mais le mercredi il revint, et je dus lui faire la leçon.

Seconde anecdote, plus personnelle celle-là !

Un jour dans le train, alors que nous jouions au rami, il crut amusant de me dire en passant derrière mon dos : « Qu'est-ce que ces deux cartes que vous avez là ? » Tout le monde comprit que j'avais deux jokers ; et je m'écriais : « Ce que tu peux être... idiot quand même ! » (j'employais même un autre mot plus bref et plus dur !) Cela le frappa terriblement. Il prit l'affaire très au sérieux et je dus me mettre une seconde fois en colère ! Nous nous quittâmes fâchés. Le lendemain, je décidai d'arriver très tôt à l'entraînement pour voir comment il réagirait. Alors ! pour ma plus grande joie, il vint me dire bonjour à moi le premier. Il avait fait exactement ce que je désirais qu'il fasse !

Tout cela pour souligner combien il était à l'époque sec, vif, bourru. C'était un gars tout neuf, sans beaucoup d'instruction, qui sortait de sa mine et n'avait pas fréquenté beaucoup de monde.

Tout cela pour souligner aussi combien il a su évoluer et devenir un homme en même temps qu'un grand footballeur.

C'est un garçon intelligent, qui a de la classe, de la personnalité. Et dans ce métier, il faut avoir de la personnalité (pas trop bien sûr, mais suffisamment).

Je me réjouis qu'il ait pu conquérir tout le monde. Petit à petit il a montré ce qu'il était. Et sa grande réussite c'est çà...

J'avoue avoir toujours un faible pour Raymond. Pourquoi ? Parce que je l'ai eu longtemps à la maison au début de sa carrière rémoise.

Parce que mes débuts d'entraîneur ont coïncidé avec ses grands débuts de joueur... Parce que je l'ai défendu contre les critiques qui lui reprochaient ses dribbles et son jeu personnel. Parce que je lui ai peut-être appris à s'exprimer vraiment sur le terrain comme dans la vie.

Parce qu'il a toujours eu la délicatesse de ne pas crier sur les toits ce qu'il devait à Albert Batteux. Mais parce qu'il l'a toujours fait discrètement et sincèrement. Je ne suis jamais allé à Madrid (alors qu'il était au Real) sans qu'il m'accueille en m'embrassant ! Comme çà, simplement, sans aucun chiqué. Toujours à Madrid, il me donnait des poupées pour mes filles à chacun de mes voyages.

Après le match contre l'Ecosse en Suède, il m'offrit le ballon. Sans publicité, sans appel aux journalistes, sans grands gestes théâtraux.

Il s'est livré peu de fois, mais chaque fois qu'il le fit ce fut spontané : une fois en Suède, après le match contre l'Allemagne il se contenta de me dire : « J'ai connu beaucoup d'entraîneurs, mais c'est vous qui représentez ce que je crois être le football ! » Car il est l'un des rares joueurs rémois à me vouvoyer !

Oui ! je pense que son retour a été une bonne chose pour le football français, à tous les points de vue !

Son exemple démontre en tout cas que le football fait la personnalité du footballeur. A ma connaissance il n'y a pas de moyen plus agréable pour un homme de s'affirmer. Vous fréquentez en même temps les ambassadeurs, les journalistes, les artistes.

Je suis bien placé pour comparer. Et je ne crois pas qu'il y ait eu dans n'importe quelle autre activité une évolution comparable à celle qui s'est produite dans le milieu du professionnalisme.

Rien que pour cela, je suis fier d'être Albert Batteux, entraîneur du Stade de Reims et de l'équipe de France. Et je souhaite qu'il y ait encore beaucoup d'autres Kopa pour conserver au football et aux footballeurs français, le standing qu'ils ont su se donner...

RESULTATS

3 AVRIL
COUPE DE FRANCE
(1/4 de finale)

Nice-Monaco	1-3
Le Havre-Cannes	4-2
Saint-Etienne-Lille	3-1
Reims-Sète	1-0

10 AVRIL
DIVISION I (33e journée)

Strasbourg-Sochaux	0-1
Sedan-Reims	1-3
Lens-Valenciennes	1-0
Angers-Rennes	2-0
R. C. Paris-Stade Français	1-1
Lyon-Saint-Etienne	0-0
Monaco-Nice	2-0
Toulon-Le Havre	3-3
Nimes-Limoges	2-0
Bordeaux-Toulouse	3-5

DIVISION II (33e journée)

Metz-Nancy	3-2
Roubaix-Lille	0-2
Nantes-Troyes	3-0
C. A. Pâris-Red Star	1-2
Besançon-Forbach	1-3
Rouen-Boulogne	4-0
Cannes-Grenoble	0-3
Aix-Marseille	1-2
Montpellier-Alès	2-0
Béziers-Sète	2-0

13 AVRIL
DIVISION I

R. C. Paris-Reims	3-3
Saint-Etienne-Sochaux	0-3
(matches en retard)	

COUPE D'EUROPE
(1/2 finale aller)

Eint. Francfort-Rangers	6-1

17 AVRIL
DIVISION I (34e journée)

Reims-Toulon	3-0
Valenciennes-Bordeaux	2-2
Rennes-R. C. Paris	3-2
Stade Français-Lens	0-1
Le Havre-Lyon	1-2
Sochaux-Nimes	1-1
Saint-Etienne-Monaco	1-0
Nice-Strasbourg	2-3
Limoges-Angers	2-0
Toulouse-Sedan	1-1

DIVISION II (34e journée)

Forbach-Cannes	6-0
Nancy-Nantes	2-1
Lille-Montpellier	5-1
Boulogne-Béziers	2-0
Red Star-Metz	2-1
Troyes-Marseille	3-2
Grenoble-Roubaix	0-0
Aix-C. A. Paris	0-1
Alès-Rouen	1-0
Sète-Besançon	0-0

24 AVRIL
COUPE DE FRANCE
(Demi-finales)

Monaco-Reims 2-1
Saint-Etienne-Le Havre 3-2

CHAMPIONNAT

Match remis de la 32e journée
Racing-Nîmes 2-0

CALENDRIER

1er MAI
DIVISION I (35e journée)

Sedan-Lyon.
Lens-Toulon.
Angers-Strasbourg.
Rennes-Le Havre.
R. C. Paris-Valenciennes.
Saint-Etienne-Nice.
Monaco-Sochaux.
Nîmes-Reims.
Toulouse-Stade Français.
Bordeaux-Limoges.

DIVISION II (35e journée)

Metz-Boulogne.
Roubaix-Troyes.
Nantes-Red Star.
C. A. Paris-Alès.
Besançon-Lille.
Rouen-Sète.
Cannes-Aix.
Marseille-Nancy.
Montpellier-Grenoble.
Béziers-Forbach.

5 MAI
COUPE D'EUROPE

Rangers-Eintracht.
(1/2 finale retour)

8 MAI
DIVISION I (36e journée)

Strasbourg-Bordeaux.
Reims-Saint-Etienne.
Valenciennes-Rennes.
Stade Français-Nîmes.
Sochaux-Sedan.
Lyon-R. C. Paris.
Monaco-Toulouse.
Nice-Le Havre.
Toulon-Angers.
Limoges-Lens.

DIVISION II (36e journée)

Forbach-Roubaix.
Nancy-Montpellier.
Lille-Béziers.
Boulogne-Alès.
Nantes-Aix.
Red Star-Besançon.
Rouen-Marseille.
Troyes-Metz.
Grenoble-C. A. Paris.
Sète-Cannes.

15 MAI

A Colombes :
Finale de la Coupe de France

18 MAI

A Glasgow :
Finale de la Coupe d'Europe.

22 MAI
DIVISION I (37e journée)

Strasbourg-Valenciennes.
Sedan-Monaco.
Lens-Lyon.
Rennes-Stade Français
R. C. Paris-Toulouse.
Le Havre-Sochaux.
Saint-Etienne-Toulon.
Nice-Limoges.
Nîmes-Angers.
Bordeaux-Reims.

DIVISION II (37e journée)

Metz-Sète.
Roubaix-Cannes.
C. A. Paris-Nantes.
Troyes-Nancy.
Grenoble-Forbach.
Marseille-Lille.
Aix-Boulogne.
Alès-Besançon.
Montpellier-Rouen.
Béziers-Red Star.

29 MAI
DIVISION I
(38e et dernière journée)

Reims-Le Havre.
Valenciennes-Saint-Etienne.
Angers-Lens.
Stade Français-Strasbourg.
Sochaux-R. C. Paris.
Lyon-Rennes.
Toulon-Nice.
Limoges-Monaco.
Toulouse-Nimes.
Bordeaux-Sedan.

DIVISION II
(38e et dernière journée)

Forbach-Montpellier.
Nancy-Roubaix.
Lille-Metz.
Nantes-Boulogne.
Red Star-Troyes.
Besançon-Rouen.
Cannes-C. A. Paris.
Aix-Grenoble.
Alès-Béziers.
Sète-Marseille.

RÉPONSES AUX JEUX DE FOOTBALL-MAGAZINE

X L'INVALIDE

Vous avez reconnu Georges Moreel qui, blessé quelques semaines avant, ne put participer à la finale de la Coupe 1950 : R. C. Paris - Reims. L'attaque du Racing s'aligna dans la formation suivante : Courteaux, Tessier, Quenolle, Gudmundsson, Vaast.

LE JEU DU REGLEMENT

1) L'avant centre donne le coup d'envoi vers son propre camp (il doit être donné « dans la direction du camp adverse »).

2) Le joueur noir n° 10 empiète dans le camp adverse (« tous les joueurs doivent se trouver dans leur propre camp »).

3) L'ailier gauche blanc empiète dans le camp adverse.

4) L'avant centre blanc a pénétré dans le cercle de 9 m. 15 de rayon (« les joueurs de l'équipe opposée à celle qui donne le coup d'envoi ne doivent pas s'approcher à moins de 9 m. 15 du ballon avant que le coup d'envoi ait été donné »).

5) L'arbitre n'a plus son chrono.

6) Le drapeau du juge de touche a un bâton effilé et dangereux.

7) Ce drapeau est noir (alors qu'il doit être jaune ou orange).

8) Un juge de touche a disparu.

MOTS CROISÉS

SOLUTION DU PROBLEME N° 4.

HORIZONTALEMENT. — 1. Chevalier. — 2. Mali ; Euv. — 3. Iz ; Rosp (pros) ; Ei. — 4. Valentek. — 5. Italien ; Il. — 6. Lena ; Vote. — 7. Olc ; Prêter. — 8. Lefevre. — 9. Tirer ; Ni. — 10. Simenon.

VERTICALEMENT. — 1. Chivilo ; Te. — 2. Zatelli. — 3. Em ; Lancer. — 4. Varela ; Fes. — 5. Aloni ; Peri. — 6. Liste ; RV. — 7. Penverne. — 8. EE ; Ote. — 9. Rue ; Ite. — 10 Villermin.

IMPRIMERIE HERBERT, LEVALLOIS

Voulez-vous assister GRATUITEMENT A ROME AUX JEUX OLYMPIQUES ?

OUI...

Alors achetez sans tarder

DES REPORTAGES
SUR TOUS LES SPORTS
DES ENQUETES
DES PAGES EN COULEUR
TOUTE L'ACTUALITÉ

Sport & Vie

LE MENSUEL DE QUALITÉ

POUR 1 NF

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES
COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ
PORTO RÉAL
VABÉ
VIN DOUX NATUREL
ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football